

SOPHIE

OU

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

PAR

Mme. DE MONBART.

Quand la nature a fait c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.

Philoſophe de Sans-Souci à Hermotime.



A BERLIN,
CHEZ G. J. DECKER, IMP. DU ROI. 1777.

AU ROI.

SIRE,

Quelque ſenſible que je ſois à l'honneur que VOTRE MAJESTÉ *a daigné me faire en acceptant l'hommage de mes travaux, quelque glorieux qu'il ſoit pour moi de voir à la tête de mon livre le nom du plus grand Monarque de l'univers, je ne me méprendrai*

point aux motifs qui l'ont fait agir; & cet ouvrage sera, pour l'Auteur comme pour tous ceux qui le liront, une preuve convainquante que le seul désir d'être utile à des peuples dont Vous êtes le pere est un titre à Vos bontés.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

la très-humble, très-obéissante & soumise servante,

DE MONBART.



PRÉFACE.

Le but d'une préface eſt, pour l'ordinaire, d'expliquer le plan de l'Auteur, de développer ſes vues, & de marquer un terme auquel il ne parvient pas toujours. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les proſpectus & les diſcours préliminaires promettent ſi ſouvent plus qu'ils ne tiennent; c'eſt

qu'il eſt plus aiſé de projeter un ouvrage que de le faire. J'ai ſenti plus d'une fois, en travaillant à celui-ci, qu'il étoit auſſi plus facile de compoſer un livre agréable que d'en faire un utile. Quoi qu'il en ſoit, le zele doit ſuppléer aux talens.

La néceſſité d'une bonne éducation eſt trop généralement reconnue pour que je m'arrête à prouver ici ce que tout le monde ſait déjà. Je ne ferai point non plus l'analyſe de ce traité: c'eſt à ceux qui le liront à juger de ſa valeur. Je ne demande de l'indulgence que pour le ſtile; quant aux choſes, ſi elles ſont inutiles & mauvaiſes, ni ma jeuneſſe, ni

mon ſexe ne peuvent plus m'excuſer; j'ai tort, j'avois trop préſumé de mes forces.

Le zele général que j'ai remarqué dans ce pays-ci pour l'éducation des jeunes Demoiſelles a excité le mien; j'ai vu avec douleur les abus qui naiſſent de ce zele mal ſecondé; j'ai vu des Gouvernantes incapables d'en exercer les fonctions recevoir les remercîmens de meres abuſées, pour avoir perdu leurs filles. J'ai cru que des réflexions ſur cet important ſujet ne ſeroient point inutiles; qu'elles ſerviroient du moins à donner quelque idée des talens d'une Inſtitutrice, & préviendroient le mauvais choix qu'on eſt

exposé à faire. J'ai cru plus, j'ai osé espérer qu'il se trouveroit des meres assez tendres pour faire elles-mêmes l'essai de ma méthode, & j'avoue que cet espoir n'a pas peu contribué à vaincre ma répugnance pour tout ce qui porte le nom d'ouvrage. Je ne me suis permis dans celui-ci que ce qui étoit relatif à mon sujet, & j'avertis ceux qui me reprocheront de ne m'être pas assez étendue sur divers détails & de n'avoir proposé qu'un exemple pour tous les caracteres, que je n'ai pas prétendu donner un traité d'éducation pour chaque enfant. Je pourrois peut-être leur demander à mon tour, s'ils auroient lu ce traité s'il eût été

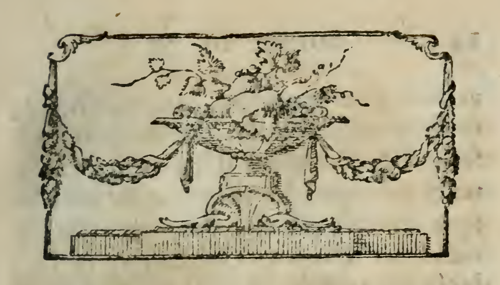
plus volumineux, & leur réponſe ſans doute me ſerviroit d'excuſe. Je n'augure pas aſſez bien de mon ſtile pour lui confier longtemps le ſoin de défendre des idées que je déſire de voir adopter.

Je ne parle que d'un état. Le peuple n'a pas beſoin d'éducation: le goût du travail & l'amour de ſes Maîtres, voilà les ſeules choſes à lui inſpirer; la néceſſité lui donne le premier, & dans tous les pays où il régnera un Monarque tel que celui qui gouverne la Pruſſe, le ſecond devoir n'aura pas beſoin de préceptes.

Je ne parle pas non plus des Princes; il faut qu'ils ſoient des Dieux pour conſerver les vertus

des autres hommes; il faut une ame grande & des talens bien rares pour oſer ſe charger de l'éducation d'une Princeſſe; il faudroit un nouveau livre, & ſurtout une meilleure plume, pour en donner une idée. J'abandonne à d'autres ce difficile ouvrage: heureuſe ſi malgré la médiocrité de mes talens j'ai ſu prouver mon zele!





SOPHIE
OU
DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

LIVRE PREMIER.



Dans le grand nombre d'Auteurs modernes qui ont écrit ſur toutes les matieres poſſibles, un ſeul homme célebre n'a pas dédaigné de travailler pour l'éducation de la jeuneſſe: avant que Mr. Rouſſeau eût donné ſon immortel Émile, à peine

avions-nous quelques mauvais traités, copiés ou mal imités des Anciens, qui ſervoient de regle à d'ignorans Précepteurs pour tous les rangs, pour tous les âges &, qui pis eſt, pour tous les caracteres. L'ami de l'humanité, ce Jean Jacques, tant lu, ſi peu compris & ſi perſécuté, eſt le ſeul qui ait voulu ſacrifier ſa tranquillité au bien public. Il a oſé attaquer les préjugés, les pourſuivre, & s'il n'a pas eu la gloire de les détruire, il a eu du moins celle de l'entreprendre. Cependant cet excellent traité d'éducation, ſublime dans ſes vues, parfait dans ſon tout, n'eſt pas généralement praticable dans l'état préſent des choſes, comme l'Auteur en convient lui-même. C'eſt donc à des maîtres habiles à étudier ſes idées, ſes maximes, ſa méthode, pour former de ce tout un plan d'éducation convenable au caractere de leurs éleves & ſurtout aux circonſtances.

De ce qu'un pere, obligé d'être à la ville, ne peut élever ſon fils à la campagne comme Jean Jacques éleve

Émile, il ne s'ensuit pas que l'éducation d'Émile ne soit pas propre au petit citadin; les principes pourront être les mêmes, quoique les moyens de les donner different. Si Mr. Rousseau élevoit un enfant dont le caractere fût tout-à-fait dissemblable de celui qu'il donne à son Émile, il s'y prendroit d'une autre maniere, quoiqu'il voulût lui apprendre les mêmes choses. Des peres éclairés l'ont bien senti, & dans l'impossibilité de faire de leurs fils l'éleve de la nature, ils ont pris de cette excellente méthode tout ce qui convenoit au caractere de l'enfant & aux circonstances où ils se trouvoient.

Des Instituteurs séveres, moins zélés mais plus orgueilleux, ont crié à l'impiété, au déisme; ils sont restés ensevelis sous leurs préjugés; les institutions des colleges sont demeurées les mêmes; les maîtres sont toujours pédans; les écoliers sont mal instruits, mais enfin ils le sont. En leur apprenant bien des choses dont ils n'ont que faire, on leur en apprend plusieurs d'u-

tiles, & l'expérience fait voir tous les jours que, quelque vicieuse que soit cette éducation, elle peut former de grands hommes, ou du moins les préparer à devenir tels. Les sciences que l'on enseigne dans les colleges sont celles que Mr. Rousseau apprend à son éleve; l'on y prêche à quelque chose près la morale qu'il lui fait pratiquer; en un mot il se plaint beaucoup plus de ce que l'on instruit trop que de ce que l'on instruit mal.

Il est des caracteres heureux, des génies précoces qui remédiant aux vices de ces institutions, les rendent non seulement bonnes, mais encore utiles. Le plus grand inconvénient qui puisse résulter de la méthode reçue d'élever les garçons, c'est qu'ils ne sachent rien en sortant du college; du moins, s'il ne leur reste qu'une idée confuse de ce qu'on a voulu leur enseigner, elle leur donne le désir & la facilité de s'instruire avec succès. Ces exemples-là ne sont pas rares.

Qu'il s'en faut que l'éducation des filles soit susceptible des mêmes ressour-

ces!

ces! Celle qui eſt généralement adoptée eſt évidemment mauvaiſe, pernicieuſe, deſtructive des vrais devoirs de notre ſexe, & de tous les ſentimens avec lesquels nous naiſſons. Les femmes en ſentent les défauts, mais elles ne peuvent ou ne veulent pas les ſaiſir; elles crient à l'injuſtice, à la tyrannie; elles accuſent les hommes de vouloir perpétuer leur ſupériorité au moyen de l'ignorance où ils les laiſſent, ſans penſer qu'elles vaudroient encore beaucoup moins ſi l'on avoit la folie de les élever comme des hommes (a).

L'Auteur d'Émile a trop bien défini les différences morales des deux ſexes pour que j'entreprenne de donner mes idées à ce ſujet, qui ſont exactement celles de ce célebre Inſtituteur; mais lui-même, en nous montrant les vices de l'éducation des filles, en nous donnant en quelque ſorte les remedes à ces

(a) Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront; c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres. *Mr. Rouſſeau.* Émile t. 4. page 15.

vices, a tellement généralifé fes idées que l'on s'apperçoit fans peine que s'il a dit quelque chofe de la femme, c'eft qu'il en falloit une à Émile : il l'a choifie telle qu'elle lui convient, mais il ne l'éleve point; il dit bien plus ce qu'elle eft que ce qu'il faut faire pour la rendre telle; enfin il forme Émile & applaudit à Sophie. Cependant, éloigné du fentiment bifarre de la plupart des grands hommes, il veut qu'on l'inftruife, ou plutôt il le permet; mais il dédaigne de le faire. Difons le vrai motif de cette négligence, que ceux qui connoiffent Mr. Rouffeau n'attribueront ni à la fierté de fon fexe, ni au mépris qu'il fait du nôtre. Non, l'Auteur de la Nouvelle Héloïfe ne peut haïr un fexe dont il connoît fi bien les charmes; mais il n'ignore pas qu'il faut être femme pour élever des femmes (b), que

(b) Quelques mauvais plaifans riront de ma décifion; ils me demanderont fi St. Preux n'avoit pas bien réuffi à l'éducation de Julie? Ce n'eft pas feulement des leçons pratiques que je parle, c'eft même de la morale. Que de

quelque habile, quelque éclairé que ſoit un homme, quelque étude qu'il ait faite du cœur humain, il ne parviendra jamais à connoître parfaitement notre ſexe.

Nous naiſſons avec un penchant à la diſſimulation; tout concourt à fomenter ce penchant, qui ſouvent dégénere en fauſſeté. Soyez ſages, nous dit-on (c), gardez-vous d'aimer, prenez aveuglément le mari qu'on vous choiſira; voilà la morale qu'on nous prêche, & voici ce que nous en concluons: qu'être ſage, c'eſt étouffer toute eſpece de ſenſibilité, puiſqu'elle ne peut que nous être dangereuſe, ou nuiſible aux vues d'établiſſement que l'on a pour nous; que l'état de fille eſt un état de gêne; que les penſions ou couvens dans leſquels on nous éleve, ſont

meres n'entendront point Émile! Il n'en eſt cependant aucune qui ne fût en état d'élever ſa fille.

(c) Précaution qui nous apprend ſouvent ce qu'il faut faire pour ne pas l'être.

d'aufteres prifons; que notre premiere & unique affaire eft de chercher un mari du goût de nos parens, quel qu'il foit, afin de jouir de la vie, qui ne commence pour nous qu'alors (d).

Ajoûtez à cela l'exemple des meres qui vivent dans tous les plaifirs qu'elles interdifent fi féverement à leurs filles, les difcours des Gouvernantes qui ne nous parlent que de la liberté dont on jouit lorfqu'on eft mariée, & qui par leur barbare tyrannie nous font afpirer à l'heureux moment qui doit nous délivrer d'un joug qu'elles nous rendent infupportable.

Plus les meres ou les Gouvernantes font féveres, plus les filles font rufées; elles favent diffimuler leurs fentimens, cempofer leur vifage, paroître en un mot tout ce qu'elles veulent être (e).

La défiance invite à tromper & lorfqu'on fait tromper les autres, on fe dé-

(d) Bien fouvent on ne nous donne pas la peine de deviner cette morale; on nous l'explique.

(e) Quelle pernicieufe fcience pour des filles qui doivent un jour être mariées!

fie d'eux. Preſque toutes les meres ont trompé les leurs (f). C'eſt pour cela qu'il en eſt ſi peu de confiantes. Meres imprudentes, c'eſt vous, c'eſt votre ſévérité déplacée qui inſtruit vos filles de ſi bonne heure. Il n'eſt point de mere qui ne fût la confidente de la ſienne, ſi elle ſavoit l'élever pour cela: que d'avantages il en réſulteroit pour l'une & pour l'autre! Soyez l'amie de votre fille, elle ſera la vôtre; gagnez ſon amitié, méritez-la. Vous aurez beau lui répéter ce que vous avez ſouffert ou ce que vous avez fait pour elle, elle n'en ſait rien; cette répétition mal placée produit à la longue dans l'eſprit des enfans l'effet d'un bienfait reproché; la reconnoiſſance eſt, comme l'amour (g), un

(f) Ceci doit s'entendre de bagatelles, qui ne laiſſent pas d'être dangereuſes: une petite fille qui peut tromper ſa mere dans la moindre choſe, la trompera en tout; c'eſt l'occaſion qui lui manque.

(g) L'on entend bien que le mot *amour* eſt pris ici dans le ſens générique; l'amour ne ſe définit point, il ſe ſent, & bien peu de gens l'ont ſenti.

ſentiment libre, qui ne ſe commande pas mais s'obtient.

Toutes les filles aiment leurs meres (h). Ce penchant eſt ſi naturel, que les moins dignes de l'inſpirer n'en ſont pas même privées; elles l'affoibliſſent, le bornent, y mettent ſans ceſſe des entraves, & au lieu de cette tendreſſe inépuiſable, de cet attachement tendre, confiant, communicatif, le premier, le plus fort de tous nos ſentimens, elles en font un amour de devoir, reſpectueux, mais craintif & foible, prêt à céder aux premieres ſenſations plus douces qui ſe feront ſentir à ce jeune cœur.

Soyez fermes, vos filles vous craindront. Eh, ne vous craindront-elles pas aſſez ſi elles vous aiment? Elles craindront de vous déplaire, de vous affliger. Cultivez ce ſentiment, il eſt plus précieux que vous ne penſez (i).

(h) Je n'en dirois pas autant des meres.

(i) Que d'exemples n'avons-nous point de jeunes gens paſſionnément épris d'objets aimables, qui ont ſacrifié le bonheur de leur vie à la vo-

La crainte d'un enfant envers ſon pere doit être celle des mortels envers la Divinité, un déſir continuel de lui être agréable ou la douleur de l'avoir offenſé; non cette crainte ſervile, qui n'eſt propre qu'à faire haïr celui qui nous l'inſpire, & n'a que nous & notre intérêt pour objet.

Meres, ſoyez reſpectables, vos filles vous reſpecteront; ſoyez pieuſes, elles le ſeront auſſi; ne leur parlez de la Divinité qu'avec reſpect, qu'avec précaution; qu'elles ſachent que c'eſt un bonheur d'être inſtruite de ſa religion, qu'elles déſirent ce bonheur. L'exemple peut tout ſur les enfans & la morale presque rien. J'ai été élevée avec beaucoup de jeunes perſonnes de mon ſexe, j'ai étudié leur caractere, j'ai approfondi le mien, & j'ai trouvé que ni moi ni les autres nous n'avions retenu que ce que nous avions penſé, lu, ou vu faire.

lonté d'un pere ou d'une mere chéris, dans la ſeule crainte de les affliger?

J'ai connu une enfant d'un naturel bouillant, je l'ai vue pleurer pendant des inſtructions qui euſſent été très bonnes pour des filles de vingt-cinq ans; ſavez-vous de quoi? d'ennui & de dépit. Je n'ai point oublié que le principal motif de mon attention étoit l'eſpoir d'avoir mieux compris que les autres; elles avoient chacune leur motif d'attention, qui ſans doute ne valoit pas mieux que le mien. Je me rappellerai toujours la réponſe naïve d'une de mes compagnes, fort petite encore, dont l'air d'application ayant frappé notre maîtreſſe, elle eut l'imprudence de lui en demander le ſujet: Madame, lui dit-elle, je tâchois de deviner ſi vous n'auriez pas bientôt fini. La choſe étoit vraie, nous ſourîmes, la maîtreſſe fut piquée & la pauvre petite malheureuſe paya d'un rude ſouflet une réponſe à laquelle elle n'attachoit aſſurément pas d'idée.

Quel exemple pour les ſpectatrices! Il ne fut aucune de nous qui ne ſentît le motif injuſte du ſouflet, mais quelles im-

preſſions ne dut-il pas laiſſer dans l'eſprit & dans le cœur de l'innocente qui l'avoit reçu? Je mets à part le danger phyſique de pareilles corrections, ſur des enfans dont les membres délicats peuvent ſe déplacer ou ſe rompre à la moindre ſenſation douloureuſe (k).

Voilà la premiere leçon d'injuſtice donnée: la haine eſt déjà entrée dans ce jeune cœur avec le déſir de la vengeance.

Imprudentes Inſtitutrices, de quel front défendez-vous à vos éleves des vices dont vous leur donnez tous les jours l'exemple? Si elles n'entendent point ce que vous leur dites, elles voient ce que vous faites. Bien loin de les former ſur vous, vous êtes contraintes de déſirer qu'elles ne vous reſſemblent pas; quelle étrange néceſſité! Ce n'eſt plus l'habitude de bien faire qu'elles contracteront

(k) L'on commence à ſe défaire de cette barbare coutume à l'égard des filles; les fouets & les férules ſont déſormais relégués dans les colleges, pour le ſupplice des jeunes infortunés qu'on y éleve.

en vous imitant, ce n'eſt plus vous qui leur ſervirez de modele; vous leur prêcherez une vertu dont elles n'auront pas même l'idée. Tout le fruit que je prévois d'une pareille inſtruction, c'eſt qu'elles ſauront peut-être un jour faire à d'autres l'application de la morale que vous leur aurez appriſe: combien de temps perdu de votre vie & de la leur pour leur donner cette inutile ſcience!

Vous, meres de famille, qui vous défiant de vos propres forces, ou par d'autres motifs, confiez l'éducation de vos enfans à des mains mercenaires (1), avez-vous réfléchi aux regrets que vous vous préparez ſi, trompant votre eſpoir, celle à laquelle vous remettez vos droits en abuſe & perd vos filles?

L'on donne aux garçons des Précepteurs, on nous donne des Gouvernantes: examinons un peu quelle différence il y a de l'un à l'autre. L'on exige du Précepteur l'apparence d'une naiſ-

(1) Je parle ici de l'éducation particuliere & rens juſtice au zele & aux talens de pluſieurs Inſtitutrices.

ſance honnête, des études, des mœurs, du ſavoir. Tout Précepteur a ces qualités-là; je n'approfondis point ſi elles ſont ſuffiſantes, du moins ſont-elles utiles: les Gouvernantes au contraire, priſes ſans choix, dans la lie du peuple où elles ſont nées pour la plupart, ſans talens, ſans éducation, deſtinées à former l'eſprit & le cœur des jeunes perſonnes commiſes à leurs ſoins, ont-elles, peuvent-elles avoir une ſeule des qualités néceſſaires pour ce difficile emploi? N'eſt-il pas plus à craindre qu'elles ne leur communiquent les vices qu'elles ont, qu'il n'eſt à eſpérer qu'elles leur inſpirent des vertus qu'elles n'ont pas? Comment cultiveront-elles leur eſprit, elles qui à peine ſavent penſer? Comment leur inſpireront-elles cette fierté de ſentiment, cette nobleſſe d'ame, ce déſintéreſſement ſi contraires à leurs principes? Comment enfin les feront-elles ſi différentes de ce qu'elles ſont elles-mêmes?

Meres de famille, je vous le répete, tremblez lorsque vous donnez une ſe-

conde mere à votre fille; ſi vous y êtes forcées, réfléchiſſez longtemps avant de vous décider. Que ſa Gouvernante ſoit votre amie, votre égale, ou ſoit digne de l'être; ſongez que de ce choix dépendra votre bonheur, votre honneur, peut-être celui de tous vos autres enfans.

Que de filles imprudentes ont répandu l'opprobre ſur toute une famille honnête! Telle eſt la double obligation qui nous force à être vertueuſes, que nos fautes ne ſont jamais perſonnelles; l'ignominie qui nous couvre s'étend toujours ſur tout ce qui nous environne. Que de malheurs cauſés par la légéreté des femmes! Que de jeunes gens perdus par leurs conſeils! Que de mains armées pour venger ou diſputer les dangereux appas d'une coquette! Qu'une femme enfin, ſans être méchante, peut cauſer de maux par ſon étourderie! Qui nous préſervera donc de cette coquetterie ſi naturelle à notre ſexe, de cette inconſtance d'humeur, de ces caprices qui font ſouvent notre malheur & tou-

jours celui des hommes? Qui nous ſauvera de nous-mêmes, de tous les pieges qui nous ſont tendus, ſi ce n'eſt une éducation qui forme notre cœur à la vertu & notre eſprit à la ſageſſe?

Lecteur, je vous entens déjà me taxer de pédantiſme. Sur ce début vous vous attendez aux plus auſteres maximes: ſuſpendez votre jugement; peut-être me reprocherez-vous bientôt trop d'indulgence. Je veux que les filles ſoient ſages & vertueuſes, ſans doute; mais ce n'eſt ni de votre ſageſſe ni de votre vertu. L'eſprit d'une femme ſage n'eſt pas un eſprit de philoſophie; ſa vertu n'eſt point la bravoure: à quelques devoirs près, qui ſont communs aux deux ſexes, il y a autant de différence entre une honnête femme & un honnête homme, qu'il y en a pour l'ordinaire entre un Général & un Homme de Cabinet. Ce n'eſt donc pas ſur votre éducation que je modelerai la mienne: ce ſont mes idées que je vais donner; idées ſimples, que n'a point encore corrompues le poiſon des préjugés.

C'eſt à vous, bonnes meres, que je m'adreſſe, c'eſt à vous que je viens communiquer le fruit de mes réflexions. Je n'apporte point ici un eſprit entêté de ſes opinions; rejetez celles qui vous paroîtront fauſſes, corrigez mes préceptes, retranchez les choſes inutiles, mais ſouvenez-vous que c'eſt dans la ſincérité de votre cœur que vous devez me juger, comme je vais vous parler dans la ſincérité du mien; ſurtout dépouillez le préjugé de votre ſexe & n'allez pas me haïr avant de me connoître; croyez que j'aime les femmes, que je reſpecte leur vertu, que je ſais même admirer leurs graces, qu'enfin le bonheur de ce ſexe aimable dont j'ai l'avantage de faire partie, m'eſt auſſi cher que le mien; ſouvenez-vous encore que mon ſeul but, dans cet ouvrage, eſt de leur être utile; que les avis que je vais leur donner ne feront que le tableau des mœurs de pluſieurs d'entr'elles. Je prie celles qui ſe reconnoîtront au portrait contraire de ne point m'en vouloir, puiſqu'il ne tiendra qu'à elles que bientôt il ne leur ſoit plus propre.

Vous, Lecteurs, attendez-vous à des détails longs & minutieux qui vous ennuieront, mais qui ſont indiſpenſables dans un traité d'éducation. Le maître habile (m) dont j'oſe aujourd'hui ſuivre les traces, a eu l'art de ſemer de fleurs ces mêmes détails que ma plume redoute; c'eſt que j'ai ſon zele & non pas ſon génie: foible imitatrice d'un auſſi ſublime modele, le but où j'aſpire eſt de rendre propre à mon ſexe & ſa morale & ſes maximes.

J'adopterai les idées de Mr. Rouſſeau toutes les fois qu'il s'agira des devoirs communs aux deux ſexes; il y auroit de la folie à vouloir en chercher de meilleures: mais comme il parle peu des femmes & de la maniere dont il faut les élever, je ſuivrai à cet égard ma propre expérience, ainſi que les remarques que j'ai faites ſur les enfans parmi leſquels j'ai vécu.

Toutes les années de ma jeuneſſe, à l'exception des premieres, me ſont en-

(m) Mr. Jean Jacques Rouſſeau.

core préſentes. Je me ſouviens parfaitement des réflexions que je feſois ſur mon éducation, lorſque je commençai à raiſonner: je n'ai pas oublié les penſées fauſſes que telle ou telle maxime feſoit naître dans mon eſprit; les impreſſions dangereuſes que ſouvent une parole, une action omiſe ou faite mal à propos, laiſſoit dans mon cœur; les préjugés auxquels on aſſerviſſoit ma raiſon naiſſante, que l'âge & le commerce des gens ſenſés ont eu bien de la peine à détruire. Croyez que je n'avancerai rien que je n'aye éprouvé, que c'eſt ici le travail de toute ma vie, & non le fruit d'un caprice momentané, ou de la folle & téméraire envie de me faire un nom, qui ne peut convenir ni à mon ſexe, ni à mes talens: ſouvenez-vous toujours que c'eſt une femme ſimple, ſans prétentions, qui parle à des femmes & qui veut être entendue d'elles. Je hais l'érudition; ne craignez pas que dans une dégoûtante & abſtraite lecture je vous faſſe ſentir ce qu'il en coûte pour être ſavant: je n'ai rien étudié que mon

cœur,

cœur, j'ai beaucoup pensé, j'ai vu le grand monde, assez pour m'y déplaire; sans être ennemie des plaisirs, j'ai toujours préféré la solitude à une vie trop bruyante; fort jeune encore, j'ai employé plusieurs années de ma vie à corriger les défauts, ou les ridicules que m'avoit laissés ce qu'on nomme une brillante éducation: peut-être ne parviendrai-je jamais à les détruire. Qu'on m'eût évité de peine, si l'on m'eût élevée comme je devois l'être!

J'ai dit dans ma préface le motif qui m'a déterminée à entreprendre cet ouvrage; je vais chercher maintenant les moyens de remplir le but que je me propose. Nous examinerons d'abord quelle est la meilleure, de l'éducation publique ou de l'éducation privée.

La premiere, quoique la moins bonne à bien des égards, seroit néanmoins la plus utile aujourd'hui. La chose n'est pas difficile à concevoir: plus il est rare de trouver une habile Gouvernante, plus il seroit à souhaiter qu'elle pût & voulût former un nombre d'éleves suffi-

ſant pour perpétuer ſes principes dans les familles, en donnant à leurs filles l'art d'élever les leurs.

Tant que l'on ſe bornera à l'éducation d'une ſeule, les choſes reſteront dans le même état; l'on fera le bonheur de l'individu & non pas celui de l'eſpece: tant que les inſtitutions ſeront ce qu'elles ſont, les filles oublieront leurs devoirs de filles, & n'apprendront jamais celui de meres; le mal ſe perpétuera. Femme prudente, éleve ta fille, je n'y ſais point d'autre remede; une bonne mere eſt toujours aſſez ſavante. Il n'en eſt pas de même d'une Gouvernante: que de talens, que de vertus il lui faut pour ſuppléer à un zele qu'elle ne peut avoir! quelle femme ce doit être qu'une vraie Inſtitutrice!

N'allez pas imaginer que j'aye en vue une vieille Gouvernante, bouffie de ſcience ou plutôt d'orgueil, dont les phraſes compaſſées annoncent les prétentions, qui dans ſa morgue pédanteſque croiroit compromettre ſa dignité s'il lui échappoit un ſourire devant ſes

éleves, qui s'oppoſe à leurs jeux, contrarie tous leurs goûts, & ne réuſſit qu'à les rendre méchantes ou ſtupides. Non, l'idée que je m'en forme eſt bien différente; je crois voir une femme, jeune encore, douce, modeſte, ſenſible, pénétrée des devoirs de ſon ſexe, ayant cultivé les talens agréables, inſtruite ſans être ſavante, vertueuſe par goût, par tempérament même, d'un naturel complaiſant, d'une humeur égale, reſpectant des préjugés qu'elle n'a pas, aimant Dieu, honorant les hommes, ne haïſſant pas les femmes, je crois, dis-je, la voir remplir les fonctions de Gouvernante auprès de la fille de ſon amie, par zele ou par amitié, & je m'écrie alors: voilà l'Inſtitutrice, voilà la femme qui eſt digne d'en former une qui lui reſſemble!

Comme il n'eſt guere poſſible de donner des regles générales d'éducation, que ce n'eſt d'ailleurs ni mon goût ni mon but, je n'examinerai point quels doivent être les talens de celle qui ſe deſtine à l'éducation publique de la jeu-

neſſe; il me ſuffit de dire que ſes devoirs étant preſque impoſſibles à remplir, elle doit avoir plus de génie, avec les mêmes vertus, mais en bien plus grande meſure.

Les préceptes ſont ſouvent ennuyeux; peu de gens ont l'art de les faire goûter; il eſt facile de s'oublier dans un traité de morale où rien ne ſe paſſe en action; les faits n'étant pas néceſſairement liés l'un à l'autre, on tombe, ſans s'en appercevoir, dans des longueurs fatiguantes, ou dans des répétitions déſagréables. Pour prévenir des inconvéniens que je dois craindre plus qu'un autre, j'imiterai Mr. Rouſſeau; je me créerai donc une Éleve, que je ſuivrai dans les divers âges de ſa jeuneſſe, juſqu'au temps où je la remettrai au maître pour qui je la forme, avec cette différence que Jean Jacques a peint ſes vertus dans le caractere qu'il donne au Gouverneur d'*Émile*, & que je vais me ſuppoſer, ſans ſcrupule, toutes celles qui me manquent pour le difficile emploi de Gouvernante de *Sophie*.

Je dois avertir le Lecteur que ma Sophie n'étant pas l'épouſe deſtinée à Émile, doit être élevée d'une autre maniere. Si tous les hommes reſſembloient à cet enfant de la nature, je me tairois, les meres éléveroient bientôt leurs filles, & n'auroient pas beſoin de mes conſeils; mais puiſqu'ils ſont les mêmes, qui eſt-ce qui les corrigera déſormais, qui eſt-ce qui oſera l'entreprendre?

Lorſqu'un malade eſt déſeſpéré, lui refuſe-t-on pour cela des ſecours? Ne peuvent-ils pas le ſoulager, empêcher que le mal n'empire, le guérir peut-être? Ma Sophie ne ſera pas ſi parfaite que celle de Jean Jacques, mais à coup ſûr elle vaudra mieux que les femmes ordinaires; n'aurai-je pas beaucoup gagné?

Je ſuppoſe Sophie âgée de cinq ans; il n'eſt pas vraiſemblable que l'on me la confie plutôt; inconvénient qui influe, plus qu'on ne penſe, ſur la ſuite de l'éducation. Mais enfin j'ai réſolu de m'accommoder, le plus qu'il me ſera poſſi-

ble, aux temps & aux mœurs. Je ne ſuppoſerai pas ma Sophie orpheline; je parlerai de ſes parens, peu ou point, ſelon que mon ſujet l'exigera. Revenons à ce qu'elle doit être au moment où je m'en chargerai, appartenant à des gens de mérite, nourrie par ſa mere, ou ſous ſes yeux. Après m'être aſſurée qu'elle n'a aucun défaut corporel, qu'elle eſt ſaine & bien conſtituée (n), j'exigerois que ſa mere me remît tous ſes droits. Ce n'eſt pas à dire qu'elle diſpenſat ſa fille de l'obéiſſance qu'elle lui doit; mais je ne voudrois pas que ſon inquiete & aveugle tendreſſe vînt détruire à chaque inſtant l'effet de mes ſoins. Voici la ſeule condition que je ferois: une autorité ſans bornes ſur mon Éleve. Lecteurs, ſouvenez-vous que je me ſuis ſuppoſée incapable d'en abuſer.

Nous ſommes obligées de faire uſage de notre raiſon bien plutôt que les

(n) Le phyſique influe ſi fort ſur le moral, qu'il eſt preſque impoſſible qu'un enfant maladif faſſe aucun progrès: l'ame languit lorſque le corps ſouffre.

hommes; notre vie commence & finit avant la leur. Auſſi voit-on les petites filles parler plus ſenſément, plus juſte que les jeunes garçons du même âge. Leur éducation commence proprement à quinze ans, la nôtre doit alors être finie. Je n'entreprens celle de Sophie qu'à cinq, par la raiſon que j'ai déjà dite, & parce que d'ailleurs les années qui précedent cet âge ſont le temps des maladies de l'enfance, que les inſtructions, les châtimens ou réprimandes ſont alors non ſeulement abſurdes, mais barbares: j'ai vu de jeunes étourdies menacer du fouet leurs fils encore au berceau; elles leur feſoient aſſurément plus de mal qu'elles ne penſoient.

L'Auteur d'Émile a ſuffiſamment détaillé les ſoins qu'exige ce premier âge: les meres jalouſes de remplir leurs devoirs n'ont qu'à lire cet inimitable ouvrage; la plus inſenſible ſera émue, elle voudra mériter le prix qu'il lui fait enviſager. Je ſais que pluſieurs femmes voulant ſe diſtinguer de la foule, ont

adopté cette maxime devenue ſi nouvelle; elles ont cru qu'en allaitant leurs enfans, elles avoient ſatisfait à ce devoir ſacré que la nature leur impoſe, & auquel elle attacha tant de douceurs; mais ces ſoins, ces tendres ſollicitudes qui ne peuvent ſe ſuppléer, elles les achetent, une main mercenaire les en diſpenſe; c'eſt qu'elles n'étoient pas dignes de les remplir. Femmes vaines & abuſées, non, ce n'eſt pas encore à vous que Jean Jacques promet *une ſanté parfaite*, *l'amour d'un tendre époux*, *l'eſtime de l'univers*... Ceſſez, ceſſez de le lire, vous n'étiez pas faites pour l'entendre.

Sophie, que je ſuppoſe élevée comme tous les enfans, aura contracté quelque défaut; c'eſt ce que j'examine pour y porter un prompt remede. Elle eſt encore dans l'âge où les impreſſions ſont auſſi faciles à produire qu'à effacer; c'eſt une cire molle ſur laquelle la derniere empreinte efface toujours la précédente. Il n'en ſeroit pas de même ſi elle avoit deux ans de plus: c'eſt ce qui rend les éducations ſi infructueuſes.

Mon Éleve eſt peureuſe; ſa Bonne lui a fait, pour l'endormir, des contes auxquels elle n'a rien compris, mais qui ont laiſſé dans ſon eſprit des images fantaſtiques qui ſe repréſentent à ſon imagination la nuit ou lorſqu'elle eſt ſeule. M'en étant apperçue je n'en ferai pas ſemblant; je n'irai pas lui faire ſottement une belle morale, ou m'épuiſer en démonſtrations pour lui prouver qu'il eſt ridicule d'avoir peur; ce n'eſt que ſur l'importance que nous mettons aux choſes, que les enfans en jugent.

Je commencerai par faire coucher Sophie ſeule dans un cabinet dont la porte donnera dans ma chambre. Elle ſera ouverte ou ne le ſera point, ſelon le degré de frayeur que je remarquerai. Dans le cas où Sophie ne ſe plaindra point, la peur ſera légere, elle ſe détruira aiſément; j'aurai ſeulement attention qu'elle ne ſe couche que lorſque je la verrai accablée de ſommeil. Si au contraire elle m'appelle, j'irai à elle, puis ſans rire, ni me moquer des puériles raiſons qu'elle m'alléguera, je la

la prendrai dans mes bras, & après avoir fait viſiter ſucceſſivement tous les coins & recoins de ſa chambre, en la remettant dans ſon lit je l'embraſſerai, ayant ſoin de lui parler de quelques jolies poupées promiſes pour le lendemain: ſi elle recommence à pleurer, je ne m'en inquiéterai point; elle ſe taira bientôt, ſi elle croit que je ne l'écoute point. Si ce moyen ne la guérit pas tout de ſuite, il operera à la longue. Le courage au reſte n'eſt pas la vertu de ſon ſexe; Sophie ne doit être ni crédule, ni ſuperſtitieuſe, c'eſt tout ce que je veux: qu'elle ſoit d'ailleurs timide & craintive, elle n'en ſera que plus aimable.

Une des grandes erreurs de toutes les Inſtitutrices, c'eſt de vouloir inſpirer beaucoup de reſpect pour leur perſonne; pour y réuſſir elles affectent un air froid & impoſant; c'eſt une eſpece de maſque qui ne cache d'elles que ce qui en valoit le mieux: ſur ce modele les enfans apprennent à compoſer leur maintien, à ſubſtituer des airs ſimulés à l'aimable naïveté de leur âge; elles ſont

pour leur maîtreſſe ce que la maîtreſſe eſt à leur égard.

La diſſimulation eſt l'art des femmes, il eſt né avec elles. Que de talens il faut pour lire dans le cœur d'une jeune fille, pour en pénétrer tous les mouvemens! Sages Gouvernantes, ne vous y trompez pas, c'eſt de cette ſcience que dépend toute l'éducation. Il vous faudra bien des ſoins pour acquérir la confiance de votre Éleve, bien des précautions pour la conſerver; une ſeule complaiſance peut vous faire perdre votre autorité, un acte de ſévérité déplacé vous ôte à jamais ſa confiance.

Ce n'eſt pas au moment qu'elle vous eſt néceſſaire qu'il faut chercher à l'obtenir, c'eſt dans l'enfance, lorſque les complaiſances ne ſont pas dangereuſes qu'elles doivent ſervir à l'acheter. Point de morgue, point d'airs froids; ils inſpirent bien plus de dégoût que de reſpect: de l'amitié, de la tendreſſe, voilà les ſentimens que vous devez montrer pour en mériter de pareils.

On ne perſuadera jamais à un enfant que l'on tourmente, que l'on n'eſt occupé que de ſon bonheur: lorsque vous le contrariez ſans raiſon, il vous trouve méchante; lorsque vous le reprenez de ſes fautes, il vous croit encore injuſte. Fuſſiez-vous bonne, il ne vous aimera pas ſi votre abord eſt ſévere. L'on craint ſouvent ce que l'on aime, mais on n'aime jamais ce qu'on a commencé de craindre.

Mes premieres leçons à Sophie ſeront des careſſes; c'eſt dans mes bras, ſur mes genoux qu'elle apprendra ce que je veux qu'elle retienne; le premier point eſt de me faire aimer.

C'eſt une erreur de croire que les enfans ne ſont pas ſuſceptibles d'attachement, ſurtout les filles, chez qui le ſentiment ſe développe de meilleure heure. Je conviens que leur amitié n'eſt pas ſolide, que l'abſence efface une premiere impreſſion; mais ce ſeul cas excepté, elle n'eſt ni moins vive, ni moins ſincere, elle eſt même plus conſtante. On ne voit point une petite fille, ten-

drement attachée à ſa mere, ou à ſa Gouvernante, changer d'objet pour aimer aujourd'hui une perſonne qu'elle n'aimera plus demain.

L'on doit conduire les hommes par la tête, & les filles par le cœur. La froide raiſon leur parle en vain, ſi l'on n'a pas ſu les diſpoſer à recevoir ſes avis. Toutes ces femmes ſi raiſonnables ſont froides; celles à ſyſtêmes ſont prudes; les femmes ſenſibles ſont les ſeules vraiment vertueuſes: Sophie ſera l'un & l'autre. Lecteurs, je vous vois rire: le beau moyen, me direz-vous, pour rendre une fille ſage! Plus beau que vous ne penſez. Je veux que ſon cœur la ſauve des erreurs de ſes ſens, qu'il la défende contre leurs preſtiges; je veux que les charmes de la vertu, ſon goût pour elle, & l'envie d'être heureuſe, lui tiennent lieu de ces grands mots de devoirs que l'on connoît ſi peu, & que l'on remplit plus mal encore; je veux enfin que Sophie ignore ce mot juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'en ſentir la force.

Pour que mon Éleve m'aime, il faut qu'elle ſoit perſuadée de ma tendreſſe; pour qu'elle me voie toujours avec plaiſir, il faut qu'elle ne ſe trouve nulle part mieux qu'avec moi. Je ne dois pas la perdre un ſeul inſtant de vue; je dois partager ſes jeux, ou ſes travaux; dans un moment d'abſence, un conſeil pernicieux peut rendre mes ſoins inutiles. Aujourd'hui je garde mon Éleve, à quinze ans je la conduirai; ſi elle avoit alors beſoin d'être gardée, j'aurois perdu mon temps.

Comme ce n'eſt point par une aveugle complaiſance que je veux procurer ſon bien-être actuel, ce n'eſt pas non plus par une ſévérité déſolante que je veux acheter ſes talens: je ne corrigerai point la nature, je lui aiderai à ſe développer, je dirigerai ſes vues en les ſuivant. C'eſt elle qui m'enſeigne que les filles, plutôt formées que les garçons, ayant l'entendement plus précoce, doivent être inſtruites avant eux; que les paſſions avanceroient infailliblement cette inſtruction, qui ne pourroit qu'être

dangereuſe, ſi l'on ne prenoit ſoin d'en retarder les progrès, ou de leur donner le change.

Si nous étions encore dans ces ſiecles reculés de l'enfance du monde, où l'innocence reſpectée n'avoit point à ſe défendre des pieges d'un ſéducteur, où la pudeur n'avoit point reçu d'affront, où toutes les femmes étoient modeſtes & tous les hommes tendres, mes projets ſeroient inutiles.

Les choſes étoient bien; l'Auteur de la nature avoit pourvu à tout; c'eſt nous, c'eſt notre fol orgueil qui détruit, qui bouleverſe chaque jour le bel ordre établi par lui pour nous rendre heureux. Il nous en a punis en nous abandonnant à nos vains caprices; ce pouvoir deſtructif, il nous l'a donné dans ſa colere, mais il l'a limité pour nous faire ſentir notre impuiſſance.

Si tous les hommes étoient vertueux, les femmes n'auroient pas beſoin de principes; depuis que nous avons tout réduit en maximes, depuis que nous avons fait un art de la

vertu, cet art-là eſt devenu le plus difficile.

Il ne s'agit pas de prouver aux filles qu'elles doivent être vertueuſes, la nature le leur enſeigne; il faut leur apprendre le moyen de l'être.

Rien ne ſeroit plus touchant, ſans doute, qu'une jeune fille, dans la fleur de ſa beauté, ſe livrant ſans contrainte à la folâtre gaieté de ſon âge, &, dans la douce ſécurité de l'innocence, ignorant les périls qui l'environnent. Quand il ſeroit poſſible, dans ces ſiecles de corruption, de réaliſer ce charmant phénomene, l'épreuve en ſeroit trop dangereuſe; il faut inſtruire les filles, mais on ne doit inſtruire que leur cœur.

Il eſt aiſé, très aiſé même, de retarder en nous le progrès des ſens: j'ai connu des jeunes perſonnes de dix-huit ans dont le cœur étoit ſenſible, l'imagination vive, qui cependant étoient plus ignorantes à certains égards que des filles de douze. Toutes les femmes ſe perdent par étourderie, par coquetterie, ou par vanité; qu'on les préſerve

de

de ces trois vices, elles ſeront toujours ſages. Sophie ſera trop tendre pour être vaine. Il me reſte à la ſauver de l'étourderie, défaut plus réel qu'on ne croit & ſource ordinaire de tous les malheurs que nous cauſons.

Lorſque j'ai dit que je voulois gagner l'amitié de mon Éleve, en la rendant heureuſe, l'on n'imagine pas que me feſant l'eſclave de ſes volontés, je me laiſſerai guider par ſes caprices, qui ne manqueroient pas d'augmenter en proportion de ma facilité à les ſatisfaire. Du moment que la choſe demandée par Sophie aura un but utile ou agréable, je le lui accorderai ſans balancer. Les plaiſirs de cet âge ne ſont pas dangereux, mais il eſt eſſentiel de bien diſtinguer le motif d'un enfant dans ſes demandes. Que jamais l'humeur ou l'entêtement n'obtienne ce que vous aurez une fois refuſé; que vos refus ſoient rares, mais irrévocables.

Je n'interdis pas cependant à mon Éleve l'eſpoir de ſolliciter avec ſuccès une choſe ardemment déſirée. Le mo-

teur ſupreme, en condamnant les femmes à l'obéiſſance, leur a donné cet empire de ſéduction que les moins aimables mêmes exercent avec avantage ſur tout ce qui les entoure; ne les privons pas de ce don de la nature, elle ne peut s'être trompée dans ſes fins. Je parlerai de la maniere de le rendre utile en l'empêchant de dégénérer en vanité ou en caprice.

Sophie, née pour la dépendance, doit à préſent s'accoutumer à obéir. A cinq ans ce ne ſeroit pas l'eſpoir de ſéduire qui la feroit prier, ce ſeroit l'envie de commander; je ſerai donc inexorable, pour qu'elle ne ſoit ni entêtée ni importune.

Les filles ſont généralement plus dociles que les garçons; leur éducation doit être bien différente.

Aſſervies dès notre naiſſance au joug des préjugés, dépendantes de tout par notre foibleſſe, la nature ſemble avoir mis en nous un attrait ſéducteur, pour borner le pouvoir de nos maîtres, & nous dédommager de la force qu'elle

nous a refusée. Je ne connois point d'être plus ridicule qu'une femme qui, prétendant se soustraire à ces loix immuables, néglige ses vrais devoirs, perd ses graces & devient enfin l'objet du mépris des deux sexes.

Bien plus étroitement liées que les hommes par les chaînes de la nécessité, l'on doit aussi plutôt nous en faire sentir le poids; ils ne dépendent que des choses, nous dépendons d'eux; ils sont puissans, nous sommes foibles: on doit donc leur enseigner à céder & nous accoutumer à obéir.

Ce n'est point une institution civile, comme le répetent sans cesse les femmes, que cette soumission de laquelle elles se plaignent tant; la délicatesse de leur complexion, leur excessive timidité dans les périls, prouvent évidemment la nécessité de leur dépendance envers un être plus fort, destiné à les protéger. Si les hommes abusent de leur pouvoir, s'ils font leur esclave de leur compagne, ils ont tort: mais la femme, en voulant se soustraire à une autorité légitime,

renverſe l'ordre établi par la nature; elle juſtifie en quelque ſorte la tyrannie dont elle ſe plaint. Lorſque les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles reprendront tous leurs droits & c'eſt alors ſeulement que leur empire ſera durable.

Sophie ſera cette femme aimable & rare qui, rempliſſant ſes devoirs par goût, ſaura trouver dans leur accompliſſement la récompenſe de ſes vertus. En ferai-je donc une dévote ou une ménagere de campagne qui ne ſaura que filer & coudre? Ni l'un ni l'autre; du moins dans le ſens où vous l'entendez. Eſt-ce ma faute, au reſte, ſi vous aviliſſez les choſes les plus reſpectables? Vous aurez beau faire, la vertu le ſera toujours; j'ai connu des dévotes charmantes, & des campagnardes plus ſéduiſantes que vos élégantes petites-maîtreſſes.

L'homme doit avoir une religion; cette vérité auſſi univerſellement crue, que mal ſuivie, a trouvé peu d'audacieux qui ayent oſé la combattre: tous

les légiſlateurs ont ſenti cette néceſſité; ils ſe ſont ſervis avec ſuccès de ce moyen pour donner à leurs loix une conſiſtence qu'elles n'euſſent jamais acquiſe ſans cela. Qu'il me ſoit permis d'enviſager pour un moment la religion ſous le même point de vue, &, en reconnoiſſant ſon utilité pour l'homme en général, d'examiner ſon abſolue néceſſité pour la femme en particulier.

Condamnées à une obſcurité perpétuelle, notre premier devoir eſt la retraite; c'eſt dans le ſein de notre ménage, ſous les yeux d'un mari qui ſouvent ne nous rend pas juſtice, que nous devons pratiquer ces vertus communes, pénibles par cela même qu'elles ſont ignorées; point d'aiguillon pour la vanité, point de triomphe pour l'orgueil, des combats multipliés, des ſacrifices perpétuels dont rien ne nous dédommage que l'amour d'un époux eſtimable, ſi nous avons le bonheur d'en avoir un tel; mais dans la ſuppoſition du contraire, ſi ce prix de notre vertu nous eſt ôté, que nous reſte-t-il? La pieté;

non cette dévotion ridiculement affectée, qui offenſe la Divinité par un culte indigne d'elle, & croit avoir ſatisfait à tout par des prieres récitées à certaines heures réglées, ſans que le cœur y ait aucune part; mais cette piété douce, qui éleve l'ame, la ſoutient dans l'adverſité, la conſole dans la vieilleſſe & lui aſſure la récompenſe qu'elle mérite.

Le cœur des femmes, plus tendre que celui des hommes, eſt naturellement plus porté à la dévotion. Je cultiverai ce penchant dans mon Éleve; je veux qu'il devienne un de ſes plus doux devoirs & le garant de tous les autres.

De quels moyens me ſervirai-je pour lui faire aimer Dieu? L'aſtreindrai-je à de longues formules de prieres qui l'ennuieroient? Lui peindrai-je l'Auteur de la nature toujours armé pour la punir de crimes qu'elle n'a pas commis? Lui parlerai-je de dogmes obſcurs qu'elle ne comprendroit pas? Non, ce n'eſt pas la méthode que je dois ſuivre: l'expérience ne prouve que

trop qu'elle ne ſert qu'à dégoûter de la religion celles à qui on l'enſeigne de cette maniere.

Sophie priera Dieu avec moi, ſoit dans l'égliſe, ſoit dans ſon appartement, toujours avec une égale décence; je ne la contraindrai point à cet exercice; je veux qu'elle m'imite quelquefois, avant de m'en appercevoir; c'eſt alors le cas de lui inſpirer ce recueillement qui doit accompagner la priere, de lui faire clairement ſentir, en peu de mots, l'importance de l'action qu'elle fait. Elle n'eſt pas en état de me comprendre, je le ſais bien, mais le ton & l'air ſuppléeront aux paroles; il faut perſuader ce jeune cœur, avant que ſon eſprit puiſſe être convaincu. Elle ne ſait encore ce que c'eſt que Dieu; irai-je lui parler de ce qu'il défend? Tout ce que je lui permets eſt bien, tout ce que je lui défens eſt mal; elle ne peut ni ne doit en ſavoir davantage.

Je demande aux lecteurs ſenſés quel effet produiſent dans un enfant ces contrariétés perpétuelles entre la doctrine

& la pratique, ſi ce n'eſt le mépris de loix ſi mal exécutées?

Le ſentiment du juſte & de l'injuſte naît avec nous; mais la conſcience ne parle qu'au moment où la raiſon venant à s'éclairer, elle nous fait diſcerner le bien d'avec le mal. Jusqu'à ce temps les filles ne doivent connoître d'autre regle de conduite que l'obéiſſance. C'eſt à celle qui les gouverne à leur faire aimer le bien, en les préſervant du mal dont elle ſeule ſeroit reſponſable. Qu'elles ne voient en Dieu qu'un pere tendre auquel elles doivent tout; le bien-être dont elles jouiſſent, les plaiſirs auxquels elles ſont le plus ſenſibles, voilà des objets de reconnoiſſance à leur propoſer. L'idée de puiſſance ſuivra immédiatement celle de bonté; la confiance naîtra enſuite d'elle-même au premier malheur qu'elles auront à craindre. Peu à peu l'eſprit ſe développe, la raiſon ſe forme, le ſentiment naît; c'eſt alors ſeulement que, l'idée de juſtice ſe feſant ſentir à l'ame, la jeune fille eſt en état d'eſpérer une récompenſe, ou de

craindre une punition; c'eſt alors qu'elle conçoit clairement un Dieu vengeur & rémunérateur.

N'anticipons pas ſur ce ſecond âge de la vie; Sophie eſt encore dans l'enfance, où j'ai dit que ſon unique devoir étoit l'obéiſſance; devoir qui me preſcrit tous ceux dont il la diſpenſe.

Le mot d'obéiſſance n'eſt point, à mon ſens, cette dure contrainte qui gêne le corps en aviliſſant l'ame, qui aigrit l'humeur des jeunes perſonnes & les fait aſpirer avec ardeur au terme de leur éducation. Sophie ſera douce, c'eſt le caractere de ſon ſexe; je le cultiverai ſans l'abrutir: en me rendant facile à accorder, il me reſtera bien des choſes à refuſer encore; en contrariant ſes goûts, je ferai en ſorte qu'elle ne puiſſe jamais croire que le ſeul plaiſir de la chagriner me fait agir. Qu'aurois-je gagné en la rendant ſouple, ſi je lui donne l'exemple de la méchanceté? C'eſt au reſte une erreur de croire qu'on inſpire la docilité aux enfans en les empêchant toujours de faire ce qu'ils veu-

lent, ou en les forçant à vouloir ce qui leur répugne: avec une pareille manie on parvient le plus ſouvent à n'en faire que des mutins. J'ai connu une jeune perſonne dont la mere penſoit ſi biſarrement à ce ſujet, qu'elle étoit ſure d'obtenir tout ce qu'elle vouloit en feignant de le craindre.

Si vous êtes parvenue à prouver à votre éleve que vous n'agiſſez jamais par caprice, elle obéira ſans murmure. Il ne s'agit pas de lui expliquer vos motifs, il faut les lui laiſſer voir, & la choſe n'eſt pas difficile: ſi une fois elle a trouvé la raiſon d'un refus, elle la ſuppoſera toujours, lorsqu'elle ne pourra l'appercevoir. Sophie étoit mutine, elle pleuroit jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle vouloit avoir; aujourd'hui elle ne demande gueres que ce qui lui eſt utile: ſi c'eſt beſoin, j'accorde ſans héſiter; ſi c'eſt entêtement, je refuſe ſans morale, ſans diſcuſſion, ſans humeur; ſi Sophie s'obſtine, je la conduis, avec la même tranquillité, dans ſa chambre, où je la laiſſe tout le temps que durent

ſes pleurs; ſi je ne lui défens pas d'en ſortir, je la verrai bientôt revenir d'un air plus careſſant encore que de coutume, quoiqu'un peu confus. Je l'embraſſe toujours, ſans lui parler de ce qui s'eſt paſſé. Perſonne, pas même les enfans, n'aime qu'on lui rappelle ſes fautes. Toutes celles de mon Éleve ſeront oubliées auſſitôt que punies. La crainte du reproche ou de la réprimande ſera ma plus ſévere punition; je dois rendre les châtimens rares, afin qu'ils faſſent l'effet que j'en attens.

Quelle étrange méthode de n'entretenir les enfans que de leurs défauts, de paroître ſans ceſſe mécontent d'eux, de n'oſer leur dire qu'ils font bien, quoiqu'on ait la maladreſſe de vouloir qu'ils le ſachent! Ne ſont-ils pas en droit de conclure qu'on les trompe de même lorſqu'on les reprend; que tous ces prétendus devoirs qu'on leur impoſe, ne ſont que ceux de l'enfance; ſurtout s'ils voient leurs maîtres ou maîtreſſes ſe permettre ce qu'ils leur défendent?

Pourquoi ce menſonge continuel, qui ne ſert qu'à vous faire perdre la confiance de vos éleves? Soyez vraies avec elles; ſi vous vous affligez de leurs vices, oſez vous réjouir de leurs vertus; ſongez que les uns & les autres ſont votre ouvrage & tremblez.

Le temps de l'enfance étant beaucoup plus court pour les filles que pour les garçons, il eſt plus précieux; la moindre négligence eſt irréparable.

L'Auteur d'Émile dit quelque part: *Ne parlez raiſon à votre Eleve que lorſqu'il eſt en état de vous entendre*; mais il ajoûte ailleurs en parlant des filles, au ſujet de la religion: *Je voudrois qu'on les en inſtruiſît de meilleure heure, ſans cela on courroit riſque qu'elles ne la ſuſſent jamais.*

Il n'eſt pas queſtion de les laiſſer décider elles-mêmes de ce qu'elles doivent faire ou ne pas faire; les conſtitutions de tous les états policés prouvent qu'on ne nous a pas jugées dignes de faire ce choix. Il eſt une certaine regle de conduite de laquelle nous ne pouvons nous écarter ſans devenir l'objet

du mépris public. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi elle eſt l'ouvrage de l'opinion, ou l'inſtitution de la nature; que nous importe, puiſque nous ne pouvons nous diſpenſer de la ſuivre qu'en nous précipitant dans les plus grands malheurs? C'eſt ce qu'il faut bien perſuader aux filles, avant même qu'elles ſoient en état de le comprendre; c'eſt en leur feſant ſentir leur foibleſſe, leur dépendance continuelle, qu'on leur inſpirera cette docilité ſi néceſſaire à notre ſexe.

Je le répete cependant, & ne ſaurois trop le redire, ce n'eſt point en abrutiſſant un enfant qu'il devient ſouple. Il eſt, par exemple, des cas où l'on ne doit rien exiger par autorité, à moins que tous les autres moyens tentés n'ayent été ſans effet; c'eſt lorſqu'il eſt queſtion de leur inſtruction, ſoit dans les choſes agréables, ſoit même dans les utiles. La contrainte produit le dégoût; l'on n'apprend jamais qu'à la longue & mal ce que l'on eſt forcé d'apprendre.

Ce n'eſt pas que ſi un enfant témoigne de la répugnance pour une cho-

ſe, il faille auſſitôt l'abandonner pour en commencer une autre: non, c'eſt le moyen de ne jamais rien ſavoir. Je veux qu'avant d'enſeigner à l'enfant ceci ou cela, on lui donne préalablement une forte envie de s'inſtruire; or, je le demande, eſt-ce un Maître à tant par heure qui aura la patience, la complaiſance, la douceur qu'exige un pareil emploi? Cet homme, dont le temps eſt marqué, viendra peut-être à l'inſtant où la petite eſt le plus occupée à inventer un nouvel ajuſtement pour ſa poupée; auſſitôt tous les chifons diſparoiſſent, le ton ſévere de la Gouvernante, l'air empeſé du Maître, l'ennuyeuſe harangue qui précede la leçon, que de ſujets d'ennui pour un enfant! Cet exercice devient ſon ſupplice, & je défie que l'on pût prendre plus de précautions pour la dégoûter de ce que l'on voudroit qu'elle n'apprît jamais. Il eſt des choſes pour leſquelles ma Sophie n'aura point d'autre Maître que moi; ces choſes-là je veux qu'elle les ſache, & je ſuis ſure de ma patience ainſi que de mon zele: pour

celles de pur agrément, je ne ferai pas si difficile. Je parlerai bientôt de l'âge jusqu'auquel on peut, sans danger, donner des Maîtres aux filles.

La premiere occupation de mon Éleve sera sa poupée; l'ajuster, travailler pour elle, sera longtemps son unique affaire. Lecteurs, vous avez beau rire, Sophie fera des poupées, j'en ferai avec elle, & nous passerons peut-être plusieurs années à cette noble occupation. Eh ne voyez-vous pas qu'en dirigeant ce goût je lui fais faire facilement tout ce qu'il faudroit qu'elle apprît avec beaucoup de peine?

J'ai d'abord habillé sa poupée: elle a déchiré ou gâté mon ouvrage; je n'ai pas le loisir de le réparer. Sophie sait que les importunités ne me gagnent pas; elle n'emploie donc pas ce moyen, mais elle me prie de lui enseigner à faire un nouvel habit; j'y consens; bientôt elle peut se passer de mon secours, le goût se montre, l'adresse vient; c'est alors qu'il est temps de lui donner un but utile.

Les petites filles apprendroient toutes volontiers à travailler, ſi on ne les contrarioit pas perpétuellement; ces Gouvernantes ſéveres, qui interdiſent ſi cruellement les poupées à leurs éleves, ne voient donc pas qu'elles s'ôtent l'unique moyen de leur donner le goût du travail? Pourquoi gêner un penchant innocent, dont on peut tirer la plus grande utilité; un penchant qui prouve clairement notre deſtination, qui nous la fait aimer, en nous préparant de loin aux devoirs qui nous ſeront un jour impoſés?

Depuis que les femmes ont négligé ces devoirs, elles n'ont plus voulu les rendre chers à leurs filles. Qu'auroient-elles appris en feſant des poupées, elles qui ne doivent point ſoigner leurs enfans? Sophie, élevée dans d'autres principes, y trouvera une utilité qui n'exiſte plus pour elles.

Depuis que les femmes ſemblent avoir honte d'être de leur ſexe, les filles ont mépriſé les amuſemens de leur âge. Je crains bien que ceux qu'elles y ſub-

ſubſtituent, ne ſoient pas auſſi innocens. Les mœurs ont changé, me dira-t-on, l'éducation doit être différente. J'en conviens; auſſi ne voudrois-je point qu'il ne nous fût permis que de filer, ou de coudre; mais je voudrois encore moins qu'on nous laiſſât oublier que les ſoins domeſtiques ſeront toujours notre partage, que notre temps eſt précieux, que le peu qui nous en reſte, après nos devoirs remplis, ne doit être employé que pour acquérir des connoiſſances agréables, les ſeules qui nous ſoient néceſſaires, les ſeules qu'on dût nous permettre.

Nous admirons encore aujourd'hui ces femmes ſimples & laborieuſes qui, retirées dans le ſecret de leur maiſon, y trouvoient leur gloire & leur plaiſir; nous les admirons, mais aurions-nous le courage de les imiter? Au ſein des arts, des ſciences & du luxe, nous ſommes contraints de regretter ces ſiecles de vertus & d'héroïſme qui embellirent les premiers âges: regrets inutiles, qui ne ſervent qu'à nous faire ſentir nos

maux, ſans nous en donner le remede. Il ne m'appartient pas, il n'appartient peut-être à perſonne de le trouver; il faut des ſiecles, des révolutions ſans nombre pour changer la face d'un Empire.

Rome fut longtemps à préparer ſa grandeur, elle la perdit de même par gradation, tout change en ſe ſuccédant. Il nous eſt auſſi impoſſible d'atteindre un état de perfection, que de nous conſerver toujours dans celui où nous ſommes; c'eſt la loi immuable du deſtin, que rien de créé n'a pu encore enfreindre.

Craignons tout changement, nous qui paroiſſons avoir touché le but où les nations qui nous ont précédés commencerent à dégénérer.

L'on a vu des peuples ignorans allier le bonheur à la vertu; l'on a vu ces mêmes peuples, devenus plus éclairés, cultiver les arts, porter le luxe au plus haut degré; leur chûte a ſuivi de près: on ne les a point vus, devenus plus ſages, retourner à leur premiere ſimpli-

cité. Quand quelque philoſophe d'entr'eux eût propoſé ce changement, eût-il été faiſable? Un peuple, amolli par les richeſſes, corrompu par les plaiſirs, auroit-il voulu renoncer à une vie voluptueuſe, pour s'aſſujettir à un travail pénible, que l'habitude & l'exemple ne lui avoient pas rendu cher?

Philoſophes de nos jours, qui ne ceſſez de nous répéter ce que nous devrions être, montrez-nous ce que nous pouvons être encore; reculez du moins notre chûte, ſi vous ne pouvez la prévenir. Citez-nous des exemples qu'il nous ſoit poſſible de ſuivre. Que nous ſert de ſavoir comment vivent les Sauvages de l'Amérique, à nous qui ne pouvons redevenir ce qu'ils ſont? Que ſert de dire aux femmes: les femmes de tels pays, employées aux plus vils travaux, ne ſemblent être que des automates créés uniquement pour les beſoins ou les plaiſirs de l'homme? Si elles vous croient, elles gémiront avec raiſon ſur le ſort de ces infortunées & n'en ſeront pas plus tentées de les imiter;

mais dites-leur avec confiance: Rome eut des philosophes, des poëtes, des sages; elle n'eut point de femmes savantes. La Grece ne compte qu'une Sapho. Tous les éloges donnés aux femmes ne roulent, dans les temps héroïques, que sur leur vertu, & dans les siecles dégénérés, que sur leur beauté ou sur leurs graces: un très petit nombre de femmes a mérité d'être excepté; il semble que leur premiere destination soit d'être aimables.

Une fille élevée dans ces principes ne sera point tentée de se faire siffler par un public moqueur, toujours prêt à nommer l'Apollon qui tient sa plume. *Toute fille lettrée*, dit l'Auteur d'Émile, *restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre.* L'assertion est fondée; quoique ce soit peut-être ma condamnation que je prononce, je n'ai pas hésité; l'intérêt d'un moment ne doit pas me faire trahir mon sentiment & & la vérité.

J'ai dit ailleurs les motifs qui m'avoient déterminée à écrire; quoique je

ne prétende pas juſtifier ma faute, je pourrois l'excuſer : la matiere que je traite eſt non ſeulement à la portée d'une femme, mais je crois qu'elle ne peut être bien traitée que par une femme. Mon ſtile annonce peu de prétentions & je ne crains pas qu'il faſſe chercher celui qui me l'inſpire : le déſir d'être utile à la jeuneſſe de mon ſexe a ſurmonté ma répugnance pour un long ouvrage ; puiſſe-t-il avoir le ſuccès que je me propoſe ! Je me croirai bien dédommagée de mes peines & de quelques coups de ſifflets.

Les hommes ont du génie, les femmes ont de l'eſprit ; les uns doivent approfondir les ſciences, & les autres, pour ainſi dire, les effleurer. Je ſerois fâchée qu'une femme n'eût aucune idée du ſyſteme du monde, que ſon eſprit oiſif n'eût jamais admiré le bel ordre de l'univers, que le ſpectacle de la nature fût inanimé pour elle ; mais je ſerois encore plus fâchée que dans un long cours de phyſique elle étudiât les loix de l'attraction ou de la gravitation centrale &

tant d'autres ſpéculations ſi fort inutiles au bonheur & à la vertu.

Dans toutes les choſes dont on peut juger par inſpection, ou même par ſentiment, Sophie ne ſe trompera pas; elle retiendra de ces choſes-là tout ce qu'elle doit en ſavoir. Les jeunes filles ſont curieuſes; ce n'eſt que la ſécchereſſe des matieres ou la contrainte qui les dégoûtent de l'étude.

Veut-on leur enſeigner à lire? C'eſt dans un livre de morale qu'elles n'entendent pas, ou de prieres qui les ennuient. Mon Éleve ne ſait pas encore lire; c'eſt cependant par-là que doit commencer mon ouvrage. L'avois-je oublié? Pourquoi, dès le premier jour que l'on m'a confié Sophie, ne lui ai-je pas donné les élémens de cette pénible mais utile ſcience? C'eſt que je voulois gagner ſon amitié, chercher les moyens de lui faire vouloir tout ce que je voudrois. Aujourd'hui que j'ai reconnu que Sophie eſt encore plus curieuſe que ne le ſont ordinairement les enfans, j'ai réſolu de tirer parti de ce défaut, con-

vaincue, avec Jean Jacques, qu'il n'en eſt point qu'on ne pût faire ſervir à notre utilité en le dirigeant bien.

Je fais d'abord à mon Éleve quelques contes analogues à ſon goût; elle m'écoute avec avidité, je ne m'en apperçois pas; à l'endroit le plus intéreſſant de mon récit, ou de ma lecture, une affaire me ſurvient, je ceſſe ſans avoir égard à ſes ſupplications; par-là je redouble ſa curioſité, je lui apprens à modérer des déſirs trop vifs & je lui donne l'exemple du plaiſir ſacrifié au devoir.

Impatientée à la fin de mes fréquentes interruptions, Sophie ſent que c'eſt un bien de ſavoir lire; elle veut apprendre, j'y conſens, j'approuve ſon projet; je lui laiſſe eſpérer qu'elle ſera bientôt en état de lire les contes elle-même, je lui applanis les plus grandes difficultés, je l'aide, je l'encourage, je ne la rebute point par des réprimandes ou des punitions. De cette maniere Sophie ſaura lire avant un an, ſans que cette étude ait rien coûté à ſa ſanté ou à ſes plaiſirs.

Je dois remarquer ici que ſi par inconſtance elle ſe dégoûtoit de la lecture, ſans m'arrêter à ſes frivoles prétextes, après avoir épuiſé toutes les voies de perſuaſion, je ferois parler l'autorité, ſi ſon obſtination m'y forçoit. Outre l'utilité de ſavoir lire jeune, il en eſt une plus abſolue dans la néceſſité de corriger de bonne heure ce penchant à la légéreté qui nous domine.

Ne permettez jamais qu'un enfant, qui ſe paſſionne pour ceci ou cela, s'en dégoûte l'inſtant d'après: les goûts de Sophie feront des choix; je l'en perſuaderai ſi bien qu'elle héſitera avant de ſe décider.

Sophie commence à comprendre ce qu'elle lit; c'eſt le moment d'augmenter l'intérêt, de faire les contes encore plus agréables; je me garderai bien d'y placer de longues moralités, qui ne ſerviroient qu'à me rendre ſuſpecte ou à éteindre ce goût naiſſant.

Il eſt pluſieurs livres dont la touchante ſimplicité peut ſervir de modele; il faut aux enfans une morale toute en

action, qui persuade, qui entraîne, qui fasse aimer ceux qui la pratiquent. A cet âge, comme à tout autre, les exemples frappent & les mots ennuient.

J'ai toujours trouvé admirable la méthode de ce philosophe (o) qui, sans

(o) On dit que Socrate interrogeant un jour un jeune homme pour savoir à quelle profession il se destinoit & comment il comptoit servir sa patrie, celui-ci lui répondit sans balancer: qu'il se sentoit un goût décidé pour la guerre, qu'il étoit résolu de se distinguer dans le métier des armes. Socrate loua fort ce dessein & ajoûta qu'il s'étoit sans doute appliqué à acquérir les connoissances nécessaires à l'état pour lequel il se croyoit fait; là-dessus les lui ayant détaillées, le jeune homme avoua qu'il n'y avoit pas même songé. Socrate, avec sa douceur ordinaire, l'interrogea successivement sur plusieurs autres professions, pour chacune desquelles il montroit un goût très vif, & ne l'ayant pas trouvé plus instruit des devoirs de l'orateur, du jurisconsulte, ou du marchand, que de ceux de l'homme de guerre, il l'exhorta, avec une affection vraiment paternelle, de se mettre bientôt en état d'effectuer le bon dessein qu'il avoit d'être utile à sa patrie.

paroître ſonger à corriger ceux qu'il vouloit inſtruire, leur feſoit prononcer à eux-mêmes leur ſentence; belle leçon des ménagemens qu'il faut garder pour donner des conſeils.

Sophie, à laquelle je n'ai point ſans ceſſe à dire de triſtes vérités, m'écoute toujours volontiers: un jour elle s'aviſe de me demander ſi ce qu'elle lit ou ce que je lui raconte eſt vrai? Comme j'ai eu ſoin de ne lui rien donner qui ne fût au moins vraiſemblable, je lui répons que cela peut bien être, qu'il y a des gens qui écrivent la vie de leurs amis, lorsqu'ils ſont morts, pour conſerver le ſouvenir de leurs vertus; que cependant nous ne ſommes pas ſûrs que ces gens-là n'ayent ou diminué ou augmenté ſelon leur fantaiſie: mon Éleve, à qui j'ai peint le menſonge comme un vice deshonorant, & à laquelle une punition très ſévere pour un menſonge aſſez léger a mieux prouvé que mes diſcours, que c'étoit un grand mal, me demande avec vivacité pourquoi les Auteurs mentent & ſi on ne les punit pas? Je m'at-

tendois à la queſtion; ma réponſe eſt prête; j'imagine donc que je lui dirai:

La Gouvernante. Savez-vous ce que c'eſt que le menſonge, ma chere enfant?

Sophie. Oh oui, ma bonne amie, je le ſais; c'eſt, par exemple, dire que l'on n'a pas touché à un pot de confitures, quoiqu'on l'ait tout mangé.

La G. Fort bien; mais ne peut-on pas encore mentir d'une autre maniere?

S. Oui, lorsqu'on dit une choſe qui n'eſt pas vraie, ſans aucun intérêt, comme celui qui fait ces jolis contes que je lis.

La G. Si vous me dites que votre Maman eſt dans ſon appartement parce que votre ſœur vous l'a dit, & que pourtant elle n'y ſoit pas, m'aurez-vous menti?

S. Non, je vous l'ai dit parce que je le croyois.

La G. L'on peut donc dire une choſe fauſſe ſans mentir?

S. Je ne l'aurois pas imaginé.

La G. Lorsque vous niâtes que vous euſſiez touché aux confitures, vous ſaviez que vous les aviez mangées?

S. Oui.

La G. Vous vouliez donc me tromper?

S. Oui, ſi je l'avois pu.

La G. Voilà le menſonge, ma chere; vous abuſez de ma bonne foi, pour me faire croire une choſe que vous ſavez n'être pas vraie; vous m'expoſez à tromper les autres; vous m'autoriſez enfin, quand j'ai découvert votre menſonge, à ne plus vous croire dans aucune occaſion. Mais ſi je vous dis: Sophie, écoutez-moi, je vais vous raconter de fort jolies choſes, je vous avertis qu'elles ne ſont pas vraies; vous mentirai-je?

S. Non, puiſque vous ne cherchez pas à me tromper.

La G. C'eſt préciſément ce que font les Auteurs: tout le monde ſait que parmi les choſes qu'ils racontent il y en a de vraies & de fauſſes; on les lit pour s'amuſer; ils ne veulent pas vous trom-

per, mais vous plaire; donc ils ne vous ſont point de tort.

Après cette converſation aſſez ſimple pour donner à un enfant une idée du menſonge, l'on conçoit que Sophie veut ſavoir s'il n'eſt pas quelques hiſtoires plus vraies. J'en extrais quelques-unes des plus intéreſſantes de la Bible, j'en retranche tout ce qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſache, j'en fais, pour ainſi dire, un abrégé à ſon uſage qui l'inſtruit en l'amuſant: voilà ma premiere leçon d'hiſtoire.

C'eſt la ſeule qui lui ſoit actuellement utile, la ſeule qui ſoit à ſa portée, en ce que la variété des faits, la ſimplicité avec laquelle ils ſont narrés, plait aux enfans mêmes, puiſque l'expérience prouve que de toutes les hiſtoires qu'on leur fait lire, ou réciter, la Bible eſt ce qu'ils apprennent avec le plus de facilité. Je parle des filles. Les premieres études des garçons ſont bien différentes; auſſi je doute fort qu'il y en ait un ſeul en état d'en profiter.

Jamais un enfant de l'un ou l'autre ſexe ne s'amuſera du récit d'une fameuſe bataille, ou des victoires multipliées d'un conquérant; jamais la grandeur d'ame de Régulus, le courage d'Horatius Coclès, ni la fermeté de Mucius Scévola ne feront ſur ſon eſprit l'effet qu'on en attend.

Puiſque nous ne jugeons des choſes que par comparaiſon, n'eſt-il pas clair qu'un enfant qui admire un pareil trait ne parle que ſur la foi de ſon Gouverneur, & qu'il riſque de conſerver toute ſa vie un goût qui n'eût peut-être pas été le ſien? Heureux s'il n'a pas perdu au change! Ce qui eſt beau, me dira-t-on, l'eſt pour tout le monde; quel mal y a-t-il de perſuader à un enfant ce qu'il auroit penſé plus grand? Je l'ai déjà dit: de le faire autre qu'il n'eût été, qui pis eſt de le rendre pour toute ſa vie l'eſclave des opinions d'autrui, n'eſt-ce point un mal que cela? Ce n'eſt pas à moi à traiter cette matiere, ſi bien approfondie par Mr. Rouſſeau. Heureux les enfans dont les peres adopteront ſes

principes! Heureux le ſiecle où l'on reconnoîtra le mérite de ce grand homme! Les filles alors n'auront pas beſoin de mes leçons.

J'ai dit plus haut les motifs que l'on a de leur donner une éducation précoce. L'on pourroit y en ajoûter un nouveau, je veux dire la néceſſité où nous ſommes de puiſer nos inſtructions dans les livres. Or ſoumiſes encore en ceci à l'autorité des hommes, l'unique précaution à prendre pour nous conſiſte dans le choix de ces autorités. Il n'en eſt pas ainſi d'un jeune homme, qui peut trouver dans le commerce des gens inſtruits de tous les pays de meilleures regles de conduite que dans les plus excellens traités de morale: nous n'avons ni cette reſſource ni celle des voyages. Condamnées à une vie ſédentaire, la lecture ſert à nos plaiſirs comme à notre inſtruction; il eſt donc eſſentiel de nous la faire aimer, de nous y accoutumer dès l'enfance, pour prévenir le goût des frivolités qu'engendrent toujours le déſœuvrement & la contagion de l'exemple.

Une maîtresse pédante, négligeant le cœur pour ne s'attacher qu'à l'esprit, veut faire de son éleve une savante; elle commence par proscrire les amusemens de son âge, les travaux de son sexe; bientôt la jeune fille dédaigne d'en être & se fait homme; Dieu sait de quelle maniere.

Mere sage, n'aspire point à faire de ta fille un honnête homme, fais-en une femme aimable. Jean Jacques a dit, & il n'avoit pas tort: qu'un homme & une femme ne devoient pas plus se ressembler de caractere que de figure. Si cela est, je ne conçois rien à nos institutions. Mais je reviens.

S'il est essentiel que l'on nous accoutume de bonne heure à la lecture, il ne l'est pas moins qu'on ne nous la laisse pas faire au hasard & sans suite. Il est très naturel de commencer par l'histoire de la Bible; c'est le principe de toutes les autres; c'est le fondement de la religion; elle nous mene infailliblement à sa connoissance. Ces motifs suffisent pour répondre aux objections

que

que l'on pourroit me faire ſur la jeuneſſe de mon Éleve; d'ailleurs, puiſque nous ne ſommes pas faites pour chercher la vérité mais pour la croire, il n'importe à quel âge on nous l'enſeigne. En matiere de religion Sophie ſera de l'opinion de ſes parens; je me garderai bien de lui montrer les vains ſophiſmes des philoſophes. En matiere de goût, c'eſt autre choſe, il lui ſera permis d'avoir une opinion; il n'eſt pas temps de le lui former encore; maintenant nous étudions moins pour nous inſtruire que pour nous préparer à être inſtruites.

Mon Éleve m'écoute avec plaiſir, elle retient facilement ce que je lui dis; ce n'eſt cependant pas aſſez. Après beaucoup de temps perdu, Sophie ne ſaura rien encore, ſi je n'ai pas gardé d'ordre dans mes inſtructions, & ſi je ne lui ai point donné de moyen pour les retenir.

La mémoire eſt un des plus beaux dons de la nature; ſans elle la ſcience n'eſt rien. C'eſt elle qui nous facilite l'étude, qui nous la rend agréable; elle met de l'arrangement, de la juſteſſe

dans nos idées; c'eſt elle enfin qui ſert principalement à nous faire tirer beaucoup de peu. C'eſt une erreur de la croire une faculté dépendante purement du phyſique. Sans doute que l'on n'acquiert point la mémoire; il eſt des cerveaux mieux organiſés les uns que les autres, & plus propres à conſerver les impreſſions qu'ils reçoivent; il en eſt qui n'ont peut-être jamais comparé deux idées (p). Comme un inſtrument parfaitement harmonieux devient moins ſonore ſi l'on ceſſe de s'en ſervir, de même la mémoire ſe concentre, elle ſe perd peu à peu ſi l'on néglige de la cultiver.

Bien des gens ont ſenti la néceſſité de former celle des enfans; mais la marche que l'on ſuit, plus propre à rétrécir leur génie qu'à l'étendre, me paroît fort éloignée de la fin qu'on ſe propoſe.

Quel emploi fait-on de cette mémoire qui leur coûte tant de larmes? On leur fait réciter, à certaines heures,

(p) Selon le célebre Auteur de *l'Eſprit*, penſer c'eſt ſe reſſouvenir.

une quantité prodigieuſe de mots qu'ils n'entendent point. Eh comment les entendroient-ils? La peur qu'ils ont de manquer à la lettre doit néceſſairement les empêcher d'en comprendre le ſens: on le leur explique; tant pis, c'eſt une raiſon de plus pour qu'ils ne le ſachent jamais. L'on oublie bien vîte ce que l'on apprit de même. Je crains bien que tous ces petits prodiges ne ſoient un jour des hommes fort médiocres. C'eſt la mémoire des choſes qui nous eſt avantageuſe; celle des mots ne fut jamais que la mémoire des ſots.

Il ne faut pas croire que l'on retienne mieux ce que l'on a appris littéralement (q). Il eſt aſſez ordinaire de trouver des gens qui vous faſſent ſur le champ une analyſe exacte d'un livre qu'ils viennent de lire; or lequel a plus de mémoire, de celui qui dans l'eſpace d'une heure apprend ſervilement cinq ou ſix pages de ce livre, ou de celui

(q) Il eſt très rare que l'on ſe ſouvienne de ce que l'on a lu dans ſon enfance.

qui pendant le même temps retient le précis de l'ouvrage. Je conviens que cela suppose une mémoire déjà exercée, qu'il n'est pas possible de s'en tenir à la seule lecture pour l'instruction des jeunes personnes, qu'il est des choses qu'elles doivent savoir par cœur; mais je soutiens qu'il faut qu'elles en sentent auparavant le sens & l'utilité.

Je fais lire tous les jours à mon Éleve quelques traits de la Bible, en suivant l'ordre chronologique, depuis la création du monde: je répete souvent les mêmes & je ne permets pas qu'un mouvement de curiosité lui fasse abandonner ce qu'elle ne sait pas encore: je ne la force pas d'étudier; elle lit ou je lui raconte simplement; s'il est quelques termes qu'elle n'entende pas, je les lui explique. On se souvient que je n'ai rien laissé dans mon extrait dont je ne pusse lui donner l'explication.

La lecture finie, Sophie me fait souvent quelques questions auxquelles je répons avec le plus de précision qu'il m'est possible. Comme cette lecture se

fait toujours de ſon gré & qu'elle n'eſt jamais aſſez longue pour l'ennuyer, nous en feſons avec plaiſir la récapitulation. Sophie me fait part de ſes réflexions : je les facilite, je les dirige quelquefois ; mais je ne les fais point pour elle : je ne ramene ſeulement pas la converſation ſur ce que nous avons lu, à moins qu'elle ne m'en fourniſſe l'occaſion.

Si un jour nous avons omis d'en faire la répétition comme à notre ordinaire, je reprens le même article le lendemain. Sophie demande pourquoi nous n'avons pas aujourd'hui quelque choſe de nouveau ? C'eſt, lui dis-je, que nous ne ſavons pas encore ce que nous lûmes hier ; elle croit l'avoir retenu, l'inexpérience eſt préſomptueuſe, elle eſſaye en vain de ſe le rappeller. Songeant alors qu'elle a pareillement oublié une partie de nos précédentes lectures, elle me demande, un peu confuſe, comment il faut faire pour retenir ce qu'on voudroit ſavoir : je lui répons qu'on l'écrit, que c'eſt le moyen dont je me ſers, & le plus commode pour étudier avec

ſuccès. Les enfans ſont imitateurs, il n'en faut pas tant pour lui donner envie d'écrire auſſi.

Nous commençons dès le même jour; je ne m'oppoſe pas à ſon ardeur; je l'excite, en obſervant toutefois que ce nouveau goût ne nuiſe point aux autres; ſi je m'appercevois qu'il la détournât de ſes anciennes occupations, je le ſupprimerois ſans balancer: cet obſtacle ſeroit un aiguillon de plus, & la néceſſité de cultiver ſes premiers talens préviendroit l'inconſtance. Ces exemples ſuffiſent pour donner une idée de la maniere dont on peut inſpirer l'émulation aux jeunes perſonnes.

Il eſt des talens de pur agrément, pour lesquels il faut uſer de plus de ménagemens encore. N'eſt-il pas barbare & ridicule de faire un tourment de ce qui devroit être une récompenſe? Je voudrois moi que le prix d'un talent fût la liberté d'en acquérir un autre.

Plaire eſt notre premiere deſtination, je l'ai déjà dit; partout les hommes ſont les maîtres & partout les fem-

mes ſavent leur faire vouloir ce qu'elles veulent: c'eſt ce qui rend la femme la compagne de l'homme; ſans cela elle ne ſeroit que ſon eſclave.

Si les qualités du cœur & de l'eſprit ſuffiſoient pour plaire, pourquoi la nature auroit-elle donné aux femmes tous les charmes du corps? Pourquoi la beauté ſeule auroit-elle un empire ſi puiſſant?

Séveres Inſtituteurs, qui défendez aux jeunes filles de perfectionner leur voix par les agrémens de la muſique & leur légéreté naturelle par ceux de la danſe, que leur permettrez-vous donc, ſi vous leur interdiſez ces innocens plaiſirs? A force de rendre leurs devoirs pénibles, vous les rendez inſupportables. Ce n'eſt pas aſſez pour nous d'être vertueuſes, il faut encore que nous ſoyons aimables. J'ai toujours plaint ce bon Roi de France qui diſoit en ſouffrant de l'humeur de la Reine: *il faut bien payer la chaſteté des femmes.*

Puiſqu'il ne dépend pas de vous de donner de la beauté à votre fille, ou à

votre éleve, donnez-lui du moins tous les talens dont elle eſt ſuſceptible: qu'elle chante avec goût, qu'elle danſe bien, qu'elle ſe préſente ſans gêne. Ne négligez rien de ce qui ſert à développer ſes graces; cultivez ſon corps, pour qu'elle plaiſe; cultivez ſon cœur, pour qu'elle plaiſe toujours. Voilà ce que nos inſtitutions modernes ne ſavent point allier.

Nous ne connoiſſons que deux ſortes d'éducations: l'une tend à faire des prudes, l'autre des coquettes; ſans que l'on ſache encore laquelle des deux eſt préférable. Quelle biſarrerie, de croire la vertu incompatible avec les graces! Rien n'eſt plus touchant que la vraie vertu, rien n'eſt plus ſéduiſant qu'elle. Vous dites aux jeunes filles: il vaut mieux être vertueuſe qu'aimable, vous avez raiſon; mais moi je leur dirois: ſoyez vertueuſes, pour être aimables; l'on ne plait pas longtemps ſans vertu, on ne plait jamais ſans graces.

Toutes les petites filles naiſſent avec l'envie de plaire: à peine ont-elles at-

teint l'âge de ſix où ſept ans, qu'on les voit occupées du ſoin de ſe rendre agréables. La gêne n'eſt rien pour elles dès qu'il s'agit d'un plus bel ajuſtement, d'une coifure plus élégante; elles oublient leur vivacité; vous les verrez reſter une heure ou deux entre les mains d'une femme de chambre, ſans donner le moindre ſigne d'impatience. Voilà l'inſtinct de la nature. Une jolie payſanne arrange avec autant de ſoin ſa cornette de batiſte qu'une femme de la cour ſes plus brillans pompons. Quel parti ne tireroit-on pas, avec un peu d'adreſſe, de cette envie de plaire?

Les jeunes filles imitent leurs meres, leurs ſœurs, leurs amies, & les copient ſouvent fort exactement, ſoit dans la façon de ſe mettre, ſoit dans leurs manieres. C'eſt un moyen de leur inſpirer cette ſimplicité élégante, qui ſied mieux à la beauté que la plus ſuperbe parure. Sophie ſera bien plus flattée d'entendre dire d'elle: qu'elle eſt belle! que ſi, en admirant la ſomptuoſité de ſes habits, on ſe contentoit de dire: qu'elle eſt riche!

Ne ſouffrez jamais que votre éleve préfere une étoffe parce qu'elle eſt plus chere; dût-elle poſſéder une fortune immenſe, prévenez le penchant au luxe; il peut avoir les plus funeſtes ſuites. S'il eſt des couleurs qui ſiéent mieux les unes que les autres à ſa figure, choiſiſſez-les: qu'elle ſoit perſuadée que vous aimez à la voir bien miſe; qu'elle ſoit mécontente d'elle toutes les fois que vous ne direz rien de ſa parure. C'eſt ainſi que vous l'éloignerez du faſte ſans qu'elle s'en apperçoive. En tout la contrainte produit un effet contraire à celui qu'on en attend. Si malgré mes précautions je voyois que Sophie eût du penchant au luxe, je ferois en ſorte que ſes plus beaux habits fuſſent ſi mauſſadement faits, qu'ils l'habillaſſent ſi mal, que les couleurs en fuſſent ſi peu à ſon avantage, qu'elle ſe dégoûteroit bientôt de cette pernicieuſe fantaiſie.

Mr. Rouſſeau, dans ſon Émile, indique un remede pour en guérir les enfans; je doute qu'il fût utile aux filles. Il veut que leurs habits les plus riches

ſoient auſſi les plus gênans; mais après l'exemple que j'ai vu d'une petite Angloiſe de ſix ans qui tomba évanouie du mal qu'elle avoit ſouffert dans un corps neuf, qu'elle ne voulut jamais faire délacer de peur d'être un peu moins mince, je ne crois pas, dis-je, après un tel exemple, que le remede fût efficace. La parure étant la plus grande affaire d'une partie des femmes, il n'eſt pas étonnant que je traite avec importance ce frivole article; ce n'eſt pas la derniere fois que j'en parlerai. Lecteurs, ſouvenez-vous toujours que c'eſt une femme qui écrit pour des femmes.

Une partie de notre ſexe ne connoît d'autre occupation que la toilette; l'autre partie, plus raiſonnable, n'y emploie qu'un temps médiocre & la regarde comme une eſpece de devoir duquel on ne peut ſe diſpenſer ſans ſingularité. D'où vient cette différence? Elle ne tient point au caractere, puiſque celui des femmes eſt d'être coquettes; elle vient donc ſeulement des diverſes reſſources qu'une femme trouve dans ſon

eſprit ou dans ſes talens, en ſorte que pour empêcher une jeune fille de perdre ſon temps devant un miroir, il s'agit bien moins de le lui défendre que de lui en ôter l'envie avec les moyens.

J'ai vécu longtemps avec de jeunes perſonnes de mon ſexe; je les ai examinées, & j'ai toujours trouvé que les plus déſœuvrées étoient les plus coquettes. Il en eſt même qui m'ont avoué que l'ennui ſeul produiſoit en elles ce goût de frivolité, qu'elles étoient encore aſſez ſages pour blâmer. L'exemple, l'exemple; je ne me laſſe pas de le redire. Si votre éleve ne vous voit paſſer que peu d'inſtans à votre toilette, le goût de la parure deviendra en elle un goût raiſonnable, qu'il vous ſera facile de modérer en lui fourniſſant d'autres plaiſirs.

Gouvernantes auſteres, toujours preſſées d'appeſantir des devoirs ſur vos éleves, en voilà un nouveau. Ne craignez pas de leur en faire ſentir tout l'ennui. Point de femmes de chambre, ou que leurs fonctions ſe bornent à peu de choſes, & cela pour pluſieurs raiſons: elles

en feront mifes de meilleur goût & fentiront ce qu'il en coûte pour être parées. Point de perruquiers; ces gens-là font efclaves de la mode, toutes les têtes fe reffemblent en fortant de leurs mains. Sophie ne faura jamais comment on fe met ici ou là; mais elle connoîtra à merveille la coifure qui lui eft la plus avantageufe, ou les ajuftemens qui lui fiéent le mieux. Cette fcience n'eft pas encore de fon âge, ce n'eft pas le moment de la lui apprendre: tant qu'elle ne fait point fe mettre, j'y fupplée pour elle; l'habitude contribuera à former fon goût naiffant. C'eft à préfent qu'il importe de la préferver de l'empire de la mode & du luxe, puifque c'eft dans l'enfance que l'on contracte ces dangereufes opinions, que rien ne peut plus effacer. Que furtout un vêtement plus fimple ne foit pas une punition! Cette malheureufe coutume, mauvaife pour les garçons, eft pernicieufe pour les filles: ce n'eft point là la gloire à laquelle elles doivent afpirer. Si votre éleve déchire fes habits, qu'elle les porte de même juf-

qu'à ce qu'elle les ait raccommodés; il n'eſt pas malaiſé de lui faire ſentir les conſéquences qu'on tire d'un pareil déſordre, la pareſſe qu'il annonce: qu'elle ne ſache jamais ce que c'eſt qu'un habit plus riche qu'un autre, mais qu'elle apprenne de bonne heure qu'il eſt honteux de porter des hardes ſales ou déchirées, puiſqu'avec un peu d'attention & d'adreſſe on peut éviter le mal ou le réparer.

En toute choſe tirez la punition de la faute; convainquez ainſi votre éleve qu'on ne peut mal faire ſans en être puni. Si par étourderie elle briſe ou fracaſſe ce qu'elle touche, faites en ſorte qu'elle ſe prive de quelqu'un de ſes plus précieux joujoux. Je n'ai pas beſoin d'expliquer, je crois, que le mot précieux n'eſt relatif qu'au cas qu'elle en fait; rien n'eſt ſans conſéquence pour cet âge, quoi qu'en penſe le vulgaire. Les joujoux de Sophie, les meubles de ſon appartement, les colifichets de ſa poupée, tout doit être ſimple mais élégant & propre.

L'on criera tant que l'on voudra: nous naiſſons ce que nous ſommes; je

ne craindrai pas de crier à mon tour: on nous fait tout ce que l'on veut que nous ſoyons. Sans doute il eſt quelques penchans innés deſquels on ne peut triompher; mais je ſoutiens qu'ils ſont bons & en petit nombre; ce n'eſt qu'en les dirigeant bien ou mal qu'on ſe trompe ou que l'on réuſſit. Appellez-vous vice de la nature les défauts de nos inſtitutions? De ce qu'un enfant vif devient emporté, ſanguinaire, féroce, s'enſuit-il de là qu'il ſoit né méchant? Remontez aux principes de ſes crimes; vous les trouverez ſurement dans la maniere dont il fut élevé, dans les exemples qui l'ont frappé, dans la ſévere auſtérité d'un Gouverneur, peut-être dans les malheurs qu'il a éprouvés, ſans y avoir été préparé.

Il en eſt de même des filles, elles naiſſent toutes coquettes; mais la nature avoit pris ſoin de mettre en elles cette vive ſenſibilité qui modere la coquetterie, en lui donnant un but honnête; ce ſont nos biſarres inſtitutions qui la détruiſent, cette précieuſe ſenſibilité, qui

devroit faire le charme de notre vie, la douce récompenſe de nos vertus, & qui ne fait aujourd'hui que notre tourment ou notre opprobre. Je ſens que je m'égare, ce n'eſt pas encore le moment des paradoxes. Lecteurs, ſi vous en avez déjà trouvé dans cet ouvrage, & qu'ils vous déplaiſent, ceſſez de me lire, vous en verriez bien d'autres. Heureuſement ou malheureuſement pour moi, ce ſera lequel des deux vous voudrez. Je ne penſe pas comme tout le monde; mais ce que je puis & dois vous aſſurer c'eſt que mon opinion eſt la mienne, qu'elle ne m'a point été ſuggérée par telle ou telle perſonne, étant abſolument contraire aux principes dans lesquels on m'a élevée; que je ne l'ai point puiſée dans mes lectures, puisque j'avoue ici de bonne foi que Mr. Rouſſeau même, que j'ai médité avec attention, aux ouvrages duquel je dois le peu que je ſuis, ce Jean Jacques que je ne relis jamais qu'avec enthouſiaſme & vénération, n'a pu me convaincre ſur deux ou trois points que je ne ſaurois adopter. Il me per-

persuade sans doute, & quelle est l'ame assez froide pour n'être pas émue, entraînée par son stile? C'est ce que j'éprouve en le lisant; mais le prestige cessant, je me retrouve la même à quelques égards; peut-être faute de l'entendre. Quoi qu'il en soit, cet excès de sincérité de ma part doit prouver à mes lecteurs que je n'avancerai rien dont je n'aye une intime persuasion.

Nous sommes tous sujets à l'erreur; je ne promets donc pas de dire toujours vrai, mais ce qui me paroîtra tel.

La crainte d'avoir le plus grand nombre à combattre ne feroit pas capable de me faire supprimer une seule de mes maximes, si je la croyois utile à mon Éleve: il n'en est pas ainsi de ces questions oiseuses, tant & si ridiculement agitées: comme elles ne sont pas de mon ressort, je tairai sans peine mon jugement, supposé que j'en aye porté un. Mon Éleve apprendra de moi le grand art de ne participer aux folies des hommes que le moins qu'il lui sera possible.

Si elle ne ſait jamais quel gouvernement il faut à tel peuple, quel caractere il faut à un Roi (r), quelles qualités il faut à l'homme de guerre; en revanche elle ſaura très bien de quelle maniere elle doit régler ſa maiſon, elle ſaura le compte de ſes revenus, les dépenſes auxquelles elle eſt obligée; elle aura cette ſage économie qui nous donne le moyen d'être libérales dans l'occaſion, elle ſaura choiſir ſes domeſtiques, les former; elle connoîtra leurs devoirs & mieux encore les ſiens envers eux. Voyons comment je m'y prendrai pour lui faire aimer tous ces détails, ſi néceſſaires & ſi fort avilis par les préjugés du ſiecle. Voyons comment, alliant l'amour des arts aux goûts des travaux domeſtiques, nous délaſſant des uns par les autres, je ſaurai lui préparer cette douce & honorable vie que mes ſoins doivent lui procurer.

(r) Elle en auroit un bel exemple ſi elle vivoit en Pruſſe.

FIN du livre premier.

SOPHIE
OU
DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

LIVRE SECOND.

La femme fut créée pour être la compagne de l'homme; c'eſt pour lui qu'il faut l'élever. Les philoſophes de notre ſexe qui affectent de penſer autrement, qui prétendent faire marcher l'homme & la femme ſur deux lignes paralleles, ſe trompent, & leur propre expérience les dément cruellement. Nous ne ſommes pas propres aux mêmes études; nos devoirs reſpectifs prouvent notre deſtination: c'eſt déranger les loix de l'univers que de vouloir ren-

dre ſemblables deux êtres entre lesquels il doit y avoir une ſi grande différence. Si nous étions ce qu'ont dit quelques philoſophes, un homme imparfait, nous aurions trop à nous plaindre de la nature. Contentons-nous de demeurer ce qu'elle nous fit, ſans chercher, dans de vaines diſputes, lequel vaut le mieux d'un ſexe ou d'un autre; ne quittons point la place qui nous a été aſſignée dans la chaîne des êtres, ſi nous ne voulons perdre tous les avantages que nous poſſédons.

Tout ce qui ſert à perfectionner le corps, tout ce qui tend à développer l'eſprit, ne doit point être négligé dans notre éducation, avec cette différence que les hommes apprennent pour devenir ſavans & nous pour être agréables; que l'étude eſt un travail pour eux, qu'elle doit être pour nous un délaſſement; qu'enfin le peu de temps que nous pouvons y donner ne devant être employé que pour acquérir des connoiſſances qui nous ſoient utiles, il eſt ridicule de ſurcharger la tête d'une jeune

fille d'abſtraites ſpéculations, vuides de ſens pour elle. De la ſaine morale, voilà ce qui eſt à la portée des femmes; voilà la ſeule choſe, avec les ouvrages de goût, dont elles puiſſent être les juges. Il ne s'agit pas pour cela de faire lire à notre Éleve ces ſavans traités qui ne ſont ſouvent que les brillans ſophiſmes d'un orgueilleux Auteur; nous retomberions dans l'inconvénient que je veux fuir: donnons-lui plutôt de la morale en action; les faits plaiſent aux enfans & les frappent; mais le grand art eſt de les approprier à leur âge. C'eſt encore une des raiſons qui m'ont déterminée à commencer par la Bible: c'eſt l'hiſtoire d'un peuple ignorant; les évenemens ſinguliers s'y ſuccedent; le langage en eſt énergique, quoique ſimple; c'eſt là enfin que Sophie doit prendre les premieres notions de la création du monde & de l'exiſtence d'un Dieu. Puiſqu'il faut qu'elle ſache ces vérités, elle n'eſt pas trop jeune pour les apprendre; ſera-t-elle jamais en état de les concevoir?

Quel eſt l'orgueilleux qui ſe vante de les avoir compriſes? Quel eſt l'inſenſé qui oſe les nier? Qu'il parle, qu'il diſe, ſi au milieu de ſes plus ſubtiles recherches, au moment où il a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, une voix ſecrete ne s'eſt pas élevée contre ce témoignage impie? S'il n'a pas frémi en proférant ce blaspheme & ſi le ſouvenir de ce même Dieu qu'il voudroit anéantir, ne fait pas le tourment de ſon abominable vie? Innocente Sophie, puiſſes-tu à jamais ignorer qu'il exiſte des hommes aſſez barbares pour vouloir ravir aux autres le prix de leurs vertus, l'unique conſolation de leurs maux, pour l'honneur d'établir un ſyſtême deſtructif de tout bien & déſolant pour l'humanité!

Puiſſe ta foi vive & ſimple te défendre contre leurs pernicieux argumens! Si tous mes ſoins ne peuvent te préſerver de les entendre, puiſſes-tu enfin, dans ta douce piété, prier le Dieu qu'ils outragent, d'étendre ſur eux ſa main bienfaiſante, pour diſſiper l'erreur qui les environne!

J'ai dit que tous les enfans étoient curieux; il faut cependant un art pour exciter, ou réprimer à propos leur curiosité. Il est mille choses qui ne les frappent pas. Le spectacle de l'univers, par exemple, les intéresse peu; comme ils n'ont aucune idée de création ou de destruction, tout ce qu'ils voient existant leur paroît avoir toujours existé (s); l'éternité, impossible à concevoir lorsqu'on peut réfléchir, n'est rien pour eux. Cela est si vrai que, ne sachant ce que c'est que la mort, on a beau leur expliquer ce mot, ce n'est qu'à la longue qu'ils le comprennent. Il est souvent impossible de leur persuader qu'ils mourront eux-mêmes. Il est cependant nécessaire, pour les instruire, de leur donner les idées de commencement & de fin.

Lorsqu'après bien des préparations, bien des questions multipliées, je suis parvenue à faire entendre à mon Éleve

(s) Il est très rare qu'un enfant demande si le monde a commencé.

qu'avant elle exiſtoit ſa mere, avant ſa mere la mere de la ſienne (t), ainſi du reſte, toujours en remontant, nous trouverons un commencement au monde. La petite ſait comment il a été créé. De là la connoiſſance de Dieu, mot auquel elle n'attache encore qu'un ſens très imparfait; je le lui explique alors, le plus ſimplement qu'il m'eſt poſſible. Auſſitôt que je la vois perſuadée de ſa puiſſance, de ſa bonté, du reſpect que nous lui devons, qu'elle conçoit pourquoi je le prie, & le lui fais prier, je m'arrête; ce n'eſt pas le moment des dogmes.

Voulez-vous que votre éleve croie, & que ſa foi ſoit inébranlable? Qu'elle apprenne lentement, par gradation, tout ce qu'elle doit croire: c'eſt comme une eſpece de conviction, qui ſupplée à celle qu'on ne peut donner en fait de myſteres, que de les étudier & de ſe

(t) Voyez Mr. Rouſſeau dans ſon *Émile*; t. 4. il donne un exemple excellent de la maniere d'expliquer à une jeune fille la premiere leçon du catéchiſme: qu'eſt-ce que Dieu?

persuader, pour ainsi dire, soi-même: cette foi seule est solide, l'autre chancelle à la premiere occasion, ou cede au plus petit intérêt.

Le lecteur est peut-être étonné que j'aye attendu si tard à donner à mon Éleve les premieres notions de la Divinité, surtout ayant parlé dans l'autre livre du respect que je tachois de lui inspirer pour la priere: c'étoit donc un acte purement machinal que je lui fesois faire? L'on doit se souvenir que je ne la forçois point à m'imiter; mon intention n'étoit que de lui inspirer le goût de cet exercice, ainsi que le recueillement qu'il exige.

Sans doute que Sophie avoit entendu parler de Dieu: il n'est pas étonnant qu'une enfant, que j'ai dit ne m'avoir été confiée qu'à cinq ans, eût déjà appris à le prier: c'étoit donc pour conserver cette coutume, qu'il eût été plus dangereux de supprimer qu'il n'avoit été utile de la lui donner, que j'ai fait mes prieres devant elle, & que je l'ai laissée m'imiter; mais il y a bien loin de cette

prétendue connoiſſance de Dieu que les enfans ont, à l'explication que je viens de lui donner. A huit ans une fille élevée comme Sophie eſt en état de la concevoir, à cinq ans l'inſtruction eût été nulle. Si j'ai ſu la lui rendre intéreſſante, combien ſon goût pour la priere va-t-il redoubler! Quel nouvel attrait pour faire le bien, que la certitude que Dieu nous voit, qu'il lit dans nos cœurs! Quel bonheur de vivre ſous ſes yeux, de l'appeler en témoin de tous nos innocens plaiſirs!

N'allez pas croire que je me ſerve du prétexte de la religion pour contriſter ſans ceſſe ſon jeune cœur; que, pour aſſurer mon autorité, j'aille indiſcretement l'étayer des menaces de Dieu & lui peindre à chaque inſtant la Divinité courroucée contr'elle, prête à l'anéantir pour la moindre faute. Cette crainte ſervile, qui ne ſert jamais de frein qu'aux petites paſſions, rétrécit l'ame, lui ôte toute ſa vigueur, & finit par ſubſtituer le fantôme de la vertu à la vertu même.

Rempliſſons nos véritables devoirs; ceux que la nature nous impoſe, ceux que ſon Auteur a pris ſoin de graver dans nos ames; mais défions-nous de toutes ces pratiques ſuperſtitieuſes de notre choix, plus contraires à l'humilité chrétienne que les choſes qu'elles proſcrivent; ſouvenons-nous que Jéſus Chriſt même a renfermé toute la loi & les prophêtes dans ces deux commandemens: *aimez Dieu par deſſus toutes choſes & votre prochain comme vous-même.* Bornons-nous à la morale qu'ils renferment; nous en aurons fait aſſez. A Dieu ne plaiſe cependant que, m'arrogeant le droit de juger des cultes, ou de les condamner, je faſſe de mon Éleve une incrédule; je les reſpecte tous dès qu'ils tendent à honorer Dieu & à rendre les hommes bons.

Ce n'eſt point aux philoſophes de nos jours que je dois ces ſentimens de tolérance, c'eſt aux cruautés que j'ai vu exercer par ce prétendu zele de religion qui a fait tant de mal à ma patrie. J'ai vu des filles, des Religieuſes, oubliant

la douceur de leur ſexe, oubliant les vertus de leur état, ſe livrer à toutes les fureurs du fanatiſme, épuiſer la perſécution & les tourmens ſur de jeunes innocentes, victimes de l'opinion de leurs parens; j'ai vu ces malheureuſes, chaque jour plus attachées à leurs principes, maudiſſant notre culte & ſes Miniſtres, implorer contr'eux la vengeance céleſte.

Ces ſpectacles ſouvent réitérés m'ont fait horreur; j'ai frémi en ſongeant aux ſuites de l'intolérance & j'ai juré dans mon cœur au Dieu de paix que j'adore, que fidele au premier de ſes préceptes, j'aimerois mon prochain, de quelqu ſecte ou religion qu'il fût, me contentant de l'implorer pour tous ceux que je croirois dans l'erreur. Voilà tout ce que j'apprendrai à Sophie de mes ſentimens en matiere de foi: du reſte la religion de ſes peres ſera reſpectée par moi & ſuivie par elle. Pour la rendre dévote, commencerois-je par en faire une fille rebelle? Toutes ces prétendues converſions ont des motifs ſecrets que l'on ne

connoît pas: en général on n'eſtime point un homme qui change de religion. Cherchons la vérité de bonne foi, mais ſongeons que puiſque nous ſommes environnés d'erreurs, s'il en eſt une pardonnable, c'eſt ſans doute celle où nous ſommes nés.

Pour moi je me crois étroitement obligée d'élever Sophie dans le culte de ſes parens: abuſerois-je de leur confiance & de ſa ſimplicité pour la tromper? Je dis tromper; car quand ce que je lui enſeignerois ſeroit inconteſtablement vrai, on trompe toujours celui qu'on ſéduit. Or Sophie n'eſt pas en état d'être convaincue; la vérité, à ſon âge, n'eſt que ce qu'on nous donne pour tel. Suivons l'opinion de ſes parens, & pour remplir des devoirs factices, ne foulons pas aux pieds les véritables. Non ſeulement j'inſtruirai Sophie de ſa religion; mais je la lui rendrai chere: elle en accomplira les devoirs avec exactitude: je ne permettrai jamais qu'elle s'en diſpenſe ſur de frivoles prétextes. C'eſt en ſe feſant le juge de ce que l'on

doit faire, ou ne pas faire, que l'on parvient à ſe donner une conſcience à ſa mode & des vertus purement de ſon choix.

Autant je ſerai attentive à faire reſpecter la religion à mon Éleve, autant j'éviterai qu'elle l'aviliſſe & la déshonore par la ſuperſtition.

Toutes les femmes ſont naturellement portées à la dévotion; cette vertu, dégénérée, devient en elles un vice, ſi l'on n'a ſoin de le prévenir. Une jeune fille ſenſible, à laquelle vous dites tous les jours que la beauté eſt un mal, que l'amour eſt un crime, que ſes plus innocens plaiſirs ſont des fautes énormes, ou ne vous croit pas, & ſecoue, en perdant toute religion, un joug qui la gêne; on tombe dans l'excès contraire: alors elle prend les hommes en horreur, ne voit en eux que des fourbes ou des libertins. Cependant le beſoin d'aimer la dévore; ſon cœur ſe donne le change, elle ſe livre à la contemplation, l'imagination s'enflamme, elle pare du nom de vertu ſa dangereuſe chimere, elle fi-

nit par aimer Dieu comme elle eût aimé ſon amant.

Les cloîtres ſont peuplés de ces infortunées qu'un zele paſſager y conduiſit, qui conſument leur vie dans les larmes, & meurent déſeſpérées. Fuyons ce dangereux excès; il n'eſt pas moins funeſte que l'irréligion. Tâchons de faire de notre Éleve une chrétienne, une bonne mere de famille, & ne négligeons pas d'en faire une femme aimable. Nous avons tant défiguré la ſageſſe, elle eſt ſi fiere, ſi farouche, que perſonne n'eſt tenté de la ſuivre. Qu'eſt-ce que ces miſérables diſtinctions de bonheur & de vertu? Ils ſont inſéparables. Quel ſcélérat fut jamais heureux? quel homme jouit jamais du fruit de ſon crime? Les remords éteignent le plaiſir. Soyons bons pour être heureux, pour l'être ſans ceſſe.

Les ſources du bonheur nous ſont toujours ouvertes; c'eſt nous qui les empoiſonnons. L'Auteur de la nature n'a pas voulu que nous fuſſions miſérables, puiſqu'il n'eſt point de malheur

qui ne puiſſe ſe réparer, point d'affliction ſi vive qui n'ait un terme. Jouiſſons de ſes bienfaits, ſans l'importuner de nos vaines clameurs. Ne ſait-il pas mieux que nous ce qu'il nous faut? Le pere doit-il donner à ſon fils le couteau qu'il lui demande & dont il va ſe couper la main? Mortels, lorsque Dieu vous refuſe une grace, c'en eſt une ſans doute qu'il vous accorde. Adorez ſes décrets en ſilence, & tant qu'il vous reſte du bien à faire, gardez-vous de vous croire malheureux.

Pour aimer à faire le bien, il faut l'avoir déjà fait; il faut que la douce habitude de remplir nos devoirs nous les ait rendus chers, pour que nous les rempliſſions avec plaiſir. Ces gens toujours en contradiction avec eux-mêmes, arrachant, pour ainſi dire, tous leurs jours aux vices, doivent être bien malheureux, puiſqu'ils ont à pleurer leurs fautes au moment qu'ils jouiſſent de leurs vertus: ils peuvent avoir plus de mérite; pour moi je n'en voudrois point à ce prix, il eſt trop dangereux: l'habitude

tude de bien faire eſt celle qui ſe détruit le plus difficilement; le prix d'une bonne action eſt le déſir d'en faire une nouvelle: feſons-la contracter à notre Éleve; rendons-la ſenſible à cette douce volupté qui nous fait verſer des larmes au récit d'un trait de bienfaiſance; cultivons précieuſement cette vertu; elle eſt la ſource de toutes les autres. Que jamais un ris moqueur ou une parole mortifiante ne ſouillent les levres de Sophie; qu'elle déteſte cette gaieté cruelle qui ne ſait éclater qu'aux dépens d'autrui: la joie du méchant n'eſt pas la ſienne.

Meres imprudentes, qui riez aujourd'hui d'un rapport malin que vous fait votre fille, craignez qu'elle ne tourne bientôt contre vous ce dangereux talent.

S'il étoit poſſible, avec les précautions que je prendrai pour écarter de Sophie toute eſpece de plaiſans, qu'elle eût l'humeur moqueuſe, je l'expoſerois ſi bien à la riſée des autres que je la guérirois ſurement de l'envie de rire à leurs dépens.

Ce défaut, aſſez commun dans les femmes, leur vient toujours de l'exemple: j'en préſerverai mon Éleve avec le plus grand ſoin. On ne doit pas ſe permettre la plus ſine plaiſanterie devant un enfant qui n'entend jamais ce que l'on veut dire, mais ce que l'on dit en effet. Je porterai l'exactitude juſques ſur les lectures. Point d'épigrammes, de ſatyres ou de comédies: l'enfant ne ſe voit jamais dans le perſonnage défectueux; il fait l'application des vices qui le frappent à telle ou telle perſonne, & croyez que ſes Maîtres ne ſont pas les derniers nommés. Le pis qui pourra arriver de ma façon de penſer à cet égard c'eſt que mon Éleve n'aura point un eſprit léger, qu'elle ne perſiflera pas agréablement un honnête homme qui n'aura pas l'avantage d'être petit-maître. Eh tant mieux, tant mieux, qu'elle ne le ſache jamais! Encore ai-je grand' peur qu'elle ne l'apprenne. Les femmes ne pardonnent pas le manque de graces. Sophie ſera peut-être auſſi difficile qu'une autre, mais non pas de la

même maniere, & je gagerois bien qu'elle se moqueroit plutôt du petit-maître que du bon campagnard. N'anticipons rien : ce n'est encore qu'un enfant aimable qui honore tout le monde, sans distinction de sexe, & dont le cœur compatissant souffre aussitôt qu'on humilie quelqu'un en sa présence.

Sans désirs, sans inquiétudes, contente de sa situation, ne portant envie à celle de personne, elle acheve de jouir en paix des plus doux momens qu'elle goûtera de sa vie; ne troublons pas cette heureuse sécurité: les pénibles devoirs, les dures bienséances, ne lui feront que trop tôt sentir leur joug; préparons-lui des ressources en elle-même, que ses plaisirs présens lui en assurent pour l'avenir.

On a vu de quelle maniere l'on peut inspirer aux enfans le goût de la lecture, bien plus utile, quoi qu'on en dise, que dangereuse; mais cet amusement n'en est point un réel pour les enfans. Ce ne peut être qu'une habitude agréable, qui devient goût en grandissant. C'en

eſt aſſez: n'allez pas indiſcretement forcer une petite fille de lire beaucoup; c'eſt le vrai moyen de lui donner de l'averſion pour la lecture. Ce n'eſt pas d'ailleurs la quantité, c'eſt le choix des livres qui inſtruit, & il en eſt très peu de propres à cet âge. Lorsque vous en avez trouvé un qui convient à votre éleve, qu'elle le liſe, qu'elle en faſſe l'extrait, qu'elle le commente. Surtout que la difficulté d'en avoir d'autres le lui faſſe relire ſouvent. Je ſerai bien maladroite, ou Sophie ſaura, pour ainſi dire, par cœur tous les livres que je lui ferai lire. Voilà comme l'on s'inſtruit; la mémoire ſe perfectionne, la raiſon s'éclaire, le goût s'épure, & ſi les livres ſont tels qu'il les faut, le cœur ſe forme en même temps que l'eſprit s'orne. Je parlerai dans la ſuite du choix de ces livres & de ceux que je crois propres aux femmes.

Nous ſommes dans l'âge des jeux; le laiſſerois-je paſſer pour mon Éleve ſans qu'elle en jouît? Potır l'accoutumer à la lecture & au travail, ne lui ferois-

je quitter ſa broderie que pour prendre un livre qui l'ennuie? Non, à moins que je ne veuille qu'elle prenne bientôt en haine l'un & l'autre, & moi par deſſus tout. D'ailleurs ſa ſanté, ſon humeur, ne ſouffriroient-ils pas de ce genre de vie? Pour lui faire aimer la retraite, dois-je la lui rendre odieuſe? S'il eſt eſſentiel que les filles ſoient gênées, il ne l'eſt pas moins que l'on ne leur faſſe jamais aſſez éprouver cette gêne pour qu'elles ſoient tentées de s'en délivrer. Naturellement douces & timides, elles ſe ſentent faites pour la dépendance, mais non pour la ſervitude; elles connoiſſent de bonne heure le droit qu'elles ont de faire vouloir ce qu'elles veulent & en uſent presque toujours avec ſuccès. Une trop dure contrainte avilit l'ame ou la révolte; elle enfante les vices qu'elle croit prévenir. Laiſſez jouer, courir, ſauter vôtre éleve, mais ne la quittez pas; ſoyez la compagne de ſes jeux, inventez-en pour elle; ils lui ſeront plus utiles. Voulez-vous lui faire aimer le travail? Ne lui donnez point

de tâche, travaillez devant elle à des ouvrages qui lui plaiſent; ſi elle veut vous imiter, apprenez-le lui vous-même avec patience; point de punition, ſi elle ne réuſſit pas; recommencez vos leçons avec douceur: point de maîtreſſe que vous. Tous nos appareils épouvantent les enfans; cet eſprit méthodique eſt le poiſon de nos inſtitutions; nous avons trouvé le ſecret de mettre de l'importance à tout, excepté aux choſes qui en demandent; les femmes ſurtout excellent dans cet eſprit d'ordre & d'arrangement pour les bagatelles. C'eſt ſans doute pour cela que les filles élevées dans les penſions ou couvens, ſont minutieuſes; qu'il leur importe tant de poſer telle piece de leurs hardes dans un endroit de leur armoire plutôt que dans un autre, de faire leurs prieres, leurs lectures, leurs promenades à certains jours ou à certaines heures: ces habitudes ſont fort bonnes pour une Religieuſe qui doit ſe ſoumettre aux loix de ſa communauté; mais pour la mere de famille, dont les occupations chan-

gent d'un inſtant à l'autre, qui, peut-être au moment qu'elle commence ſa priere, ſera vingt fois détournée par ſon mari qui l'appelle, je ne ſais à quoi elle peut lui être bonne, ſi ce n'eſt à lui faire négliger ſes véritables devoirs. Ne donnons point ces chaînes à notre Éleve: qu'elle ait l'eſprit des détails, puiſque c'eſt l'eſprit de ſon ſexe, mais qu'elle ne s'en ſerve que dans les choſes eſſentielles; qu'elle ne faſſe point ceci ou cela parce qu'elle le fit hier, mais parce qu'il faut qu'elle le faſſe.

Avec ces principes le lecteur s'imagine bien que nous n'avons point d'heures réglées pour tel ou tel travail; que ſi nous feſons les mêmes choſes aux mêmes heures, ſans nous en appercevoir, nous les quittons ſans répugnance pour un devoir plus réel.

Sophie a commencé un ouvrage qui lui plait, elle s'y livre avec toute la vivacité de ſon âge: une de ſes amies vient la voir; curieuſe de l'apprendre à ſon tour, elle la prie de le lui enſeigner. Sophie, qui n'a point de tâche, & qui

ſait qu'il faut obliger les autres, quitte ſon ouvrage ſans murmurer & donne, avec autant de patience que j'en eus, les leçons que je viens de lui donner. Sa bonne amie que l'on fait lire par force la moitié de la journée, n'aime point la lecture; malgré toute l'envie que nous avons de commencer un livre nouveau, promis pour ce jour-là, nous ne diſons mot, parce qu'il vaut mieux ſe priver d'un plaiſir, que de mortifier quelqu'un.

Dans un autre âge cette privation ſeroit un des devoirs de la bienſéance; elle les apprendra lorſqu'il en ſera temps; laiſſons maintenant agir la bonté de ſon cœur, il ne la trompera pas ſur ce qu'elle doit aux autres; l'exemple, l'habitude donnent la politeſſe; la bienveillance y ſupplée, mais rien ne remplace la bonté du cœur: toutes ces vaines formules que l'uſage a introduites dans la ſociété ne ſont le plus ſouvent qu'un maſque dont on ſe ſert pour cacher ſes vrais ſentimens; je me garderai donc bien de dire à Sophie: il

n'eſt pas poli de lire devant quelqu'un, car à coup ſûr elle ne m'entendroit pas; mais je lui dirai ſimplement: votre amie n'aime pas la lecture; auriez-vous du plaiſir à la mortifier? J'ajoûterai peut-être: elle a quitté ſans doute quelque occupation agréable pour venir chez vous; vous lui devez le même égard. C'en eſt aſſez, cette leçon peut ſuffire toutes les fois qu'il s'agira de ſacrifier ſon goût à celui des autres. Quant à la politeſſe purement de manieres, l'envie de plaire la lui apprendra aſſez tôt.

J'ai toujours trouvé ridicules, ou plutôt ſuperflus, les ſoins que l'on ſe donne pour qu'un enfant préſente une main plutôt qu'une autre, prenne telle ou telle attitude. Cela tient aux graces, dit-on: j'en conviens; mais il n'y a que les graces naturelles qui plaiſent: un maintien trop composé eſt mauſſade, & les attitudes les plus ſéduiſantes ne ſont pas les plus affectées. Au reſte il eſt un moyen facile pour aſſurer la démarche d'une jeune perſonne: la danſe

eſt un exercice charmant pour cet âge, il donne au corps de la légéreté, de la ſoupleſſe; voilà pour Sophie une récréation délicieuſe. Le danger des Maîtres n'exiſte pas encore; elle eſt dans le ſeul âge où ils puiſſent lui être utiles, ſans lui nuire. Profitons-en; deux ans plus tard, dût-elle être toute ſa vie une ignorante, je ne ſouffrirois pas que le commerce d'un baladin vînt détruire ſix ans de ſoins.

Il ne faut point de Précepteurs aux filles, en aucun genre; ils ſont trop dangereux. Quoique mon Éleve ne ſoit qu'un enfant, j'aurai pourtant égard au caractere de ſes Maîtres; ils ne feront point tous indifféremment admis. Du reſte je les choiſirois jeunes par préférence, contre l'opinion reçue. J'ai eu une amie qui n'avoit fait aucun progrès dans la muſique pendant pluſieurs années, par l'averſion qu'elle avoit conçue contre ſon Maître, vieux radoteur, qu'une mere, qui paſſoit pour ſévere, lui avoit choiſi tel, afin de s'éviter la peine d'aſſiſter à la leçon. J'aurois

moins de précautions avec plus d'exactitude.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour apprendre à danser & je n'en laisserai point perdre à Sophie pour acquérir cette mince science: je veux que dans six mois elle sache danser; cela seul suffit pour qu'elle le sache avant le terme. N'allez pas croire qu'elle ne dansera plus; bien au contraire, c'est alors qu'elle jouira réellement du plaisir de la danse; elle sera son amusement favori, & toutes les fois que quelques-unes de ses compagnes la viendront voir, elle proposera ce divertissement, qui ne manquera pas d'être accepté par elles & applaudi par moi; mais jamais ces fêtes innocentes ne seront troublées par le bruyant tumulte des freres ou parens de ces amies de mon Éleve. C'est de l'indiscret mélange des deux sexes, que naissent toujours les vices de l'un & de l'autre.

Une fille élevée loin du commerce des hommes est pour l'ordinaire plus timide, plus réservée, plus attachée à ses

devoirs, ſurtout moins coquette que celles qui, dès leur enfance, jetées ſans guide dans le grand monde, imitent le petit manege des femmes à la mode, prennent leurs minauderies pour des graces, s'accoutument, à leur exemple, à feindre tous les ſentimens qu'elles n'ont pas, & ſouvent, avec un cœur vertueux, finiſſent par ſe perdre ſeulement par vanité.

Je ſens bien que dans nos petites aſſemblées de garçons & de filles du même âge il ne régneroit ni préférences ni jalouſie; encore n'en voudrois-je point répondre; mais la familiarité qu'engendrent l'âge & les jeux, familiarité qu'on ne peut interdire ſans apprendre pourquoi, cela n'eſt-il pas un inconvénient? Et puis quel profit tireront des petites filles, déjà raiſonnables, du commerce d'une troupe de poliſſons dont les devoirs ainſi que les plaiſirs ſont & doivent être ſi différens? Pour moi je crois que les hommes ſeroient plus reſpectueux & les femmes plus réſervées s'ils ſe voyoient moins fréquemment.

Je ne ferai point à mon Éleve de leçons ſur la contenance qu'elle doit affecter en leur préſence; mais elle ne verra des hommes que rarement; elle n'en verra que de raiſonnables, avec leſquels elle ne ſera pas tentée de partager ſes amuſemens. Je ſuis presque aſſurée qu'avec cette méthode Sophie ſera plus timide & plus poſée que ſi, dans de beaux ſermons, toujours dangereux à faire, je lui avois expliqué les raiſons de cette conduite: elle les apprendra un jour; elle les apprendroit quand je ne les lui dirois pas. La modeſtie n'eſt point de convention; elle eſt naturelle à notre ſexe; une petite fille rougit avant de ſavoir ce que c'eſt que pudeur.

Soit que notre eſprit, plutôt ſuperficiel que celui des hommes, ſoit plutôt formé, ou que les périls qui nous entourent nous éveillent de bonne heure le jugement, il eſt ſûr que nous avons plutôt la connoiſſance du bien & du mal, & j'ai remarqué que, quoique curieuſes, les filles font rarement de ces queſtions indiſcretes dont les petits garçons vous

aſſomment quelquefois & vous déſeſpe-
rent: il ſuffit du moins d'un mot pour leur impoſer ſilence. Je crois que le ſeul parti à prendre dans ces cas-là, c'eſt de ne point répondre. Toutes les mauvaiſes raiſons qu'on leur donne, ne font que nourrir cette idée. Je dirois ſimplement à mon Éleve, ſi elle me feſoit quelques queſtions embarraſſantes: je ne peux pas vous expliquer ce que vous demandez; vous êtes trop jeune pour me comprendre; d'ailleurs cela ne peut vous être utile à rien. Elle ſera ſi fort accoutummée à cette réponſe que je ne crains pas qu'elle excite ſa curioſité; toute la concluſion qu'elle pourra en tirer, c'eſt qu'elle ne doit pas ſavoir ce que je ne veux pas lui apprendre.

Il eſt des circonſtances où l'on peut dire aux garçons la vérité ſimplement & ſans détour; c'eſt quelquefois le parti le plus ſage. Il n'en eſt pas de même des filles; leur ignorance fait partie de leur vertu. Il y a plus; c'eſt qu'on doit leur montrer dans un autre âge la néceſſité de conſerver cette ignorance. C'eſt

encore une forte raiſon de veiller ſur les gens qui les approchent. L'on a beau dire que la nature parle; elle ne nous inſtruit jamais que de ce que nous devons ſavoir: ce ſont toujours les conſeils qui nous perdent. Une fille élevée ſagement & avec ſoin par une femme vertueuſe, avec de l'eſprit, de la ſenſibilité, peut-être du tempérament, conſervera longtemps ſa premiere ſimplicité. Très ſurement ſon cœur lui parlera avant qu'elle ſache ſi elle a des ſens. Ce ſont nos airs myſtérieux, nos détours, nos propos qui inſtruiſent les jeunes gens: ne tenez devant eux que des diſcours honnêtes, qu'ils ne liſent que des livres décens; vous les trouverez tout ce qu'ils doivent être.

Pour les propos, il eſt aiſé de régler les ſiens devant des enfans, de ne leur laiſſer voir que des perſonnes qui ayent des mœurs & qui reſpectent leur âge; mais les livres, comment empêcher qu'ils n'en liſent de mauvais? En n'en ayant jamais chez vous de cette eſpece, en guidant leur choix, en leur

perſuadant qu'ils ne doivent rien lire ſans votre aveu; mais ceci ſuppoſe déjà d'autres inſtructions; enfin, lorsqu'ils ſont en état de choiſir eux-mêmes, en leur inſpirant de l'horreur pour tout ce qui eſt obſcene. Ce ne ſont pas les romans les plus tendres qui ſont dangereux pour la jeuneſſe; il y regne au contraire un certain enthouſiaſme de vertu qui plait aux jeunes gens, qui leur éleve l'ame, & s'il les ſéduit, il les rend du moins ſuſceptibles de grandes paſſions. Mais la plupart de nos romans modernes ſe ſentent du goût pernicieux du ſiecle; ils ne ſont propres qu'à perdre ceux qui ſont aſſez malheureux pour s'en amuſer: or je crois qu'il faut avoir déjà le cœur corrompu pour les goûter; je ſoutiens qu'il n'eſt pas une femme vraiment honnête qui liſe ſeule & avec un grand plaiſir les Contes de la Fontaine ou les romans de Crébillon (u). J'en reviens à mes exemples.

(u) Je dis ſeule & avec plaiſir, parce que la complaiſance ou la curioſité peuvent porter une très honnête femme à les lire.

Une jeune perſonne de dix-huit ans, qui aimoit paſſionnément la lecture, ne pouvant ſe procurer des livres que par le moyen d'un homme amoureux d'elle, qu'elle n'aimoit pas, vouloit bien ſouffrir ſes ennuyeuſes viſites en faveur de ſa bibliotheque; il choiſiſſoit ce qu'il avoit de plus tendre, eſpérant la rendre ſenſible par cette voie; mais il avoit l'attention de ne lui rien prêter que de fort décent, ſachant bien qu'elle n'en eût pas reçu d'autres. Un jour il lui offrit la Nouvelle Héloïſe. La Demoiſelle tentée par ce qu'elle en avoit ouï dire, eut l'imprudence de l'accepter; elle la lut avec enthouſiaſme & lui en fit l'éloge: il ſe méprit ſur le motif; enhardi par cet eſſai il lui envoya le lendemain les Contes de la Fontaine; il n'étoit pas fait pour en ſentir la différence. La Demoiſelle n'étoit pas chez elle; ſa femme de chambre les reçut & les lui donna à ſon retour: elle connut la faute qu'elle avoit faite; indignée contre ſon bibliothécaire, elle réſolut de ne plus l'expoſer à lui manquer. Son plus grand

chagrin venoit de ce que le cavalier étant abſent, il fallut garder le livre; elle ne le connoiſſoit que de nom; ſoit ennui, ſoit curioſité, elle voulut eſſayer de le lire; mais aux premieres pages elle jeta le livre de honte & de dépit & n'a jamais été tentée depuis de le reprendre. Lecteurs, ce fait eſt vrai; malheur à ceux d'entre vous qui ne croient plus à l'honnêteté! Sans leçons, ſans conſeils, Sophie en feroit autant, j'en ſuis ſure.

Si notre goût n'eſt point encore corrompu, ſi nous avons le jugement ſain avec un cœur vertueux, nous ne nous tromperons jamais ſur nos véritables devoirs; dans le feu des paſſions même la voix de la vertu nous parlera, le cri de la conſcience ſe fera entendre. Si on nous accoutumoit à être les premiers juges de nos actions, nous ne ſerions pas ſi occupés du ſoin de les cacher aux autres; ſûrs de ne pas échapper à nos propres regards, nous ne nous contenterions pas des apparences, nous ferions le bien pour être en paix avec

nous-mêmes, pour être heureux, pour l'être éternellement; ce désir, changé en certitude par l'expérience, vaudroit bien, à mon avis, tous les brillans sophismes des philosophes, pour nous engager à être vertueux. Ils auront beau nous répéter qu'ils sont bons pour l'honneur de l'être, que l'amour de l'ordre leur tient lieu de toute autre loi, & tant d'autres futilités de cette espece qui n'ont jamais rien prouvé que l'extravagance de leurs auteurs: on ne les croit point; leur exemple montre la fausseté de leurs principes.

Les vertus morales menent nécessairement à la connoissance de la religion (x), ou ne subsistent pas longtemps sans elle; mais la religion, sans les vertus morales, mene au fanatisme, à la superstition, & souvent au crime, par une route opposée. Gardons-nous donc de les séparer; souvenons-nous

(x) Les philosophes anciens, quoiqu'environnés des ténebres du paganisme, sont parvenus à la conoissannce d'un Dieu.

qu'en multipliant trop ſes devoirs, on ſe met dans l'impoſſibilité de les remplir. J'inſiſte ſur cet article; je ne le dirai jamais trop. L'on ne connoît que deux manieres d'élever les jeunes filles, c'eſt d'en faire des incrédules ou des dévotes; je dis *dévotes* dans l'acception généralement reçue; à Dieu ne plaiſe que je ridiculiſe ici la vraie piété! Je hais l'uſage impie qui permet aux Auteurs de notre ſiecle de ne plus rien reſpecter; je parle de cette orgueilleuſe dévotion, qui inſulte aux malheurs d'autrui &, dans ſon zele indiſcret, appelle amour de Dieu la haine du prochain: je parle de ces gens à longue morale, qui, pour avoir paraphraſé froidement, dans un ennuyeux ſermon, quelque texte myſtique, croient avoir diſpoſé les jeunes gens à la vertu; qui, quand ils leur ont dit: la beauté eſt un mal, toutes les ſciences profanes ſont des inventions du Démon, s'applaudiſſent avec complaiſance & ſe croient dignes de l'apoſtolat.

Oh qu'il n'en va pas ainſi! Ce n'eſt pas dans une morale ſeche & priſe au

hazard que la jeune fille puisera les principes de cette vertu solide que rien ne doit ébranler. D'ailleurs cette méthode est maladroite & fausse; maladroite, en ce que vous donnez à votre éleve des armes contre vous-même; fausse, en ce qu'il n'est pas vrai que les dons de la nature soient un mal.

Montrez toujours les choses comme elles sont, si vous voulez être crue; dites à une jeune personne laide: le ciel en vous refusant quelques avantages vous a laissé les moyens de vous en dédommager; c'est à vous de réparer ce qui vous manque par ce que vous pouvez acquérir. L'on perd la beauté par un accident, l'âge la fane, elle nous impose mille sortes de gênes, elle fait quelquefois notre malheur, souvent celui des gens qui nous environnent; elle nous attire toujours la haine des femmes, & pour quelques plaisirs passagers elle nous fait essuyer mille désagrémens. D'ailleurs toutes les belles personnes ne plaisent pas; la beauté sans les graces ne vaut pas la laideur aimable. Au

reſte je n'aimerois guere à cathéchiſer une très laide perſonne, ſurtout de ces figures repouſſantes & hideuſes, comme j'en ai vu quelquefois dans ma vie. Pour tout l'or du monde je ne voudrois pas me charger d'un de ces petits monſtres que la nature ſemble avoir enfantés avec douleur. C'eſt par cette raiſon que j'ai ſuppoſé mon Éleve ſaine & bien conſtituée; qu'elle ſoit d'ailleurs laide ou jolie, peu importe, elle ſera ſurement agréable; mais enfin, pour mieux former le contraſte, je l'imagine jolie, non pas belle; j'en ſerois bien fàchée, & j'aime à me la repréſenter telle que je voudrois qu'elle fût.

Je crois voir Sophie âgée de douze ans, bien formée pour ſon âge; ſa taille eſt leſte & bien priſe; les contours en ſont exactement marqués par un corps aſſez mince pour n'en point dérober les mouvemens; ſa figure eſt douce, ſa phyſionomie touchante, & ſes yeux même ſont tendres avant d'être expreſſifs; elle met déjà de l'accent dans ſon langage & des graces dans ſon ſouris,

Contente d'elle-même elle trouve toujours les autres aussi jolies qu'elle, & ne leur envie point un bien qu'elle ne se sont pas donné; elle ne sera point fâchée qu'une autre soit plus belle, mais elle sera peut-être humiliée qu'elle fasse mieux tel ou tel ouvrage. Sophie fera tous ses efforts pour l'imiter, pour la surpasser, si elle peut: ceci n'est ni vanité ni orgueil, c'est amour propre; chercher à l'anéantir seroit folie. Il faut seulement prendre garde qu'il ne dégénere en jalousie, défaut ordinaire & trop peu corrigé dans notre sexe. Quand la jeune fille est fâchée que sa compagne ait mieux réussi qu'elle, que cependant elle la loue de bonne foi, qu'elle la voit avec le même plaisir, c'est émulation, il n'y a point encore de mal; mais si vous voyez du refroidissement dans ses manieres, si elle cherche des défauts dans l'ouvrage de sa compagne, c'est envie, punissez sa vanité, faites en sorte que la générosité, la douceur de son amie l'humilient & la confondent; tâchez de lui faire sentir que le vrai sa-

voir est indulgent; donnez-lui le désir & le moyen de l'être à son tour; ce sont les seuls remedes de ce vice dangereux.

Mais si votre éleve se trouvant moins belle que telles ou telles de ses amies, les voit avec chagrin, si elle affecte de les croire moins jolies qu'elles ne sont en effet, elle est perdue; le défaut de son sexe est manifesté, je n'y sais point de remede; renoncez à votre ouvrage, mais ne vous en prenez qu'à vous-même: ce vice ne nous est pas si naturel qu'on le pense; quoiqu'il soit impossible de le détruire, il est très aisé de le prévenir.

Ne croyez pas que le mépris de la beauté soit le motif qu'on doive toujours employer pour nous consoler de sa privation. Le jargon affecté & sententieux de ces laides femmes qui bénissent Dieu tous les jours de n'être pas nées jolies, n'est qu'un vain masque qui cache mal le dépit qu'elles en ont. Apprenez à votre éleve à bénir Dieu de tout; qu'elle possede la beauté avec reconnoissance, qu'elle la perde avec ré-

ſignation; qu'elle ſoit contente d'elle telle qu'elle eſt, elle n'enviera le ſort de perſonne. Ne l'aviliſſez pas ſans ceſſe à ſes propres yeux, ſi vous voulez qu'elle ſe reſpecte. Si une maladie lui ôte ſa beauté, faites qu'elle n'ait rien perdu; donnez-lui des talens pour qu'elle ſoit ſouvent indulgente & des vertus pour qu'elle le ſoit toujours; faites-lui ſurtout bien ſentir la différence des perfections acquiſes d'avec celles que nous tenons de la nature; montrez-lui que tout ce qui nous a été donné, ſans que nous l'euſſions mérité, peut nous être ôté de même, ſans que nous ayons droit de nous en plaindre. Eſt-elle tentée de s'enorgueillir de ſes talens acquis? Après lui en avoir fait voir la ſource dans l'eſprit qu'elle reçut de la nature, qu'elle apprenne qu'il eſt des milliers de choſes qu'elle ne ſaura jamais; je doute qu'alors elle ſoit tentée de ſe croire ſavante.

Le lecteur penſe bien que ce n'eſt pas par de beaux raiſonnemens que je veux que l'on prouve ces vérités; c'eſt

par des exemples frappans qu'il faut parler à la jeuneſſe; il faut captiver ſon attention, s'en rendre maître, ſi l'on veut qu'elle profite des inſtructions qu'on lui donne, ſurtout en fait de morale. Toute celle de Sophie n'eſt encore qu'en pratique; elle fait le bien par habitude, il lui en coûtera moins de le faire enſuite par principes. L'on doit de même accoutumer les filles au travail, à la vigilance, aux ſoins domeſtiques, afin que lorsqu'ils ſeront devenus un devoir pour elles, elles ne trouvent pas la tâche trop rude.

Dans nos éducations ordinaires elles paſſent leur enfance à apprendre avec beaucoup de peine ce qui ne leur ſera jamais utile; eſt-il étonnant qu'elles ſe dédommagent dans leur jeuneſſe d'un temps ſi mal employé? On les marie enſuite; c'eſt alors qu'elles ſe croient vraiment libres & regardent comme imaginaires les nouvelles obligations qu'elles contractent. On ne leur en a jamais parlé, ou bien on a ſu leur rendre ces devoirs ſi onéreux, ſi triſtes,

qu'elles ne ſont point tentées de s'y aſſujettir.

Ne nous déferons-nous jamais de la fauſſe & pernicieuſe maxime qui ſépare toujours le plaiſir du devoir? Ne voyons-nous pas que lorsque nous feſons promettre à un enfant de ſacrifier l'un à l'autre, ſon cœur le dément tout bas, ou qu'il s'abuſe lui-même?

Voulez-vous que vos filles ſoient vertueuſes, dit Mr. Rouſſeau, *donnez-leur un grand intérêt à l'être.* Il a raiſon; toute autre vertu n'eſt qu'une vertu d'apparat, qui cede à la premiere occaſion: mais cet intérêt n'eſt pas ſenſible à tout âge; il eſt des vertus à l'égard deſquelles il paroît ne pas ſubſiſter; l'habitude y ſupplée, mais que l'habitude ſoit douce; gardez qu'elle ne dégénere en contrainte.

Sophie, que je n'éleve pas en eſclave, a de petites fantaiſies; j'y condeſcens volontiers; nous allons quelquefois nous promener; l'exercice eſt néceſſaire aux enfans; une vie trop ſédentaire leur nuit à la longue. Cependant

il eſt rare que dans les beaux jours nous ſortions plus de deux fois par ſemaine & ce n'eſt pas ordinairement deux jours de ſuite: le beau temps m'invite un jour, j'enfreins cette regle. Les enfans voient tout: le lendemain Sophie propoſe à ſon tour la promenade. J'examine ſi nous n'avons rien d'eſſentiel à faire. Après m'être un peu laiſſé ſolliciter, j'y conſens. Sophie pétille de de joie, nous ſortons; mais à peine avons-nous fait quatre pas qu'on nous rappelle; un tailleur importun vient eſſayer une robe qu'on attendoit avec impatience; nous ne ſavons pas ce que c'eſt que de faire revenir un ouvrier, il faut rentrer, quoiqu'aſſez mortifiées du contretemps. Le tailleur s'eſt trompé, il fait & défait pluſieurs fois l'ouvrage; l'heure de la promenade paſſe, Sophie me regarde, ſoupire & prend patience. J'ai ſu l'accoutumer à ces petites diſgraces: ſi elle murmuroit, ce ſeroit bien pis; je ne dirois rien, mais nous ſerions plus de quinze jours ſans ſortir, dans la crainte d'expoſer de

nouveau quelqu'un à notre mauvaiſe humeur.

Voilà de quelle maniere, ſans ſe rendre odieuſe à ſon éleve, on peut modérer ſes goûts ou les réprimer; mais que ſes privations ſoient les vôtres, qu'elle vous y voie ſenſible; apprenez-lui à les ſupporter en les partageant. Ce n'eſt point en tournant un enfant en ridicule qu'on le rend patient; entrez dans ſes peines, quelque légeres qu'elles vous paroiſſent.

C'eſt une erreur de croire que les enfans ne ſouffrent que des maux phyſiques; je n'ai jamais conçu quel barbare plaiſir on pouvoit prendre à les déſoler, à rire de leurs larmes, ou à s'amuſer de leurs puériles douleurs. Tout être ſouffrant ne mérite-t-il pas notre compaſſion? Quelle eſt la dure Gouvernante que les graces ou la craintive timidité de ſon éleve ne déſarma jamais? Prenez garde cependant qu'une aveugle foibleſſe ne vous abuſe ſur leurs défauts: puniſſez rarement, mais pardonnez plus rarement encore. Soyez faciles à ac-

corder, c'eſt le moyen de faire ſupporter vos refus. Qu'ils ne ſoient pas toujours irrévocables; du moment que votre éleve eſt en état de ſentir qu'avec des prieres & des careſſes elle peut vous rendre propice à ſes vœux, elle connoît ſes droits; qu'elle en uſe, ce ſont nos armes; il faut empêcher que nous n'en abuſions, mais on prétendroit en vain nous les ôter.

Je n'ai pas beſoin de répéter que les complaiſances ne doivent avoir lieu que dans les choſes indifférentes, ou de nulle conſéquence. Sans avertiſſement, ſans explication, ſans réprimande, une maîtreſſe adroite peut faire comprendre à ſon éleve, du premier mot, ſi la choſe demandée lui ſera accordée ou pourquoi on la lui refuſe; les petites filles ſont fines & ruſées, elles liſent dans les yeux de leurs meres ou de leurs Gouvernantes ce qu'elles doivent faire ou dire & ne ſe trompent jamais. C'eſt pourquoi les enfans élevés par des femmes foibles ſont ſi entêtés dans tout ce qu'ils veulent. Auſſi la foibleſſe eſt-elle

un défaut ſouvent plus dangereux que l'exceſſive ſévérité. Mes complaiſances pour Sophie ſont preſque ſans bornes, mais j'ai ſoin que cette extreme douceur ſoit balancée par mille petits contretemps qui l'accoutument à la patience, ſurtout à l'égalité d'humeur. Du reſte notre vie eſt agréable & douce. Il eſt eſſentiel de rendre cher à une fille ſon état préſent, afin qu'elle ne ſoït pas ſi tentée de le quitter, & qu'elle examine à loiſir celui pour lequel la nature l'a deſtinée. Notre grande affaire à préſent c'eſt de nous rendre propres à être inſtruites: nous ſavons peu de choſes, mais nous les ſavons bien, & nous avons grande envie d'en ſavoir d'avantage.

Je modere ce déſir, ſans l'éteindre; mes refus ne font que le rendre plus vif. En excitant le goût des enfans pour l'étude, il ne faut pas le ſaiſir trop vîte, de peur que ce feu paſſager ne s'éteigne auſſitôt. D'ailleurs on ne doit pas prendre pour talens cette envie d'imiter, naturelle à tous les enfans, qui les fait courir ſans ſujet & ſans choix d'une

chose à l'autre; mais comme je ne veux point faire de Sophie une artiste & qu'il est rare que les femmes ayent de ces talens décidés qu'on ne peut méconnoître, je guiderai son choix pour les arts agréables, en tâchant de lui inspirer le goût de ceux qui sont le plus utiles à son sexe.

La musique tiendra le premier rang: je la lui montrerai moi-même, afin qu'on ne l'en dégoûte pas. Lorsqu'elle la saura assez pour déchiffrer un air sur la note, nous pourrons prendre un maître qui touchera aussi le clavecin. Il nous fera appercevoir que nous chanterions plus facilement & plus juste avec le secours de l'instrument; Sophie voudra en faire l'essai; elle ne sera pas longtems à remarquer quelle grace, quelle légéreté les doigts acquierent à cet exercice. Il n'en faudra pas tant pour lui donner envie d'apprendre, & je ne suis guere en peine des progrès avec un esprit aussi vif que le sien.

Voilà de nouveaux amusemens, qui remplissent nos loisirs; je ne doute pas

que

que le goût de la promenade ne cede bientôt à celui-ci. Je le réglerai cependant; je crains l'engouement chez les femmes, il produit toujours le dégoût. D'ailleurs je n'ai garde de laiſſer dégénérer en travail nos amuſemens; puisqu'alors ce ſeroit une peine de plus, pour un plaiſir de moins.

Si les occupations multipliées & presque continuelles d'une mere de famille lui interdiſent ſouvent la lecture & la ſociété, à plus forte raiſon ne peut-elle pas donner à la muſique (y) des momens qu'elle doit à ſon mari, à ſes enfans ou à ſon ménage. Ne ſeroit-ce pas retomber par une autre faute dans l'inconvénient que nous voulons éviter?

Nous avons trop de choſes à apprendre pour perdre un temps auſſi conſidérable à une ſeule. Il m'importe peu que mon Éleve ſoit bonne muſicienne, pourvu qu'elle chante agréablement; qu'elle ſache s'accompagner avec goût; elle n'a point dix ou douze ans de ſa vie

(y) Le goût de la muſique eſt quelquefois une paſſion très vive.

à donner à cette étude. Je ferai en forte qu'elle s'y applique jusqu'à l'âge où nous en aurons de plus importantes à faire, & qu'elle ne la néglige jamais; c'eſt une occupation pour cet âge-ci, & une reſſource pour un autre. Enfin ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai attendu ſi tard pour donner à Sophie le goût des arts agréables, quoique je n'ignoraſſe pas qu'elle les eût appris plutôt avec autant de ſuccès.

Il eſt un point dans la vie qui ſépare l'enfance de l'adoleſcence & que l'on peut appeler intermédiaire. Ce terme vient beaucoup plutôt pour les filles en général, & peut encore être avancé, ou par le caractere de l'individu, ou par l'éducation qu'il a reçue; c'eſt proprement l'inſtant du développement de la conſcience. Ce qui eſt mal n'eſt plus ce qu'on nous dit l'être, c'eſt ce que nous jugeons tel. Ce ſeroit peut-être le moment de nous inſtruire de tous nos devoirs, ſi l'on ne couroit risque d'éveiller les ſens dans un temps où nous n'avons point encore d'armes pour les

vaincre. Que faire donc pour réprimer cette curiofité naiffante ? La diftraire, lui donner le change, occuper beaucoup la jeune fille, l'arracher, pour ainfi dire, à elle-même, lui fournir des occupations propres à lui plaire; qu'elles fixent fon efprit en même temps qu'elles occupent fes doigts.

Voici l'âge où l'on apprend facilement; le goût fe développe, la raifon commence à fe faire entendre. Rendez votre éleve attentive à fa voix, fuivez l'inftinct de la nature, dirigez-le; ne lui défendez pas ceci ou cela, faites que fon cœur le lui défende; mais prenez bien garde de lui impofer des devoirs de caprice dont elle ne puiffe fentir l'utilité. C'eft furtout à préfent qu'il importe de lui faire connoître fes vrais devoirs (z). Ici commencent pour elle ceux de la bienféance, & bientôt après ceux de l'opinion. O Sophie, puisque je ne puis te garantir de fes chaînes, je t'accoutumerai de bonne heure à les por-

(z) Je parle de ceux de fon âge.

ter! En ceci même il ne faut que de l'habitude. Si vous avez appris à votre éleve à céder ſans murmure aux loix de la néceſſité, il vous en coutera peu de lui montrer cette néceſſité dans la volonté de ceux dont elle dépend. La raiſon peut en être priſe de ſa foibleſſe, du beſoin qu'elle a de tout ce qui l'environne; elle eſt ſimple & facile à concevoir: la néceſſité d'être douce, polie, complaiſante ſe fait enſuite ſentir d'elle-même.

Ce ſeroit peut-être le cas de lui expliquer comment nous ſommes dépendantes des hommes & à la merci de leurs jugemens tout le temps de notre vie; mais outre que cette inſtruction n'eſt pas à la portée de tous les enfans, elle pourroit en entraîner d'autres.

Après avoir donc fait ſentir à Sophie ſa dépendance à cauſe de ſa foibleſſe, je me contenterai de lui laiſſer appercevoir cette même dépendance prolongée dans l'avenir & ſon ſexe toujours aſſervi à l'autre. Si elle m'en demande la raiſon, je lui dirai ſimplement: ainſi

l'a voulu Dieu, qui a donné aux hommes la force de plus qu'à nous; mais je me garderai bien d'ajoûter la ſotte réponſe que j'ai entendu faire en pareil cas: les hommes ſont les maîtres, parce qu'ils ont fait les loix. Voilà ce que c'eſt que de ſe payer de mots. *Ils ont fait les loix;* eh qui nous empêchoit d'en faire auſſi? Les hommes & les femmes ne naiſſent-ils pas en proportion égale (aa)? Ils ſont les plus forts: plaiſante objection! c'eſt juſtement ce qui prouve leurs droits. O que s'il étoit auſſi vrai que nous avons autant de génie qu'eux, qu'il eſt ridicule de le penſer, qu'il y a longtemps qu'ils ne ſeroient plus les maîtres! Ils abuſent de leur autorité, je le ſais; mais comme nos plaintes n'y font rien, le meilleur parti eſt de nous taire & de les forcer à être juſtes. Sophie n'eſt pas encore en état d'entendre tous ces beaux raiſonnemens. Dieu la pré-

(aa) L'on remarque même que dans les pays chauds il naît beaucoup plus de femmes que d'hommes.

ſerve d'avoir un jour beſoin de s'en ſervir! Elle pourra gémir de la tyrannie des hommes, mais j'oſe croire qu'elle ne craindra jamais leur jugement.

S'il eſt eſſentiel d'occuper la jeune fille dans cet age dangereux, il ne l'eſt pas moins de l'occuper utilement. Profitons de ce premier inſtant d'intelligence; il eſt court & précieux. Le temps approche où il faudra changer de méthode. C'eſt maintenant celui de former ſon cœur, afin que le choc des paſſions ſoit moins vif & qu'elle ſoit diſpoſée à leur attaque. C'eſt auſſi le moment de former le goût dans tous les genres, la danſe, la muſique, les inſtrumens. Le deſſin ſurtout eſt utile & agréable, mais je ne voudrois pas qu'on appliquât les jeunes filles à la figure; à moins que Sophie n'ait un talent décidé pour la peinture, je ne ſouffrirai point qu'elle deſſine le portrait. Pour le payſage, c'eſt autre choſe; je ne ſerois pas fâchée qu'elle s'y appliquât. Elle aime la campagne; une belle matinée de printemps a déjà des charmes pour elle; elle

n'eſt pas inſenſible au plaiſir de courir tout à ſon aiſe au milieu d'une belle & riante prairie, ramaſſant les violettes qu'elle rencontre & les préférant aux plus belles fleurs qu'elle n'auroit pas cueillies. Avec ces goûts champêtres, forcée de paſſer à la ville une grande partie de l'année, je ne doute point qu'elle ne ſoit ravie de ſe retracer ſes plaiſirs paſſés, & je ſuis perſuadée que de tous ſes talens le deſſin ſera celui qu'elle cultivera avec le plus de goût. Nous commencerons par les fleurs; elles ſont faciles; il eſt d'ailleurs agréable de pouvoir faire ſoi-même un patron de broderie, ſi l'on n'en trouve pas à ſon gré. Le deſſin donne de la juſteſſe à l'œil & perfectionne l'adreſſe de la main; mais il eſt eſſentiel de ne pas ſouffrir que la petite s'accoutume au compas ni à la regle. Tous nos ouvrages demandent les plus exactes proportions; c'eſt de la juſteſſe du coup-d'œil que dépendent principalement l'habileté de l'ouvriere & l'élégance du travail: ne ſeroit-il pas impraticable & mauſſade que nous nous

ſerviſſions pour coudre ou pour broder de la regle & du compas? Or l'on imagine bien que je ne négligerai pas pour Sophie cette partie de l'éducation.

Le travail des mains me paroît tenir eſſentiellement à nos devoirs, à nos plaiſirs, à nos graces même; je trouverois auſſi ridicule une femme qui ne ſauroit pas ſe ſervir de l'aiguille, que celle qui n'auroit point voulu apprendre à lire. C'eſt un devoir très juſte qui nous eſt impoſé par la nature, à la place des travaux pénibles dont notre ſexe nous diſpenſe. Le premier devoir que je prêcherai à Sophie, après ceux d'aimer Dieu & ſon prochain, ſera celui-là: je lui en ferai ſentir les motifs; je ſaurai lui en donner pour l'aimer dans les avantages & dans les reſſources qu'il nous aſſure.

Dans l'enfance mon Éleve travailloit pour ſa poupée, aujourd'hui c'eſt par habitude, dans peu ce ſera pour ſe parer, enfin elle travaillera par raiſon & par goût.

Il eſt des mobiles pour chaque âge; il ne s'agit que de ſavoir les employer;

ſages Inſtitutrices, c'eſt à vous qu'appartient cet art difficile; étudiez le cœur de vos éleves, vous ne vous tromperez point aux moyens dont il faut faire uſage.

Sophie, à laquelle je ſuppoſe un naturel heureux & que j'ai préſervée autant qu'il a dépendu de moi du poiſon des préjugés, ne peut pas, j'en conviens, ſervir toujours d'exemple; mais ſi vous trouvez ma méthode bonne, elle eſt applicable à tous les enfans de notre ſexe : elle conſiſte en beaucoup de ſoin & peu de morale; c'eſt préciſément le contraire de celle que l'on ſuit aujourd'hui. Mais revenons.

Il n'eſt pas poſſible d'inſpirer à un enfant le même goût pour tous les talens. Il en eſt qui ne préſentent qu'un objet d'utilité; l'eſſentiel eſt de le leur rendre ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'arithmétique, ſcience abſtraite, dont l'étude eſt longue, pénible, mais abſolument néceſſaire.

Lorſque vous avez ſuffiſamment expliqué à votre éleve ce que c'eſt que

propriété, la raiſon des échanges, la commodité des monnoies pour fixer & faciliter ces mêmes échanges, il eſt aiſé de lui faire concevoir la néceſſité du calcul, & combien ſans cela nous ſerions expoſés à être trompés ou à tromper les autres.

J'ai vu beaucoup d'enfans qui calculoient très facilement ſans chiffres; je ne ſerois pas fâchée que Sophie en uſât de même, au moins dans les petites choſes. Je ne trouve rien de plus ridicule que ces habiles calculateurs qui ne ſavent faire la moindre addition qu'avec le ſecours de la plume.

Avant de faire chiffrer mon Éleve, je l'exercerai à compter exactement & vîte, à trouver ſans héſiter la moitié, le tiers ou le quart d'un nombre; je veux qu'elle ſache additionner, ſouſtraire, multiplier, diviſer, avant d'avoir fait une ſeule regle. Elle commencera par additionner les plus petits nombres; mais je me garderai bien de les choiſir; elle compoſera ſes regles d'arithmétique à ſa fantaiſie, c'eſt le moyen qu'elle comprenne

ce qu'elle fait. Je me rappelle fort bien qu'à dix ans je chiffrois très exactement, à ce que l'on disoit; je savois multiplier ou diviser des sommes immenses que l'on me fixoit, tandis que je n'aurois peut-être pas su trouver le total de cinquante aunes d'étoffe à vingt sols l'aune, si je l'avois acheté.

L'art des maîtres est d'augmenter les difficultés; le mien sera de simplifier tout ce que j'enseignerai à Sophie. Si je me suis un peu étendue sur cet article, c'est que je trouve qu'on le néglige trop dans notre éducation. Je ne voudrois pas qu'une femme sût tenir des livres de comptes ou calculer comme un banquier; je hais l'excès en tout; mais je veux qu'elle sache assez d'arithmétique pour n'être point exposée à se voir à chaque instant trompée par des domestiques fripons. Mon Éleve apprendra donc à chiffrer, puisque cette science est nécessaire, & s'appliquera à cette étude, parce qu'elle a l'amour propre de vouloir bien faire tout ce qu'elle fait. Cela n'empêche pas que ce travail ne

nous ennuie quelquefois: j'abrege alors la leçon, persuadée que l'on fait toujours mal ce que l'on fait à contrecœur. Lorsque Sophie s'en apperçoit, elle veut continuer. Non, lui dis-je, notre temps est trop précieux pour le perdre; fesons autre chose; peut-être demain serons-nous mieux disposées. Ces mots, prononcés d'un ton un peu sérieux, feront plus d'effet qu'une dure réprimande, & je suis assurée que le lendemain nous chiffrerons plus longtemps que de coutume.

Ceci me suggere une réflexion; c'est qu'il est ridicule d'avoir un temps marqué pour chaque exercice; laissez lire, écrire, dessiner ou broder votre éleve tant qu'elle voudra, pourvu qu'un goût ne nuise pas à l'autre. C'est ce qui n'arrivera jamais, si vous ne multipliez pas les objets d'étude. Il faut cependant éviter que trop d'ardeur ne la fatigue; modérez ce feu sans l'amortir. L'enthousiasme est le pere des talens (bb).

(bb) Je crois les femmes peu susceptibles de cette espece d'enthousiasme qui produit les grands talens & décele le génie.

Il eſt un âge où cette aptitude à s'inſtruire, aſſez générale dans notre ſexe, eſt encore plus ſenſible; la jeune fille dans cet âge apprend tout facilement, elle voudroit tout ſavoir: réprimez ce déſir, il nuiroit infailliblement à ce qu'elle ſait déjà: perſuadez-lui bien, qu'après les ſciences utiles, nous ne devons nous permettre que les agréables, & dans celles-ci que celles qui demandent le moins de temps: parlez-lui de l'obligation de travailler impoſée par Dieu même à tout le genre humain, des avantages, des plaiſirs même attachés à l'accompliſſement de cette loi: faites-lui voir la différence des travaux des hommes d'avec les nôtres, expliquez-lui en la raiſon; elle eſt ſimple & priſe de la foibleſſe de notre conſtitution & des devoirs auxquels nous ſommes aſſujetties.

C'eſt le moment de lui parler de l'inégalité des conditions, de ſon origine. Dites-lui comment les titres & les priviléges de la Nobleſſe furent d'abord le prix de l'héroïſme & de la vertu; parlez-lui enſuite, mais ſeulement en général,

des divers emplois de la vie civile, de la néceſſité qu'ils ſoient remplis par des gens inſtruits & capables de les exercer; dites-lui ce que c'eſt que les loix, que les hommes en ſont les interprêtes, combien il nous importe de mériter leur eſtime; expliquez ce mot *eſtime*, ce qu'il faut faire pour l'obtenir; faites clairement ſentir la néceſſité, non ſeulement d'être vertueuſe, mais encore de paroître telle, puis qu'on nous juge le plus ſouvent ſur les apparences. J'en vois bien une autre; mais elle n'eſt pas de cet âge (cc).

C'eſt par ces inſtructions & autres ſemblables, toujours données en forme de converſations, que je diſpoſe mon Éleve à voir le monde ſans ſurpriſe: il faut lui montrer les vices des hommes lentement, par gradation, & lui faire ſentir d'où ils naiſſent; maintenant elle les voit dans les livres tels qu'ils de-

(cc) Il n'eſt pas une femme ſenſée qui ne voie la double obligation d'être & de paroître honnête, dans le préjugé qui fait dépendre l'honneur d'un mari de la conduite de ſa femme.

vroient être, elle les verra bientôt dans la ſociété tels qu'ils ſont. Si j'ai bien ſu l'y préparer, je doute que leurs exemples la ſéduiſent.

Si c'eſt le temps de former ſon cœur, c'eſt celui d'éclairer ſon eſprit. La lecture, la converſation nous tiennent lieu des voyages & de l'expérience. Aſſujetties à l'opinion des hommes, il vaut mieux nous aſſervir à celle d'un Auteur ſage qu'aux préjugés vulgaires. Nous liſons peu, mais nous méditons nos lectures, &, ce qui vaut encore mieux, nous en cauſons beaucoup enſemble: Sophie dit ſon avis, le diſcute, le prouve quelquefois aſſez bien; elle apprend ainſi, ſans s'en appercevoir les regles de la logique. Lorsque je lui dis que l'on en a fait un art qu'on traite fort ſérieuſement dans les colleges, elle rit, croyant que je me moque d'elle. Sophie ſera bien plus étonnée lorsqu'elle ſaura que les hommes ſe déchirent mutuellement pour ſoutenir une opinion, ou pour en établir une nouvelle: que les philoſophes de ce ſiecle, toujours en guerre les uns

contre les autres, ne ſont pas même d'accord avec eux-mêmes; qu'ils poſſedent l'art dangereux de prouver le pour & le contre (dd). Quand elle verra leurs livres pleins de contradictions, de ſophiſmes, de projets extravaguans, de vues inutiles, elle gémira ſur la folie des hommes & bénira ſon ſexe, qui la condamne à une heureuſe ignorance; mais nous n'en ſommes point encore à cette époque. Donnons d'abord à notre Éleve un ſens droit, afin qu'elle apprenne à juger ſelon la ſaine raiſon, non des ſyſtemes, mais des hommes.

L'on demande quelles lectures ſont propres aux femmes? Je n'en ſais rien, puis qu'on leur interdit les ſeules qui pourroient leur être utiles. Les ſciences ne leur conviennent pas, la morale les ennuie, l'étude de l'hiſtoire n'eſt pas bonne pour tous les âges; que liront-elles

(dd) Chacun ſait la propoſition impie de ce théologien qui, ayant fait un discours ſublime ſur l'exiſtence de Dieu, offrit de la détruire par des preuves auſſi fortes.

elles donc? Rien. Cela eſt bientôt dit; mais je voudrois ſavoir, dans le fond, quelle plus grande utilité les jeunes garçons doivent tirer de leurs lectures (ee), que les filles, à moins qu'ils ne ſe croient deſtinés à faire des livres. Ce n'eſt point par une plaiſanterie, je le ſais, que l'on répond à une objection. Voici donc mon ſentiment, fondé, quoi qu'on en puiſſe dire, ſur l'expérience; ſentiment qui peut être faux, mais que je donne parce que c'eſt le mien & que je me crois obligée d'écrire comme je penſe.

Bornées à la ſeule étude du cœur humain & aux connoiſſances agréables, qu'apprendrions-nous dans des livres abſtraits qu'on ne nous a pas miſes en

(ee) Je ne parle pas des livres propres à les former pour l'état auquel ils ſe deſtinent; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils n'en luſſent point tant d'autres, qui les perdent & leur apprennent à mépriſer un ſexe qui ſeroit reſpectable s'ils ne l'aviliſſoient pas. Tous les jeunes gens imaginent les femmes comme ils les voient dans leurs obſcenes lectures & voilà la ſource de leur impudence.

état d'entendre? N'eſt-il pas plus raiſonnable que nous étudions les hommes dans les écrits qui ſemblent avoir été faits pour les peindre, ſinon tels qu'ils ſont, du moins tels qu'ils devroient être? Les bons romans (ff) ſont les vrais tableaux de la vie humaine: qu'importe que les actions qu'ils repréſentent ſoient vraies ou fauſſes, ſi elles ſont capables de nous inſpirer l'amour de la vertu? Sommes-nous ſûrs que nos meilleures hiſtoires ne ſont pas des fables? L'Auteur célebre (gg) que je cite ſi ſouvent, avec tant de complaiſance, l'a dit avant moi; mais je l'avois penſé avant de le lire. Je crois donc que tous les ouvrages, tant poéſies (hh) que romans, qui ne bleſſent pas la modeſtie,

(ff) Je n'entens pas ici cette foule d'écrits licencieux, qui ne deshonorent pas moins ceux qui les compoſent que ceux qui les liſent; je parle de ces fictions ingénieuſes qui nous préſentent le bonheur ſous l'image de la vertu.

(gg) Mr. Rouſſeau.

(hh) J'excepte encore les pieces de théâtre & les ſatyres.

peuvent être mis ſans danger entre les mains des jeunes filles; il faut cependant avoir égard à l'âge & au caractere; ce qui pourroit perdre une fille de douze ans en corrigeroit une de quinze. Il y a plus: ſi votre éleve avoit le malheur d'avoir un de ces tempéramens combuſtibles, auſſi rares qu'on les croit généralement communs, je vous conſeillerois de ne pas même lui laiſſer lire la Bible; encore vos précautions ſeroient-elles vaines, ces femmes-là ſe perdront toujours. J'en ai vu des exemples affreux; mais ce ſont des phénomenes, &, quoi qu'on en diſe, les femmes ont bien plus ſouvent une ame qu'elles n'ont des ſens: elles naiſſent toutes tendres, mais modeſtes, & chastes. Il en eſt plus qui ſacrifient à la vanité qu'au plaiſir. C'eſt le contraire des hommes; leurs ſens les guident toujours; c'eſt par eux qu'ils ſont ſubjugués, c'eſt à eux qu'ils immolent l'amour même.

Les hommes ſont paſſionnés, rarement tendres; les femmes ſont toutes

ſenſibles, & presque jamais paſſionnées: c'eſt cette différence dans les deux ſexes qui aggrave nos fautes, en excuſant celles des hommes.

L'on voit dans la Nouvelle Héloïſe le caractere des deux ſexes, en amour, admirablement bien marqué. Que de feu! Quelle énergie de ſentiment dans les lettres de St. Preux! Quelle douce ſenſibilité dans celles de Julie! Cependant l'Auteur de cet inimitable ouvrage nous refuſe jusqu'à la faculté de ſentir l'amour (ii). Eh comment lui pardon-

(ii) ,,Les femmes, en général, n'aiment aucun ,,art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie: elles peuvent réuſſir aux petits ,,ouvrages qui ne demandent que de la légéreté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement: elles peuvent acquérir de la ſcience, ,,de l'érudition, des talens & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, ce génie ,,qui conſume & dévore, cette brûlante éloquence, ces tranſports ſublimes, qui portent ,,leurs raviſſemens jusqu'au fond des cœurs, ,,manqueront toujours aux écrits des femmes; ,,ils ſont froids & jolis comme elles; ils au-

nerions-nous toutes les dûres vérités qu'il nous dit, comment adorerions-nous ſon génie, comment ſerions-nous ſes plus zélées admiratrices, ſi l'enthouſiaſme du beau nous étoit étranger, ſi nous n'avions point d'ame?

C'eſt parce que nous en avons une que je veux que l'on développe ſes facultés, qu'on cultive cette précieuſe ſenſibilité qui nous eſt naturelle. Je ne veux point que, par une morale ſeche, on nous rende auſteres & farouches; mais que par des exemples ſéduiſans l'on nous montre le bonheur auprès de la vertu, & la ſageſſe toujours à côté des graces.

Malheureuſement la plupart de nos romans modernes n'offrent pas partout de ſemblables tableaux; auſſi n'eſt-ce

„ront autant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame, ils ſeront cent fois plutôt ſenſés „que paſſionnés. Elles ne ſavent ni ſentir ni „décrire l'amour." *Mr. Rouſſeau à Mr. d'Alembert* t. 3. p. 116. Peut-on nous dire des injures plus éloquemment?

point leur lecture que je conseille: il en est quelques-uns, &, à la honte du siecle, ce ne sont pas ceux qu'on lit le plus, qui offrent à la fois l'image des plus doux sentimens du cœur & de toutes les vertus privées: en général tous ceux qui traitent des travaux domestiques, des amusemens de la campagne, qui peignent les mœurs de ses habitans, sont les seuls qu'on doive permettre à la jeunesse. Le détail de ces innocens plaisirs ne laisse à l'ame ni envie, ni inquiétude. Le tableau du luxe, au contraire, est dangereux; le jargon des sociétés, trop conservé dans nos livres à la mode, est pernicieux; l'on ne contracte souvent pas moins de ridicule par la lecture que dans les cercles des prétendus beaux-esprits. Que d'inconvéniens multipliés, me dira-t-on! J'en conviens: aussi ne vous ai-je pas dit que ce fût une chose aisée que d'élever une jeune fille. Ma tâche devient chaque jour plus difficile. Lecteurs, rappelez-vous du moins que je me suis supposé tout ce qu'il faut pour la bien remplir.

Nous liſons peu, Sophie & moi, je l'ai déjà dit; mais j'ai ſoin que tous nos livres ſoient bien écrits & ſurtout bien penſés; du reſte les livres amuſans ne ſont pas bannis de notre collection, ce ſont au contraire ceux que nous choiſiſſons par préférence. Il ſe pourroit bien cependant qu'ils vous dépluſſent, gens à beau ſtile: pour nous ils nous récréent, en nous inſtruiſant; cela nous ſuffit; ſur cela l'opinion n'a pas encore de droits & nous en profitons.

En liſant l'eſprit s'ouvre, les idées naiſſent; en cauſant elles ſe développent & s'étendent. C'eſt alors que le caractere ſe montre. Ne le contraignez pas, ne cherchez point à lui donner une autre forme, conſervez-lui la ſienne, obſervez votre éleve, épiez tous les mouvemens de ſon ame, qu'il ne vous en échappe aucun; le temps approche où cette étude vous ſera de la plus grande utilité.

Dans l'enfance nous n'avons que les ſentimens qu'on nous inſpire; nos goûts ſont ceux des perſonnes avec leſquelles

nous vivons. Je ſais que nous conſervons, quelquefois toute notre vie, ces mêmes goûts: telle eſt la force de l'habitude, qu'elle l'emporte ſouvent ſur les penchans de la nature. C'eſt auſſi la raiſon qui me fait tant inſiſter ſur le choix des perſonnes auxquelles l'on confie les enfans de notre ſexe; mais enfin nous naiſſons tous avec une maniere d'être à nous, que rien ne peut changer. Les caracteres different autant que les viſages, & dans une famille nombreuſe il n'eſt peut-être pas deux enfans dont l'humeur ſe reſſemble, quoiqu'ils ayent été élevés de la même maniere; d'où vient cette différence? Elle ne vient ſurement point de l'éducation, quoi qu'en diſe un Auteur célebre (kk); il eſt donc abſurde de ſe ſervir de la même méthode indiſtinctement. Un Ancien a dit: *à tel il faut donner des aîles & à tel autre des entraves.* L'on cite ſouvent cette maxime, mais on ne la ſuit guere. Il n'eſt pas poſſible d'élever un

(kk) Mr. Helvétius.

enfant dont on ne connoit pas le caractere; c'eſt ce qui rend notre éducation plus difficile que celle des hommes.

Les petites filles ſavent diſſimuler beaucoup mieux que les garçons, mais elles ne ſont point fauſſes; ce ſont nos gênantes inſtitutions qui les forcent à le devenir. Soyez indulgentes & bonnes, vos éleves ſeront confiantes: donnez-leur l'exemple de la franchiſe; une noble confiance éleve l'ame & l'on n'eſt pas tenté de tromper qui ne ſe méfie pas de nous: n'exigez jamais d'autre aſſurance que leur ſimple parole; qu'elles vous voient exacte à tenir la vôtre dans les moindres choſes, quoi qu'il puiſſe vous en coûter. C'eſt ſurtout à préſent qu'il eſt important de veiller ſur vous-mêmes: à la premiere fois qu'elles pourront ſe convaincre que vous leur prêchez une morale que vous ne ſuivez pas, tous vos ſoins ſont perdus; jugez ſi je me preſſerai de multiplier les défenſes, en confondant les devoirs factices avec les véritables.

Voici le moment d'inſtruire Sophie de ceux que lui impoſe ſa religion. Cette inſtruction eſt une des plus importantes de ſa vie; je ne la lui ferai donc point au hazard, ſeulement pour ſatisfaire à l'uſage; mais pénétrée de mon ſujet, après l'avoir ſuffiſamment diſpoſée à m'entendre, je lui dirai à ce que j'imagine:

„Ma chere Sophie, vous voilà grande, vous avez des devoirs à remplir, „il faut vous les apprendre, puisque „ma négligence deviendroit criminelle. „Dieu, en créant les hommes, vouloit „qu'ils fuſſent heureux; il leur avoit „donné tout ce qu'il falloit pour l'être; „vous ſavez comment ils perdirent ce „bonheur & furent malheureux dès „qu'ils eurent péché; il en eſt de même „aujourd'hui, le crime & le malheur „ſont inſéparables.

„Dieu lui-même a gravé ſa loi dans „tous les cœurs; il nous a donné un ſentiment qui nous porte au bien, en nous „éloignant du mal. L'homme étant devenu méchant, n'a plus écouté cette

„voix intérieure. L'Être ſupreme alors „a bien voulu nous donner des ſignes „ſenſibles de ſa volonté; les hommes „l'ont encore méconnue, & vous avez „vu dans l'Ancien Teſtament comment „Dieu dans tous les temps a puni les „prévaricateurs de ſa loi. C'eſt cette „loi qu'il faut apprendre; elle eſt douce „à ſuivre, ma chere Sophie; elle con-„ſiſte à aimer Dieu, à ſe ſoumettre à ſa „volonté ſupreme, & à ne jamais faire „de mal aux autres. Eſt-il ſi difficile „d'aimer celui de qui nous tenons tout? „de ſe ſoumettre à ſes décrets, puis-„qu'ils ſont immuables & ne peuvent „être injuſtes? enfin d'aimer nos ſem-„blables pour être aimés d'eux (11)?

Après cette courte inſtruction, j'expliquerai à mon Éleve ce que c'eſt que la loi nouvelle & je la lui ferai étudier dans l'évangile: lorſqu'il ſera queſtion

(11) Il n'eſt pas temps de parler du pardon des ennemis; cette maxime, la plus ſublime du chriſtianiſme, demande bien d'autres préparations; l'on apprend trop vîte la religion aux enfans pour qu'ils la ſachent jamais bien.

des dogmes, nous ne les discuterons pas, nous les croirons sans examen, sans preuves, sans recherches. Si mon Éleve me fesoit des objections, je lui dirois: „Sophie, ce sont des mysteres que je ne „comprens pas mieux que vous. Dieu „n'a pas voulu se manifester davantage à „ses créatures: est-ce à elles à lui en de„mander la raison? Commençons en ceci „par nous soumettre à sa volonté sainte."

Ce sujet sera celui de bien des conversations. Sophie, que je n'ai point excédée de morale & de préceptes, ne confond pas ceux-ci avec les devoirs de l'enfance; elle se réjouit au contraire de tenir une place dans le monde, elle sait qu'elle a une tàche à y remplir; mais elle ignore quelle est cette tâche. Prolongeons son ignorance; il n'est pas temps de lui montrer tous ses devoirs: celui qu'elle connoît le mieux c'est l'obéissance, devoir spécial qui nous est imposé tout le temps de notre vie & auquel il importe de nous assujettir très jeunes. La docilité, la crainte même, sont & doivent être notre partage. J'ai

vu des femmes ſe piquer de fermeté (mm). Pour moi je la crois dans notre ſexe un vice de caractere qui en cache bien d'autres.

Le plus ſouvent cette fermeté, tant vantée, n'eſt chez nous qu'entêtement, & chez les hommes qu'orgueil. Préſervons Sophie de ce vice; qu'elle ſoit timide & douce, puiſqu'ainſi l'a voulu la nature; elle en ſera plus aimable.

En liſant la Bible il eſt aiſé de voir qu'il exiſte dans le même temps d'autres peuples que les Juifs. Ces peuples ſans doute ont eu auſſi leurs hiſtoriens. Sophie eſt curieuſe, elle aime la lecture; mais elle préfere l'hiſtoire à la fiction. C'eſt encore un effet de la liberté que je lui ai laiſſée, en ne la contraignant jamais de lire des choſes qu'elle n'entendoit pas. Elle a vu dans pluſieurs livres des traits pris de l'hiſtoire ancienne, qui lui ont donné une forte envie de la lire.

(mm) Il ne faut pas confondre la fermeté dans les malheurs avec cette âpre & ſtoïque vertu qui, tout au plus, ne convient qu'aux hommes.

Céderois-je à ce désir sans autre préparation? & risquerois-je, contre ma méthode ordinaire, de faire apprendre à mon Éleve des choses encore au dessus de sa portée? Ou par une réserve mal placée lui laisserois-je perdre le plus précieux temps de sa vie à lire des contes? Je ne ferai ni l'un ni l'autre; je veux que mon Éleve sache de l'histoire tout ce qu'une femme doit en savoir; mais ce n'est pas le moment de la livrer à cette étude: pour qu'elle lui soit utile, il faut qu'elle puisse voir les vices des hommes sans danger.

La plupart des livres qu'elle a lus jusqu'à présent, ne lui ont peint que la vertu aimable & toujours récompensée (nn); il faut un cœur plus formé que le sien pour voir sans risque le vice triomphant insulter à la vertu malheureuse. D'ailleurs il en est de l'histoire comme des pieces de théâtre; les grandes passions y prennent si souvent le nom de vertu qu'il faut en avoir l'em-

(nn) Aussi ne sont-ce que des fictions.

preinte bien gravée dans ſon ame pour ne pas ſe méprendre & confondre les crimes heureux d'un tyran avec les vertus d'un héros. Ce n'eſt pas une fille de treize ans qui ſaura faire toutes ces diſtinctions; elle ſe mettra toujours à la place de l'homme heureux quel qu'il ſoit. Il n'eſt guere d'enfant qui ne voulût faire le même eſſai que Damoclès, & je ſoutiens qu'il n'en eſt point en état d'entendre la belle allégorie du glaive ſuſpendu par un crin: Sophie, malgré tous les ſoins que je me ſuis donnés, ne l'entendroit aſſurément pas mieux qu'un autre, & je me garderois bien de la lui expliquer, afin qu'un jour elle la ſentît elle-même.

Il ne faut cependant pas refroidir l'imagination d'une jeune perſonne par des refus ſecs dont elle ne puiſſe pas ſentir la raiſon; ſi mon Éleve, après quelques objections, perſiſte dans le deſſein de lire l'hiſtoire, j'y conſentirai, mais en lui feſant remarquer combien il eſt différent d'apprendre l'hiſtoire d'un ſeul peuple, habitant d'une très petite

portion du monde, ou celle de toutes les nations qui ont exiſté dans le même temps ſur la ſurface de la terre.

Par cette réflexion j'étens, pour ainſi dire, ſes idées ſur tout l'univers à la fois; je lui fais enviſager une foule de difficultés qu'elle n'avoit pas prévues, & ſans amortir ſa curioſité, je m'en rens la maîtreſſe. Sophie m'interroge, elle voudroit trouver des moyens qui lui facilitaſſent cette étude; elle eſt ſurtout embarraſſée de ſavoir comment on ne confond pas les temps & par conſéquent les événemens. Je lui parle alors, mais ſuccintement, de la chronologie; je lui en explique quelques termes abſolument néceſſaires pour l'intelligence de l'hiſtoire. Lorsque mon Éleve ſaura ce que c'eſt qu'une Ere, une Olympiade ou une Époque, elle ſaura de la chronologie tout ce qui peut lui en ſervir; elle apprendra le reſte en liſant l'hiſtoire.

Irions-nous d'un pas incertain parcourir ce labyrinthe obſcur, où tant de gens ſe ſont égarés? L'opinion la plus gé-

générale (oo) ſera la nôtre. Rien n'eſt plus ridicule que ces femmes ſavantes qui ſe mêlent d'établir des ſyſtemes nouveaux, ſi ce n'eſt ceux qui les font pour elles. Il en eſt, pour nous autres femmes, de la plupart des ſciences comme des articles de foi, qu'il ne nous appartient pas de juger, puiſque nous ne pouvons les concevoir.

Nous renoncerons donc, Sophie & moi, à l'étude de la chronologie & nous la mettrons, au moins pour nous, au rang de ces ſciences inutiles dont nous n'apprenons que les noms, & les propriétés tout au plus. Il n'en eſt pas de même de la géographie; elle eſt vraiment l'introduction à l'hiſtoire & je crois qu'il eſt honteux d'ignorer dans quelle région l'on vit: mais remarquez bien qu'il ne s'agit ici ni de coſmographie ni d'aſtronomie; car, je le demande, de quoi peut ſervir l'art de s'orienter ou ſur terre ou ſur mer à une femme qui ne ſauroit faire une lieue ſans être accom-

(oo) Je ne parle que des ſciences.

pagnée? A quoi bon ſavoir prendre la hauteur de tel endroit à l'aide de divers inſtrumens, ou la longitude de tel autre par le moyen des éclipſes, lorsque d'habiles aſtronomes lui en ont évité la peine? Convenons que cet étalage de ſcience tourne tout au profit de la vanité, puisqu'il ne réſulte de cette étude, ni utilité réelle, ni même agrément.

Mon Éleve n'étudiera donc point la ſphere, du moins comme on l'étudie ordinairement; ſi je lui explique le ſyſteme du monde, ce ſera par forme de converſation; ſi je lui parle du ſoleil, je lui montrerai le ſoleil lui-même, & enfin ſi j'ai quelquefois beſoin d'exemples, j'en inventerai, qu'elle ſera en état de concevoir: en un mot nous apprendrons de tout ſans rien approfondir. Sophie, que je n'ai pas donnée pour un prodige, aura bien aſſez d'eſprit pour comprendre ce que je lui dirai; mais je ſuis preſque ſure qu'elle n'en retiendra que quelques idées générales de l'ordre de l'univers, de ſon étendue, de de ſa forme; cela ſuffit. Si je voyois

cependant qu'elle eût un peu plus d'aptitude & de pénétration que n'en ont les enfans de ſon âge, je lui ferois lire la Pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle; ouvrage délicieux, dans lequel l'Auteur a réuni toutes les graces de la diction aux idées les plus abſtraites. Le Spectacle de la Nature de Mr. l'Abbé Pluche, quoi qu'en penſent les phyſiciens, eſt encore un livre fait pour les femmes; elles n'en devroient jamais étudier d'autres (pp). Ce ſont les deux ſeuls de cette eſpece que je mettrai entre les mains de Sophie. Elle ſait déjà qu'elle ne doit pas tout lire, & qu'il eſt quelquefois auſſi honteux d'avoir lu certains livres que d'avoir vu mauvaiſe compagnie. A la vérité elle ne ſait pas trop pourquoi, mais il n'importe; le joug de l'opinion a commencé, il faut l'y aſſujettir pendant qu'il ne peut lui

(pp) L'Hiſtoire Naturelle de Mr. de Buffon, quoiqu'un chef-d'œuvre à tous égards, n'eſt pas faite pour une femme; elle eſt peut-être trop ſavante & ſurtout beaucoup trop étendue.

en coûter que de légers ſacrifices. Je ne lui dirai pas : ce livre eſt contraire aux mœurs ou à la religion, mais ſimplement : ce livre n'eſt pas bon pour nous, il ſeroit ridicule de l'avoir lu. Je ne le laiſſerai pourtant pas ſous ſa main ; car les petites filles ſont curieuſes & en leur témoignant de la confiance, il faut les mettre dans l'impoſſibilité de vous tromper.

En fourniſſant à mon Éleve de nouvelles occupations, je l'ai inſenſiblement détournée de lire l'hiſtoire. Remarquez bien que le temps que je gagne doit être employé à ſon inſtruction, que c'eſt pour la préparer à cette étude que je l'éloigne Si je lui avois dit : avant d'apprendre l'hiſtoire il faut ſavoir la géographie, & la géographie elle-même renferme pluſieurs autres ſciences ; ou Sophie, épouvantée de tant de difficultés, auroit renoncé à tout, ou elle auroit appris ſeulement par obéiſſance ce qu'elle eût oublié très vîte. Au lieu de cela je préſente à ſon imagination active une foule de choſes nouvelles ; elle vou-

droit tout ſavoir, tout retenir; je n'ai plus qu'à modérer ſon ardeur. Ce ſont des études de ſon choix, elle n'eſt embarraſſée que du moyen de me les faire approuver. Combien elle ſera plus exacte, plus aſſidue aux travaux de ſon ſexe, combien elle mettra de modeſtie, d'humilité même dans ſon maintien! Elle parlera plus rarement, & avec plus de réflexion. Elle ſait que les femmes ſavantes ſont pour l'ordinaire pédantes & orgueilleuſes, & qu'il vaudroit mieux être toute ſa vie une ignorante, qu'un prodige à ce prix. Elle ſait auſſi que la ſcience n'eſt point l'eſprit, comme la parure n'eſt pas la beauté. Elle étudie par curioſité, nullement par orgueil. Elle n'a pas la ſotte manie d'entaſſer une foule de mots dans ſa mémoire pour les débiter dans l'occaſion. Elle ne parle jamais de ce qu'elle a appris, à moins qu'on ne l'interroge. A préſent même qu'elle étudie la géographie, elle ne ſe preſſera point d'indiquer dans quel pays eſt telle ou telle ville, ſi on ne le lui demande pas. S'il

lui arrivoit un jour de vouloir faire étalage d'érudition, comme tant de jolies marionnettes que j'ai vues occuper une compagnie des heures entieres, le lendemain tous ſes livres ſeroient brûlés.

Quoique j'aime infiniment les femmes ſpirituelles, & que je ſois très perſuadée que l'on ne devient pas telle ſans lecture, je crains encore plus les femmes à prétentions. J'aimerois mille fois mieux paſſer ma vie avec une bonne ménagere des champs, qu'avec une de ces ſavantes qui tiennent académie chez elles. Si c'eſt un préjugé qui interdit aux femmes l'étude des ſciences, il faut convenir qu'il eſt bien imaginé & que toute mere prudente doit apprendre à ſa fille à le reſpecter.

Ce que mon Éleve ſait le mieux juſqu'à préſent, c'eſt qu'elle doit ſe taire lorſqu'elle n'a rien d'intéreſſant ou d'agréable à dire. Quand nous ſommes ſeules elle parle tant qu'il lui plait; je l'interroge beaucoup afin qu'elle m'interroge moins. Cependant ſi les queſtions ſont de ſon âge, j'y répons avec

complaiſance ; mais ſi, après avoir épuiſé le ſujet, je vois qu'elle bat la campagne, je me tais. Si, quoique j'aye changé de diſcours, elle continue à m'excéder de ſon importun babil, je lui impoſe ſilence. L'envie de parler lui a inſenſiblement fait perdre l'habitude de dire des mots vuides de ſens, & aujourd'hui elle ne dit preſque plus rien qui n'ait un but utile, ou une jolie tournure.

Les diverſes choſes que nous apprenons fourniſſent une ample matiere à nos converſations ; je dis *nous,* car nous étudions enſemble ; je ne ſuis pas la maîtreſſe de Sophie, je ſuis ſon émule.

Le temps des maîtres eſt paſſé ; leur commerce déſormais ne pourroit qu'être nuiſible. Comment ! point de maître de géographie, d'hiſtoire, ou de langue du moins ? Non, de rien ; Sophie apprendra la géographie ſur la carte, puiſqu'elle ne peut voyager ; s'il falloit qu'elle la ſût parfaitement, je m'y prendrois d'une autre maniere, mais toujours ſans maître. La plupart de ces gens-

là ne ſavent point enſeigner. Un traité de géographie bien fait & de bonnes cartes valent mieux qu'eux. Si les voyageurs étoient plus vrais dans leurs détails, nous pourrions en lire quelques-uns pour nous inſtruire plus particulierement des mœurs des pays. Ce ſeroit d'ailleurs un amuſement de plus.

Nous pourrons par la même raiſon d'amuſement apprendre la langue italienne; c'eſt celle de la muſique. Elle eſt ſi douce, ſi facile, qu'elle nous coûtera peu de peines. La lecture du Taſſe en ſera la récompenſe, & je ſuis ſure qu'elle cauſera plus de plaiſir à Sophie que le plus ſublime traité de métaphyſique.

Quant aux langues mortes, elles ne ſont pas faites pour nous, & ne peuvent nous être d'aucune utilité. Aſſez de bons traducteurs nous ont tranſmis les plus beaux morceaux de l'antiquité. Il en eſt peu d'ailleurs dont la lecture nous fût agréable: je ne ſache que les ſeuls ouvrages d'Homere & de Virgile qui doivent faire regretter aux femmes de ne pas pouvoir les lire dans le texte.

Pour les rendre intelligibles à Sophie, il faudra lui donner une notion de la mythologie, lui faire diſtinguer la fable héroïque de l'apologue. Elle eſt en état de ſentir la fineſſe de celui-ci; c'eſt le cas de lui faire lire les fables de La Fontaine. Quant aux premieres, il ſeroit indécent de donner à une fille de quatorze ans les Métamorphoſes d'Ovide; il ſuffira d'en extraire tout ce qui peut ſervir à l'intelligence des poëtes (qq). Les enfans, ſurtout les filles, aiment le merveilleux, & je ne doute pas des progrès de Sophie dans cette nouvelle étude. Pour la lui faciliter, j'aurai recours à mon ancienne méthode. Elle extraira mon extrait; par ce moyen, ſans peine & preſque ſans travail, elle retiendra aſſez de la fable pour lire avec plaiſir toutes les fictions ingénieuſes de nos poëtes.

(qq) J'ai vu quelques-uns de ces abrégés très bien faits, & ſuffiſans pour donner une idée générale de la fable.

Mon Éleve ne copie pas ces extraits; elle les fait. Sophie n'a jamais copié que pour apprendre l'orthographe. Si elle oublie quelques circonſtances, je les lui rappelle. Je ne néglige pas le ſtile; je tache de la rendre ſenſible aux beautés de la diction.

C'eſt en écrivant beaucoup que le ſtile ſe forme; c'eſt en liſant de bons ouvrages qu'il s'épure. Je ne prétens pas faire de mon Éleve un Auteur; mais je veux qu'elle ſache exprimer avec facilité dans une lettre les vrais ſentimens de ſon ame; ce talent eſt ſi naturel aux femmes qu'il faut peu de culture pour le perfectionner.

J'ai vu des maîtres qui avoient la manie de dicter à un enfant tout ce qu'il devoit écrire; c'eſt le vrai moyen de l'accoutumer à ne jamais ſe donner la peine de penſer; qui pis eſt, c'eſt le rendre faux. J'aimerois mieux faire le contraire, ſi Sophie ne ſavoit point écrire.

Il me ſemble que l'on néglige beaucoup cette partie de notre éducation.

Je voudrois qu'une jeune fille s'appliquât à écrire auſſi agréablement qu'elle parle. C'eſt en partie ce qui m'a déterminée à faire faire à Sophie l'analyſe de ſes lectures. Je ne ſerois pas fâchée non plus qu'elle entretînt une correspondance avec quelques-unes de ſes compagnes.

Elle eſt dans cet âge heureux où le beſoin d'aimer ſe fait ſentir à l'ame, où le cœur cherche à s'épancher dans le ſein d'une amie. J'en eus une au même âge, & j'ai ſenti depuis, avec amertume, que c'eſt pour nous le ſeul temps de l'amitié.

Je ne le laiſſerai pas paſſer pour Sophie ſans qu'elle en jouiſſe; je veux que ce ſentiment délicieux abſorbe toutes ſes facultés aimantes, juſqu'au moment où un penchant plus vif décidera du ſort de ſa vie.

N'allez pas croire que cette amie ſera priſe au hazard; je préférerois mille fois que Sophie n'eût point d'attachement que d'en avoir un indigne d'elle.

Ce ne ſera cependant pas moi qui ferai ce choix ; l'on peut toujours guider celui de ſon éleve, jamais le contraindre. J'ai mis Sophie dans l'impoſſibilité d'en faire un mauvais, ſoit par les goûts que j'ai cultivés en elle, ſoit par les ſociétés que je lui ai données. Il y a plus, c'eſt que dans le nombre de cinq ou ſix jeunes perſonnes, je ſaurai parfaitement à laquelle mon Éleve s'attachera. C'eſt la conformité de penchans & d'humeur qui forme cette ſympathie qui n'exiſte pas moins dans l'amitié que dans l'amour.

Donnez une ame honnête à votre éleve & ne craignez plus rien des attachemens qu'elle pourra former ; j'aurai dans la ſuite occaſion de traiter plus à fond cette matiere. Sophie n'a beſoin encore que d'une amie. S'il n'eſt pas poſſible d'en trouver une qui lui convienne, elle m'aura toujours, & j'oſe croire que je lui ſuffirai. L'habitude & le beſoin me la livrent encore, la reconnoiſſance me l'attachera bientôt davan-

tage; toute ſa ſenſibilité naiſſante va tourner au profit de l'amitié.

Elle n'aſpire point à ſe ſéparer de moi, elle n'imagine ſeulement pas cette ſéparation: nos travaux, nos plaiſirs ſont les mêmes; à peine a-t-elle ſenti la diſproportion de nos âges. C'eſt ſa ſœur, ſon amie qu'elle voit en moi; c'eſt la compagne de ſes jeux, & non une maîtreſſe ſévere dont la préſence contraint l'aimable gaieté de ſon âge.

Je ne lui ai point dit que je ne voulois que ſon bonheur; j'ai eu ſoin de le lui prouver. Si quelquefois je l'ai aſſujettie à des devoirs auſteres, ſi je l'ai accoutumée à des privations dures, elle m'a vu remplir les uns & partager les autres; en un mot je me ſuis bien plus appliquée à lui faire ſentir ſa dépendance qu'à la lui rendre pénible.

Quelque occupée que ſoit notre vie, je doute qu'elle voulût la changer pour une plus oiſive; il n'eſt pas une fille de ſon âge qui en ait paſſé une auſſi douce. Ai-je tort après cela de croire que le

premier ſentiment de ce jeune cœur ſera un mouvement de tendreſſe pour celle qui a conſacré une partie de ſa vie à rendre la ſienne heureuſe, & ſi cela eſt, ne ſuis-je pas bien payée de mes ſoins?

Il eſt étonnant que dans les éducations vulgaires on néglige le plus eſſentiel, de gagner le cœur de ceux que l'on veut conduire. Les préceptes du Sage peuvent convaincre; les ſeuls conſeils de l'amitié ont droit de nous perſuader. Quelle priſe aurez-vous ſur un jeune homme d'un tempérament fougueux, que ſes paſſions entraînent à ſa perte, s'il craint vos dures réprimandes & ne vous vit jamais empreſſé qu'à le tourmenter?

Je ſais que les filles, plus timides, donnent rarement dans de pareils écarts; mais ſe perdent-elles moins lorſqu'on ne les ſauve pas des pieges qui les entourent? Et comment les en ſauverez-vous, ſi vous leur avez appris à ſe méfier de vous, à ſe montrer toujours autres qu'elles ne ſont?

Je partagerois volontiers toute la ſcience d'élever les enfans en trois points principaux, dont elle dépend entierement: les préſerver du mal; gagner leur attachement; & faire uſage de cet attachement pour les conduire dans un âge où il n'eſt point d'autre moyen de les gouverner.

Cet âge eſt venu pour Sophie; c'eſt vraiment celui de l'éducation morale; c'eſt à préſent qu'il faut lui faire connoître ce qu'elle eſt & ce que ſont les hommes; il faut qu'elle ſache ce qu'elle leur doit, & ce qu'ils lui doivent; il faut ſurtout lui bien montrer la place qui lui eſt aſſignée dans l'ordre des êtres, afin qu'elle s'y tienne & l'occupe dignement; il faut enfin lui enſeigner les devoirs de l'honnête femme, afin qu'elle les rempliſſe, & lui apprendre à connoître l'honnête homme, pour qu'elle ne ſe méprenne pas au choix qu'elle doit faire.

Se connoître elle même relativement aux hommes; connoître les hom-

mes relativement à elle, voilà ſa derniere & plus importante étude; c'eſt auſſi le plus difficile de ma tâche: mon ouvrage commence où finit celui des autres.

FIN du livre ſecond.



SOPHIE
OU
DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

LIVRE TROISIEME.

Voici le dernier terme de l'éducation ; voici le moment de connoître ſi je n'ai pas perdu dix ans de ſoins & ſi mon Éleve ſera en effet ce que j'ai promis de la rendre.

L'homme en général eſt fait pour la ſociété ; c'eſt de nos relations mutuelles, c'eſt du beſoin que nous avons les uns des autres, que naiſſent nos plus doux plaiſirs : il ſeroit abſurde d'élever un enfant comme s'il devoit être toujours ſeul ; mais il le ſeroit bien plus de l'ex-

poser aux dangers du monde sans l'y avoir préparé.

C'est du peu de précaution que l'on prend pour nous y introduire, ou de la maniere dont on nous le montre, que naissent toutes nos erreurs. Que faire pour prévenir ces inconvéniens, si communs de nos jours? Comment préserver une fille, jeune & belle, des écueils qui l'environnent? Je l'ai dit déjà: en lui donnant une ame honnête, en la rendant sensible à des plaisirs plus vrais.

Le tumulte, la dissipation peuvent amuser un instant, ils fatiguent à la longue: je n'en veux pour preuve que ces gens du monde toujours excédés d'eux-mêmes & à charge aux autres; qui vont traînant dans d'insipides cercles l'ennui qui les dévore. Une vie trop uniforme déplait nécessairement; la nature elle-même n'a tant de charmes aux yeux du Sage qui la contemple, que par l'immense variété qu'elle nous offre.

Si j'avois à guérir qrelque jeune folle de son goût pour le monde, je voudrois si bien l'excéder de ses plaisirs qu'avant

trois mois elle désirât la solitude autant qu'elle la craignoit; promenades, visites, spectacles, j'aurois soin que tout cela se succédât avec tant de rapidité, que les heures des repas, ou du sommeil, fussent presque toujours données à la toilette: or il faudroit que je fusse bien maladroite si je n'avois pas le talent de rendre une pareille vie insupportable.

Je n'aurai pas besoin d'user de ce remede pour Sophie; le préservatif du mal est au fond de son cœur. En fesant des bouquets dans la prairie, en dessinant les fleurs ou les arbres qu'elle y voyoit, elle se ménageoit des plaisirs simples, mais durables & vrais; en respirant la fraîcheur du matin, elle s'accoutumoit à vaincre la mollesse; en admirant la diversité d'un beau paysage, elle apprenoit à mépriser la froide symmétrie de ces jardins tant vantés, que le luxe entretient à grands fraix; en s'appliquant aux travaux de son sexe, elle se préparoit des ressources contre l'ennui, elle s'habituoit à sentir le prix du temps & l'emploi qu'on en doit faire.

Ce n'eſt pas au moment du naufrage qu'il faut prévoir le danger; l'autorité ne peut rien contre les paſſions, & les conſeils n'ont gueres de force ſur un cœur qu'on n'a pas diſpoſé à les recevoir. A quinze ans une fille eſt preſque pour le caractere ce qu'elle ſera toute ſa vie: elle poura le diſſimuler, elle n'en changera point. S'il eſt quelques exceptions à cette regle générale, ce ſont des phénomenes qui ne prouvent rien. Tous les exemples qu'on cite de jeunes perſonnes élevées ſagement qui ſe ſont perdues enſuite, ſont faux; on les avoit mal connues & par conſéquent mal élevées. Il faut encore obſerver que, ſans changer de caractere, l'on peut changer de goût; qu'on peut ſe tromper dans ſon choix, prendre l'ombre pour la réalité, & ſouvent l'image de la vertu pour la vertu même. C'eſt pour cela qu'une jeune fille a beſoin d'être guidée; il faut l'éclairer pour qu'elle ne s'égare pas, mais il faut la connoître pour diriger ſes penchans.

Maîtresses imprudentes, tremblez si vous ignorez la route qu'il faut prendre pour conduire votre éleve; vous allez peut-être la plonger dans le précipice que vous croyez fuir. Je ne m'aveugle pas sur les risques que je vais courir. Que de ménagemens ne faut-il pas pour introduire une jeune personne sur la scene du monde, pour empêcher que la tête ne lui tourne, à la vue de tant d'objets si nouveaux pour elle & si séduisans pour son âge? Suis-je sure d'ailleurs que ce que je regarde comme ses goûts primitifs soient réellement des penchans à elle? Oui, parce qu'ils sont simples, qu'ils tiennent à la nature, qu'enfin ils sont les seuls véritables, les seuls qui puissent satisfaire notre cœur, que tous les autres sont factices & dépendent de l'opinion.

Préservons notre Éleve de l'erreur: montrons-lui les plaisirs du siecle tels qu'ils sont & ne craignons plus la comparaison.

Mais allons-nous la faire passer tout-à-coup de la retraite dans le tumulte?

la promener d'aſſemblée en aſſemblée, plutôt pour la dégoûter du monde que pour le lui faire connoître? Non: en tout fuyons les excès. Sophie eſt faite pour y vivre; il faut qu'elle s'y plaiſe, du moins jusqu'à un certain point; il faut qu'elle y vive à préſent comme elle y vivra toute ſa vie. Une autre difficulté plus réelle ſe préſente & m'arrête: mon Éleve ne connoît pas les hommes; riſquerois-je, ou de les lui faire haïr au premier coup-d'œil qu'elle va jeter ſur eux, ou, ce qui eſt plus dangereux encore, de la laiſſer ſéduire par leurs dehors trompeurs? L'hiſtoire m'offre ſon ſecours; voici le moment de la lui faire lire. C'eſt là qu'elle verra les hommes tels qu'ils ont toujours été, c'eſt à dire, plutôt foibles que méchans; leur conduite lui inſpirera ſouvent plus de pitié que de haine; elle oſera pour un moment être leur juge & prononcera impartialement ſur leurs actions.

Elle verra en frémiſſant les effets funeſtes de toutes les paſſions; elle déteſtera ſurtout cette ambition cruelle qui

a fait verser tant de sang, ce zele féroce de religion qui a couvert la terre de meurtres; elle déplorera les égaremens de l'amour & les crimes qu'il a fait commettre; mais de toutes les passions c'est la seule que son jeune cœur paroît ne pas condamner, c'est celle à laquelle il est le plus sensible: elle verse des larmes sur le sort de cette infortunée Romaine, que son frere massacre pour avoir osé, dans un premier mouvement de désespoir, lui reprocher la mort de son amant (rr).

(rr) Tout le monde sait le fameux combat des trois Horaces contre les trois Curiaces de l'armée des Albains, & le succès de ce combat, qui soumit la ville d'Albe aux Romains. On raconte que le dernier des Horaces, qui s'étoit défait successivement par son adresse de ses trois ennemis, rencontra, en rentrant dans Rome, sa sœur, promise à un des Curiacès, qui le voyant couvert des dépouilles de son amant, eut l'imprudence de lui reprocher sa mort. On dit qu'Horace, indigné de cette affliction déplacée, la tua & souilla par ce meurtre horrible la plus belle des victoires. Plusieurs

Sophie aime les grandes ames & les connoît: elle ſait admirer le courage de Caton, mais elle adore la vertu de Socrate: les victoires d'Alexandre, en lui montrant ce que peuvent l'ambition, l'étonnent ſans l'intéreſſer, tandis que ſon cœur ému donne encore des pleurs à la mémoire du meilleur des Princes (ss): elle ſait diſtinguer la grandeur d'ame de l'orgueil; elle honore l'une autant qu'elle mépriſe l'autre. Diogene, qui répond à Alexandre, lorsqu'il lui demande ce qu'il peut faire pour lui: *ôte-toi de mon ſoleil* (tt), & le Monar-

hiſtoriens ont cependant regardé cette anecdote comme apocryphe.

(ss) Tite, Empereur romain. Perſonne n'ignore qu'ayant paſſé une journée ſans rien donner, il ſe tourna vers ceux qui étoient avec lui, en diſant: *mes amis, j'ai perdu ce jour.* Voilà l'expreſſion de la bonté. Il y a quelques-uns de ces mots heureux que tout le monde répete & qui ne mourront jamais; mais qu'il s'en faut bien qu'ils ſe reſſemblent tous!

(tt) Il me ſemble qu'Alexandre auroit pu faire quelque choſe de plus pour le philoſophe, l'eût été de l'envoyer aux petites-maiſons.

que qui s'écrie, ſaiſi d'admiration : *ſi je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene*, lui paroiſſent deux foux dont on a trop encenſé la folie; la différence des réponſes & le ſens que préſente celle de Diogene ne lui échappent cependant pas. Sophie connoît le vrai beau; l'image en eſt au fond de ſon cœur, & n'a point encore été défigurée; mais elle ne rend hommage qu'à lui.

En tout elle préfere la vertu à la gloire. Elle oſe reprocher à la chaſte Lucrece de n'avoir pas prévenu ſon deshonneur. En effet ne valoit-il pas mieux mourir innocente que de commettre la faute pour en éviter le ſoupçon? Reſpectons l'opinion publique, mais gardons-nous de lui ſacrifier nos vrais devoirs.

L'aimable franchiſe, la noble ſimplicité de ces grands hommes qui nous ont précédés, voilà ce qui excite l'admiration de mon Éleve. Le jeune Cyrus conſervant toute la pureté de ſes mœurs au milieu du faſte des Medes; le même Cyrus donnant une Princeſſe cap-

tive à l'époux qui lui eſt deſtiné & ajoûtant à ſa dot la rançon qu'on lui offre pour elle; le même encore rendant à Tigrane ſa jeune épouſe qu'il voudroit, dit-il, *racheter aux dépens de mille vies*, voilà les traits que Sophie retient, voilà ce qui émeut ſon ſenſible cœur. C'eſt alors qu'elle s'écrie avec ſaiſiſſement: non, tous les hommes ne ſont pas méchans!

De tous les peuples anciens les Grecs ſont ceux dont l'hiſtoire plait le plus à Sophie; ils ſont doux, humains, polis; ils ſont auſſi grands que les Romains & beaucoup plus aimables. C'eſt encore un nouveau moyen de connoître le caractere d'une jeune perſonne, que le différent intérêt qu'elle prend à ceux dont elle lit l'hiſtoire.

Étudiez votre éleve tant qu'elle ne ſe défie pas de vous; tous les mouvemens de ſon ame la trahiſſent: mais gardez-vous de vouloir lui faire adopter votre façon de penſer; ce ſeroit l'avertir de diſſimuler la ſienne. Laiſſez-la diſcuter, commenter tout à ſon aiſe; écou-

tez-la, examinez les traits qui la frappent le plus, ſachez-en les motifs; ſi elle n'a point encore de préjugés, ce qu'elle approuvera dans les autres, elle le feroit à leur place.

Dans tout ce qui tient réellement à la vertu, Sophie portera un jugement ſûr; pour ce qui tient à l'opinion, j'éclairerai ſon goût.

C'eſt le moment de lui montrer la différence des vertus de l'homme de bien à celles de l'honnête femme. Il faut lui expliquer pourquoi le témoignage intérieur de ſa conſcience ſuffit à l'un, tandis que toute la vertu de l'autre eſt vaine aux yeux du monde, ſi l'eſtime publique n'en eſt le garant.

L'exemple de Lucrece peut prouver à quel point cette eſtime doit nous être chere, mais il eſt trop dangereux; il n'eſt aucun cas où l'on doive préférer le crime à la honte.

Il eſt aiſé de faire ſentir à une jeune fille la raiſon du double devoir qui nous oblige non ſeulement à être honnêtes, mais encore à le paroître.

Un libertin ne fait de tort qu'à lui; ses fautes sont personnelles; qu'il s'en faut que nous puissions en dire autant des nôtres! Une fille imprudente va couvrir de honte la mere qui l'a élevée, le pere dont la négligence l'a perdue, les sœurs qui l'imiteront & peut-être des freres qui voudront la venger.

Quand rien de tout cela ne seroit vrai, quand ses parens seroient honnêtes, le public se croit en droit de leur faire partager, sans ménagement, l'opprobre qu'elle a seule mérité.

Quelle scrupuleuse attention sur elle-même ne doit point avoir une fille sensible, pour sauver sa famille d'un pareil malheur? J'y vois bien d'autres inconvéniens pour une femme; mais il n'est pas besoin de les expliquer à Sophie; elle les sentira quand il en sera temps. Il n'est pas question d'examiner non plus si ce févere jugement n'est pas un préjugé; la nécessité d'être vertueuse n'en est du moins pas un, & tout ce qui tend à nous conserver telles doit être respecté.

Après avoir prouvé à mon Éleve que l'eſtime publique doit être le garant de ſa vertu, j'aurai ſoin de lui montrer qu'elle en eſt auſſi la plus douce récompenſe.

N'avez-vous jamais vu une belle femme modeſte? C'eſt un ange qui voit tout l'univers à ſes pieds; les femmes, malgré leur ſecret dépit, lui rendent un hommage tacite; les hommes, honteux de ne pouvoir la rabaiſſer, tâchent de s'élever juſqu'à elle: ſi un de ſes regards fait naître leurs tranſports, un nouveau regard les réprime; c'eſt une glace pure qu'on auroit du regret de ternir.

Je ne connois point de ſpectacle plus touchant & en même temps plus reſpecté que celui de la vertu aimable. Toutes les femmes prudes qui ſe vantent de ſavoir ſi bien répondre aux propos inſultans d'un homme, ne ſavent donc qu'il eſt un moyen de n'être jamais inſultées? Et ce moyen n'eſt aſſurément pas la fierté.

Je ſoutiens qu'il n'eſt pas un homme aſſez brutal pour manquer à une femme,

à moins qu'elle ne l'ait bien voulu. Il eſt des foux, me dira-t-on, des extravagans, qui ne reſpectent rien. Une honnête femme ne voit pas ces gens-là. En général les hommes ſont avec nous tout ce que nous voulons qu'ils ſoient.

Des ſuites funeſtes de nos égaremens naît la néceſſité de les prévenir, & de la facilité avec laquelle le public nous condamne naît encore celle de veiller ſcrupuleuſement ſur nos moindres actions. Delà la retraite de bienſéance, indépendamment de celle d'état; le choix de ſes ſociétés, de ſes amis, non ſeulement honnêtes, mais paſſant pour l'être. J'expliquerai à Sophie comment cette opinion-ci eſt tout à la fois raiſonnable & biſarre: raiſonnable, en ce que nous n'aimons gueres que les gens qui nous reſſemblent; biſarre, en ce qu'une perſonne honnête peut avoir une mauvaiſe réputation, ſurtout un homme; car une femme ſoupçonnée eſt étourdie ou criminelle & toujours coupable dans l'un ou l'autre cas. Je lui ferai encore ſentir

ici la cauſe de la ſévérité du public à notre égard.

Avec les jeunes perſonnes juſtifiez toujours l'opinion publique, c'eſt le moyen de la leur faire reſpecter. Les femmes de notre ſiecle ſe ſont trop miſes au deſſus des préjugés: j'aimerois mieux moins de philoſophie & plus de ſageſſe.

Après le choix des ſociétés vient celui des lectures. Juſqu'ici j'ai fait ce choix pour mon Éleve; il eſt bon qu'elle ſache le faire elle-même.

Il eſt des livres qu'on ne doit pas lire, par vertu & par reſpect pour l'opinion publique, qui veut, avec raiſon, qu'une jeune fille ſoit ignorante ſur pluſieurs articles; il en eſt d'autres inutiles. Les premiers ſont tous ces livres obſcenes, que le goût déſavoue & qui font rougir leur Auteur, & ceux même qui, quoique le tableau décent d'un ſentiment permis, portent à l'ame une impreſſion trop vive. Les ſeconds ſont les livres de ſciences abſtraites, qui ne ſont faits ni pour nous plaire, ni pour nous inſtruire; nous ne les liſons que pour pa-

roître ſavantes, & ce déſir dégénere bientôt en pédantiſme.

Une femme bel-eſprit, dit Mr. Rouſſeau, eſt le fléau de *ſon mari, de ſes enfans, de ſes domeſtiques & de tout ce qui l'entoure.* Que ce grand Écrivain connoît bien les femmes! Extrêmes en tout, nous outrons les talens comme les défauts, les vertus comme les vices; c'eſt peut-être pour cela que les Anciens condamnoient la femme à filer & à coudre dans le ſecret de ſa maiſon.

Il eſt vrai que dans ces temps reculés l'on étoit plus près de la nature; ſi la femme n'étoit que ménagere, l'homme en revanche n'étoit que ſoldat: encore voit-on dans l'antiquité des traces de cet empire de ſéduction que la nature nous a donné.

On dit des Romains, ce peuple ſi fier, qu'ils commandoient à tout l'univers, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Quoi qu'il en ſoit, ce temps de ſimplicité eſt paſſé, il ne peut revenir pour nous.

J'ai

J'ai déja prouvé qu'il ſeroit dangereux de nous élever aujourd'hui dans une pareille ignorance; les hommes nous mépriſeroient & ne nous ſéduiroient que plus aiſément: mais il faut éviter de leur devenir odieuſes par un excès contraire. Sitôt que nous voulons empiéter ſur leurs droits, ils nous diſputent les nôtres; ils ſentent avec raiſon que nous ſommes faites pour leur plaire, & qu'ils ſont les juges de notre mérite. Notre vie, celle de nos enfans, notre honneur, nos biens, notre ſureté, tout eſt entre leurs mains; ils peuvent toujours nous rendre auſſi malheureuſes qu'il leur plait: il nous importe donc de mériter leur eſtime.

Lorſque je vois des femmes demander de quel droit les hommes prétendent être les maîtres & nous impoſer des loix, il me ſemble voir un enfant que l'on tient par la liſiere ſe mutiner contre ſon conducteur.

Il n'eſt pour nous qu'une ſeule maniere de gouverner, c'eſt de ſavoir faire vouloir aux hommes ce que nous vou-

lons, & à mon avis cet empire vaut bien l'autre.

L'on regarde comme un défaut l'envie de plaire que nous apportons toutes en naiſſant; pour moi je la crois une qualité aimable, qui eſt toujours un bien lorſqu'elle ne dégénere pas en coquetterie. C'eſt elle qui nous donne cette politeſſe affectueuſe qui ne tient ni aux uſages ni aux mœurs, cette humeur liante qui fait le charme de la ſociété, ces graces aiſées & naturelles qui peuvent rendre la laideur même intéreſſante.

Je ne parle point du déſir excluſif que chaque ſexe a toujours de plaire à l'autre, je parle de celui de ſe rendre agréable à tout le monde, ſans diſtinction d'état ou de ſexe, & je ſoutiens que les femmes ſeules poſſedent cet art-là; art heureux, que l'on doit cultiver avec autant de ſoin qu'on en doit prendre pour empêcher qu'il ne dégénere.

Mon Éleve, à quinze ans, ne connoît guere d'autre diſtinction que celle de l'âge. Attentive à prévenir les dé-

ſirs des autres, indulgente ſur leurs défauts, peut-être un peu flatteuſe par le déſir extrême de ſe rendre agréable, toute ſon ambition eſt de ſe faire aimer. Elle accorde à tout le monde un ſentiment qu'elle ſouhaite d'inſpirer. Sa ſenſibilité naiſſante s'étend ſur tout ce qui l'entoure. Ce ne ſont point les inquiétudes de la jeuneſſe qui ſe font ſentir, ou les déſirs d'un cœur paſſionné qui cherche à ſe donner le change; c'eſt une ame tendre qui ſent le beſoin d'aimer, & qui s'y livre dans la ſécurité de l'innocence. Heureuſe d'avoir préſervé mon Éleve jusqu'à cet âge des attaques de ſes ſens, je ne dois pas eſpérer de prolonger plus longtemps cette ignorance profonde dans laquelle elle a vécu jusqu'ici, puisqu'il faut lui montrer le monde; un cœur auſſi ſimple que le ſien ſeroit trop facile à ſéduire.

Le grand mal de nos éducations c'eſt que l'on ſépare trop la morale de la pratique. Ce ſont toujours de beaux diſcours, que les jeunes gens ſe préparent d'avance à ne pas écouter. Qu'il

me ſoit permis de prendre un inſtant la religion pour exemple.

Dans tous les cultes où l'on ſe ſert de beaucoup d'appareil, où les cérémonies ſont pompeuſes & impoſantes, le peuple eſt plus religieux, plus attaché à ſa religion, enfin plus fanatique. Les Iſraélites, ce peuple ingrat & léger, qui méconnoiſſoit ſon Dieu ſitôt qu'il ceſſoit de faire des miracles, trembloit ſur le mont de Sinaï quand il fit entendre ſa voix au milieu des foudres & des éclairs.

Si vous voulez convaincre l'eſprit, commencez par toucher le cœur; commencez ſurtout par vous pénétrer vous-même de ce que vous voulez perſuader; l'on n'émeut point ſi l'on n'eſt point ému, il faut pleurer pour faire verſer des larmes.

Perſonne n'ignore combien les objets inanimés ont d'influence ſur nos paſſions, combien la fraîcheur d'un beau matin, la vue d'une campagne riante peuvent porter de calme & d'attendriſſement dans notre ame. C'eſt dans un

de ces momens, au milieu d'une de nos promenades champêtres, qu'après avoir préparé Sophie dès longtemps à m'entendre avec ſuccès, je lui parlerai à peu près en ces termes:

„La vie que nous avons menée juſ„qu'à préſent, ma chere Sophie, ne „peut plus vous convenir; il faut vous „faire connoître le monde pour lequel „vous êtes faite, & les hommes avec „leſquels vous devez vivre: juſqu'ici vos „ſociétés n'ont été compoſées que d'a„mies de votre âge, qui partageoient vos „ſentimens; aujourd'hui il faut appren„dre à vivre avec des femmes d'un ca„ractere tout oppoſé, peut-être d'une „humeur biſarre, qui ne vous pardon„neront pas d'avoir plus de mérite qu'el„les; vous aurez ſouvent beſoin de faire „uſage de cette bonté d'ame qui vous „eſt naturelle, pour les plaindre ſans les „haïr. Les hommes ne vous témoigne„ront pas cette jalouſie, ils vous loue„ront au contraire, ils exagereront vos „talens; mais croyez qu'ils ne vous par„donneront pas la faute la plus légere;

„admirateurs zélés de vos moindres ac-
„tions, ils en feront auffi les cenfeurs
„féveres.

„Rien de ce que vous allez faire
„déformais ne fauroit être indifférent;
„votre démarche, votre maintien, vo-
„tre maniere de vous mettre, vos dis-
„cours, vos regards, tout fera fcrupu-
„leufement examiné, foit de la part des
„femmes, pour vous chercher des dé-
„fauts, foit de celle des hommes pour
„voir fi vous méritez leurs hommages;
„mais fongez, ma chere Sophie, au triom-
„phe durable que vous prépare l'eftime
„publique, fi vous favez la mériter.

„Voulez-vous en favoir le moyen?
„Soyez toujours ce que vous êtes à pré-
„fent, douce, modefte & bienfaifante.
„L'affectation gâte tout: gardez-vous
„de vouloir imiter; vous ne feriez bien-
„tôt plus qu'une femme ordinaire, &
„ma Sophie doit avoir la noble ambi-
„tion de fe diftinguer par fa vertu. Mais
„cette vertu doit être aimable comme
„elle. Qu'elle ne vous enorgueilliffe
„pas, parce qu'alors elle vous rendroit

„insupportable; gémissez en secret sur „les fautes des autres & songez qu'un „seul instant peut vous rendre aussi cou„pable.

„Soyez obligeante envers tout le „monde, surtout pour les femmes; pré„venez-les, malgré leur froideur; for„cez-les de vous aimer en vous esti„mant. L'usage veut qu'avec les hom„mes vous soyez plus réservée; ils ne „sont pas toujours ce qu'ils nous parois„sent; il faut les étudier longtemps „avant de les connoître. Cette étude „vous intéresse & vous convient; votre „bonheur ou votre malheur dépendront „du choix de votre époux; il doit être „le prix de votre sagesse, & il n'est pas „facile d'en trouver un digne de vous.

„L'amour honnête est le plus doux „des sentimens du cœur, mais un cœur „fait pour le sentir doit être aussi pur „que le vôtre; craignez d'altérer cette „pureté; conservez-vous pour l'homme „qui vous est destiné & ne souffrez ja„mais qu'un autre ose contrefaire son „langage.

„Les hommes ſont accoutumés à „feindre toutes les paſſions qu'ils n'ont „pas; ils ſe jouent ſouvent de notre cré- „dulité. Vous êtes bonne & ſage, che- „re Sophie, mais vous êtes ſimple; vo- „tre cœur innocent ne connoît point l'ar- „tifice. Accoutumée à m'entendre blâ- „mer vos défauts, ou louer vos vertus „avec une égale franchiſe, vous ne ſa- „vez pas encore que les hommes ſe ſer- „vent auprès de nous de la plus baſſe „flatterie, qu'ils admirent ce qu'il fau „droit ſouvent condamner, qu'ils pa- „roiſſent ne faire cas que des dons que „nous tenons du hazard. Ils parlent „peu de la vertu; on l'adore, on la res- „pecte, mais on ne la loue point. Les „hommes ne nous louent que parce „qu'ils nous croient vaines, & les élo- „ges qu'on ne mérite pas ſont des le- „çons ou des inſultes.

„Vous êtes cependant trop aimable „pour que, dans le nombre des jeunes „gens que vous allez voir, il ne s'en „trouve pas un ſeul auquel vous n'inſpi- „riez une paſſion véritable & qui ne pen-

„ſe ce qu'il vous dira; mais ſouvenez-„vous qu'il ne ſuffit pas d'avoir de l'a-„mour pour vous afin de vous mériter. „L'homme auquel vous accorderez tou-„te votre tendreſſe, ne doit pas vous en „faire rougir; pour qu'il vous rende „heureuſe, il faut qu'il ait toutes les „vertus de ſon ſexe, comme vous avez „celles du vôtre.

„Vous trouverez cet homme, ma „Sophie: les ames honnêtes ſe connoiſ-„ſent & s'attirent: il ſaura vous diſtin-„guer & vous le reconnoîtrez ſans pei-„ne; mais ſouvenez-vous que bien d'au-„tres imiteront ſon langage, qu'ils pren-„dront le maſque de la vertu pour vous „ſéduire, que l'amour propre peut vous „faire croire aux paroles flatteuſes qu'ils „vous diront, qu'enfin un penchant „aveugle peut vous voiler leurs défauts.

„Tant que votre cœur ſera libre, je „ſuis tranquille ſur votre choix; mais „du moment que vous aimerez, défiez-„vous de vous-même, rendez-moi le „ſoin de vous conduire; c'eſt de concert „que nous chercherons les moyens de

„vous rendre heureuſe. Vous êtes di-„gne de l'être & vous le ſerez, n'en dou-„tez point, ſi vous apprenez de bonne „heure à commander à vos ſens. Crai-„gnez leur illuſion, Sophie; il n'eſt „point d'égaremens dans leſquels elle ne „puiſſe nous plonger. Vous avez lu en „frémiſſant l'effet des paſſions mal ré-„glées; il eſt facile de les prévenir, mais „il eſt preſque impoſſible de les détruire. „Croyez-en mes conſeils, croyez-en „ma tendre amitié; il n'eſt point de fau-„te légere pour une fille, il n'eſt pas une „de ſes actions qui n'influe ſur le reſte „de ſa vie; l'expérience même en nous „corrigeant ne nous donne que le regret „de nous être abuſées. La récompenſe „d'une fille ſage eſt de trouver un hon-„nête homme qui la rende heureuſe. „Vous ſerez cette fille-là, ma Sophie, „& votre bonheur ſera celui de votre „amie.

Sophie, que je n'ai pas juſqu'ici trai-tée en enfant, ne ſera point ſurpriſe de m'entendre lui tenir ce diſcours; une certaine confuſion l'empêchera peut-être

d'y répondre ſur le champ; mais à coup ſûr il fera ſur elle une impreſſion ineffaçable. Remarquez que la confiance que je lui témoigne la met, pour ainſi dire, dans la néceſſité de n'en point abuſer; je lui laiſſe enviſager aſſez de périls pour l'effrayer, & je lui inſpire en même temps aſſez de courage pour les vaincre. La récompenſe que je lui fais enviſager eſt ſure & bien douce à eſpérer.

Le premier beſoin qui ſe fait ſentir à l'ame eſt celui d'aimer; ſi vous le combattez imprudemment, ſi vous en faites un crime, ou votre éleve vous trompera, ou elle ſubſtituera à ce penchant légitime des vices mille fois plus dangereux.

Toutes les femmes ſont ou coquettes, ou ſenſibles; elles ne peuvent être l'un & l'autre à la fois; en banniſſant l'amour il a fallu tolérer la coquetterie, remede qui finit toujours par nous perdre.

J'ai vu des coquettes faire parade de leur froide vertu; je les ai vues déteſtées

par ceux même qui les adoroient, vendre enfin à une ſordide avarice ce qu'elles avoient refuſé à l'amour. Je les ai vues, le mépris des deux ſexes, traîner dans l'opprobre les reſtes languiſſans d'une malheureuſe vie, & j'ai gémi ſur le ſort de tant d'infortunées victimes de la vanité.

L'amour, cette paſſion ſi ſouvent décrite, & ſi peu connue, fait bien moins de mal qu'on ne penſe; il faut une imagination ardente pour la faire naître, & une ame forte pour la ſentir; elle ne germe point dans les ames ordinaires. Il faut d'ailleurs tant de rapports pour produire l'amour, tant de convenance pour l'entretenir, que c'eſt preſqu'un prodige de trouver deux vrais amans. Le goût du plaiſir chez les hommes, la vanité chez les femmes, voilà ce qui forme les liaiſons ordinaires; l'on prend l'attrait des ſens pour la ſympathie, & l'inſtinct de la nature, qu'il eſt aiſé de réprimer, pour cette paſſion irréſiſtible que rien ne peut vaincre.

L'amour a produit de grands biens, il a produit des maux infinis, & je doute qu'un homme, comblé de ses faveurs, osât décider s'il n'eût pas mieux valu pour lui ne l'avoir jamais senti. Je ne parlerai point ici de ce sentiment indéfinissable; heureux ceux qui le connoissent, peut-être plus heureux encore ceux dont il ne troubla jamais la tranquillité!

Si nous voyions toujours les choses comme elles sont, nous éviterions bien des fautes. Le grand soin de nos Institutrices est de préserver notre cœur, de le défendre de toute atteinte, sans songer que ce n'est jamais de lui que viennent nos erreurs; elles veulent nous rendre insensibles, de peur que nous ne soyons tendres. Tout est plein des fautes que l'amour a fait commettre, & cependant, je le répete, rien n'est plus rare que cette passion; elle forme nécessairement des exceptions sur lesquelles on raisonnera toujours mal. Dépouillons les préjugés reçus; ne voyons dans le goût réciproque des deux sexes qu'un penchant naturel très aisé à diri-

ger, à modérer, ou même à détruire; il nous ſera alors facile de prévenir les déſordres qu'il peut cauſer. En outrant les remedes, nous agravons le mal; tel attachement devient une paſſion qui n'eût été qu'un goût ſi on ne l'eût irrité par des obſtacles: une paſſion ne peut ſe vaincre que par elle-même; mais un goût ſe détruit ou ſe prévient par un autre.

Il faut que notre cœur ſoit occupé; tant qu'il ne l'eſt pas, il reçoit & perd également toutes les inſtructions qu'on veut lui donner.

Une jeune perſonne, élevée par différentes maîtreſſes, eût été dévote, ou libertine; coquette, ou tendre; le même caractere peut ſouvent ſe prêter à ces diverſes formes.

Dans l'éducation de Sophie mon unique ſoin a été d'étudier ſon caractere, en le ſuivant; après avoir reconnu qu'il étoit porté à la tendreſſe, ſans être paſſionné, je me ſervirai de ce penchant pour triompher des autres; c'eſt lui qui doit vaincre l'étourderie, la vanité, le goût des plaiſirs bruyans; c'eſt lui en-

ſin qui doit être la récompenſe de toutes les vertus qu'il aura produites. Lecteurs, que de paradoxes, qui ſont des vérités pour moi! Vous me regardez comme une extravagante qui veut ſe ſervir d'un moyen dangereux pour parvenir à une ſin impoſſible. Juſtiſions un peu ma chimere & commençons d'abord par nous entendre.

Le caractere de mon Éleve n'eſt point une ſuppoſition, c'eſt celui de ſon ſexe lorſqu'il n'eſt pas encore altéré: les femmes peuvent devenir paſſionnées, mais elles ne naiſſent que tendres; elles le ſont toutes, c'eſt une de leurs qualités diſtinctives; elles ont, quoi qu'on en puiſſe dire, plus d'ame & moins de ſens que les hommes. Je ne combattrai pas l'opinion reçue à cet égard; j'ai honte qu'elle ſoit ſi générale, mais j'oſe croire qu'il exiſte encore bien des preuves capables de la détruire. Ma principale attention s'eſt bornée à préſerver mon Éleve de toute impreſſion étrangere; j'ai donc lieu d'être perſuadée qu'elle a conſervé ſon caractere primitif.

J'examine les femmes, & je vois qu'elles ſont toutes ſenſibles, plus ou moins, ſelon la vivacité de leur imagination. L'étude ou la contrainte n'ont point amorti celle de Sophie; mais auſſi le ſpectacle du monde, les ſociétés, les plaiſirs ne lui ont pas donné ce degré d'activité toujours difficile à modérer, & que l'on remarque dans les jeunes filles de ſon âge. Je peux donc ſuppoſer qu'elle ſera aſſez ſenſible pour être facile à gouverner, ſans lui prêter ce caractere emporté qu'on croit être celui des femmes & qui eſt preſque toujours l'effet de notre éducation.

A force de diſcuter l'on devient minutieux, à force de vouloir ſe faire entendre on parvient à ne plus ſe faire écouter; je crains l'inutile précaution d'un Auteur qui, tout occupé du ſoin de vous convaincre, ne parvient qu'à vous ennuyer.

Il eſt cependant des expreſſions qui préſentent à la fois des ſens ſi différens, qu'il faut néceſſairement les éclaircir pour pouvoir être entendu; c'eſt en partie

tie ce qui me fait regarder avec mépris ces critiques ſi habiles à dépouiller une phraſe & qui, après l'avoir iſolée dans leur platte analyſe, reprochent hardiment à l'Auteur le ſens qu'ils lui ont donné. Lorsqu'on me dit que ces gens-là ſont les arbitres du goût, les juges du mérite des grands hommes qu'ils oſent citer à leurs petits tribunaux, je crois voir une populace inſolente ſiffler une des meilleures pieces de Corneille à tant par coup de ſifflet, & je ris de la déciſion.

Ma médiocrité, je l'eſpere, me mettra à l'abri de leurs talens. Quant au public, que je reſpecte & dont le ſuffrage me ſeroit cher ſi j'oſois me flatter de le mériter, je le prie de ne pas me condamner ſi légérement, de ſonger qu'il ne dépend pas de moi de me donner une façon de perſer différente & que j'ai cru devoir me montrer telle que j'étois : par égard pour ce même public je promets d'éclaircir de mon mieux quelques-uns de mes paradoxes, ſurtout ceux qui tiennent à mon plan.

Par exemple, la liberté que je laiſſe à mon Éleve de choiſir ſon époux, ce que je lui dis de l'amour, le deſſein où je ſuis de me ſervir du penchant de ſon cœur pour la guider dans le monde, tout cela, je l'avoue, doit paroître ridicule & inconſéquent, au premier coup-d'œil. Cependant j'oſe croire que ceux qui ont ſaiſi ma méthode ne me feront point un pareil reproche.

J'ai diſtingué l'amour ordinaire de cette paſſion violente dont nous ne connoiſſons que les effets & de laquelle je ne parlerai plus dans cet ouvrage; j'en avertis une fois pour toutes, afin de ne pas retomber dans des répétitions fatigantes, ou des diſtinctions inutiles.

Rien n'eſt plus facile que de donner à un jeune cœur toutes les impreſſions qu'on veut, je l'ai dit ailleurs; mais rien n'eſt plus maladroit que la maniere dont on s'y prend. Veut-on la marier?. On lui fait voir le mari qu'on lui deſtine, on lui ordonne de l'aimer; quelquefois à peine les jeunes gens ſe connoiſſent-ils, qu'on les marie, & voilà ce qu'on oſe ap-

peler des mariages heureux, des mariages bénis de Dieu. Il récompenſe, dit-on, la ſoumiſſion des enfans; oui, mais il punit la négligence des peres, qui n'ont pas frémi de les expoſer à violer le plus ſaint des engagemens. Pourquoi ſont-ils chargés du ſoin de la conſervation de leurs enfans, de leur éducation, de leurs biens, de leur établiſſement, ſi ce n'eſt pour les rendre heureux? & dans l'occaſion la plus importante, dans celle qui doit décider du bonheur ou du malheur de leur vie, ils ne ſongent qu'à quelques convenances d'intérêt, ils négligent les plus eſſentielles, ils n'ont égard, ni aux caracteres, ni aux mœurs, ni même à l'inclination.

L'on demande s'il faut de l'amour dans le mariage? Je n'en ſais rien; mais ce que je ſais bien c'eſt qu'il faut de l'eſtime, de la confiance & tout l'attachement dont le cœur peut être ſuſceptible; il faut encore des rapports dans l'humeur, un mari taciturne feroit le tourment d'une femme gaie; il en faut dans les goûts, ſans quoi les plaiſirs de

l'un feroient le ſupplice de l'autre. Ces convenances ne ſont pas ſuffiſantes; il en faut encore dans l'âge, dans la naiſſance, dans le bien; les parens, qui ſont les juges de celles-là, ne doivent jamais les préférer aux autres.

La nature, en donnant aux peres un droit abſolu ſur leurs enfans, avoit pourvu au bonheur de ceux-ci, en douant les premiers d'une tendreſſe ſans bornes; depuis la corruption des mœurs cette tendreſſe a diminué; les hommes ſans confiance dans leurs femmes n'ont plus eu d'attachement pour leurs enfans; ces enfans mariés à leur tour, ſouvent ſans être conſultés, n'ont pas pris plus d'intérêt à leur famille; le mal s'eſt perpétué. C'eſt ainſi que la premiere faute a produit un enchaînement de maux indeſtructibles.

Les loix ont été établies; on a cru qu'elles pourvoiroient au bonheur des citoyens, on a ôté aux peres une partie de leur autorité, les enfans ont eu le droit de diſpoſer d'eux à un âge preſcrit; l'inexpérience, l'entêtement ont pro-

duit des alliances ridicules; il a fallu malgré nous en revenir aux inſtitutions de la nature: les enfans bien-nés ſe ſont ſoumis, en gémiſſant, aux caprices biſarres d'un pere aveuglé; ils ont été malheureux, & quelquefois coupables & vertueux tout enſemble. Voilà comme nos remedes, toujours inſuffiſans ou bien outrés, ne détruiſent que la ſuperficie du mal: nous coupons l'herbe, mais la racine demeure.

Toutes ces réflexions ſont maintenant inutiles, je le ſais; auſſi les fais-je moins par l'envie de raiſonner que par la force du ſentiment qui m'entraîne; je ſais encore que ces fréquentes plaintes ſur la corruption générale ne ſervent qu'à décourager les hommes ſans les rendre meilleurs, & je ſais encore mieux qu'il ne m'appartient pas de les corriger. Je reviens à mon ſujet, dont je me ſuis écartée ſans m'en appercevoir.

Suivons l'inſtitution de la nature; ſes loix ſont infaillibles & les droits des peres ſur leurs enfans inconteſtables; mais voyons quels ſont ces droits, oſons leur

prescrire la maniere d'en user, puisqu'ils la méconnoissent.

Tout le monde a le droit d'être heureux, c'est un droit naturel que personne ne peut combattre, & duquel nous ne profitons si mal que par notre faute. Nos peres ne peuvent donc avoir un droit contraire sur nous, sans détruire le sentiment inné qui nous fait tendre vers le bonheur. Nous dire de renoncer à ce sentiment, c'est nous imposer un devoir factice qui répugne à la raison même; mais aussi oser nous conseiller de nous révolter contre l'autorité paternelle, c'est troubler l'ordre de la société, c'est détruire la plus sainte des loix. Que faire dans ce cahos de difficultés? Étudier chacun nos devoirs respectifs pour les remplir. Lorsque les peres seront ce qu'ils doivent être, il n'en coûtera point aux enfans pour rester dociles.

A Dieu ne plaise que je prétende établir ici cette maxime pernicieuse, que les enfans sont les seuls juges de leur bonheur! L'expérience la dément tous

ſes jours, & le peu de valeur de toute eſpece d'engagemens pris avant l'âge de majorité prouve qu'on regarde les jeunes gens comme incapables d'en contracter; mais, puisque les loix puniroient un tuteur intéreſſé qui abuſeroit de ſon pouvoir pour forcer l'inclination de ſon pupile, combien, à plus forte raiſon, un pere avare, ſeulement occupé du ſoin d'enrichir ſa famille, ſans égard pour l'inclination de ſes enfans, n'eſt-il pas coupable? Quel eſt l'homme dur qui ne ſeroit touché du ſort de ces infortunées victimes de l'autorité paternelle qui ont préféré la mort à un lien abhorré? Ces exemples ſont moins rares qu'on ne le croit; ſurtout en France, où le pouvoir des peres eſt preſque ſans bornes; le courage eſt de tous les états & malheureuſement aujourd'hui la tyrannie de tous les rangs.

Que de maux je vois naître de nos différens préjugés! Et cependant que de moyens j'enviſage pour les prévenir, ſans détruire ces préjugés mêmes! Il eſt rare qu'une ſeule perſonne les réuniſſe

tous. Un pere entêté de ſa nobleſſe ne veut donner ſa fille qu'à un homme de nom, un autre qu'à un homme riche, un autre enfin qu'à un homme de ſon état. Je prens le premier, dont la folie me paroît la plus pardonnable, peut-être parce qu'elle s'accorde le mieux avec mes idées, & je le ſuppoſe pere de mon Éleve, pour rendre l'exemple plus ſenſible; il a une fortune honnête & n'eſt pas intéreſſé; ſi ſa chimere avoit été l'argent, cela n'eût changé que le choix du gendre. Il eſt donc fait, me direz-vous, ce choix que vous deviez laiſſer faire à votre Éleve? Elle le fera encore, ou du moins croira l'avoir fait, ce qui eſt plus ſûr & la même choſe pour ſon cœur. C'eſt le moment de le bien connoître, pour ſavoir d'avance à qui il ſe donnera; ſi je ne le ſais pas avant elle, il m'échappera & je ne ſuis plus ſure de rien.

Il eſt rare qu'un pere ait irrévocablement jeté les yeux ſur un ſeul homme, à l'excluſion de tous les autres; ce ſont ſouvent des circonſtances impré-

vues qui fixent un mariage, auquel on n'auroit pas ſongé. Je pouvois donc, ſans choquer la vraiſemblance, ſuppoſer qu'il m'eſt libre de choiſir l'époux de Sophie dans le nombre de cinq ou ſix jeunes gens du même âge & du même rang: cependant, pour prouver que les plus grandes difficultés peuvent être vaincues ſans le ſecours de l'autorité, j'imagine le pere de mon Éleve fortement prévenu en faveur d'un jeune homme, qu'il a réſolu de faire ſon gendre; cette circonſtance, qui pourra m'embarraſſer, ne nuira point à mes projets: ſi le jeune homme eſt vertueux, il eſt digne de mon Éleve; s'il eſt vertueux, il eſt ſenſible, les ames froides ne ſont qu'orgueilleuſes: ſi, au contraire, c'eſt un étourdi ſans mérite, il eſt aiſé de le démaſquer aux yeux du pere, & d'en préſerver la fille. Mais j'aime mieux ſuppoſer le premier cas; il eſt probable & plus conforme à mes vues. Voilà, me direz-vous, toutes les difficultés applanies; il ne s'agit plus que de dire aux jeunes gens, aimez-vous, & puis de les

marier. Je conviens que la fille recevra avec ſoumiſſion l'époux qu'on lui donnera; que le mari, à ſon tour, payera à ſa jeune épouſe ce tribut paſſager que tous les hommes rendent à la nouveauté; mais, après trois mois de mariage, il ſera froid & diſſipé, après un an il ſera indifférent, après deux il ſera libertin: voilà la moitié du tableau; par égard pour mon ſexe je n'oſe l'achever. En général deux cœurs qui ne ſe ſont rien promis, croient ne ſe rien devoir.

Oh que ce n'eſt pas ainſi qu'on nous gouverne! Dans toute eſpece d'engagement, le cœur veut être libre; il aime à pouvoir ſe dire, c'eſt moi qui me ſuis donné; les devoirs que nous nous ſommes faits, nous ſont toujours plus ſacrés que ceux qu'on nous impoſe.

Pour que mes deux jeunes gens s'aiment, je m'y prendrai tout différemment; d'abord la permiſſion de s'aimer ſera une grace & point un ordre, ils déſireront longtemps le bonheur d'être unis avant d'oſer l'eſpérer.

Lecteurs, vous direz que je pourſuis ma chimere; il n'importe, je ſerai trop heureuſe ſi elle peut vous faire naître quelque idée meilleure que la mienne.

Comment nous y prendre pour faire connoître à Sophie ſon nouvel amant, pour le lui faire aimer, pour qu'il l'aime à ſon tour? Rien de plus facile, ce me ſemble. Nous lui ſuppoſerons ſeulement le cœur auſſi libre qu'elle; l'on ſent que le projet ſeroit nul ſans cette circonſtance.

Après la converſation que j'ai eue avec mon Éleve, & que j'ai rapportée plus haut, l'on doit s'attendre à nous voir changer de vie; je l'ai déjà annoncé à Sophie; elle-même attend ce changement avec une impatience mêlée de curioſité, qui ne m'échappe pas, & dont je ſerois peut-être allarmée ſi je la connoiſſois moins; mais le ton qui regne dans le monde me raſſure; il n'eſt fait ni pour la ſéduire ni pour lui en impoſer. Son cœur, me direz-vous, ce cœur que vous vous êtes plue à rendre ſi ten-

dre, l'amour, dont vous lui avez fait un ſi beau portrait, ne craignez-vous pas que toutes ces images, préſentées ſous une forme ſéduiſante, ne réveillent en elle le goût du plaiſir? Non, ce plaiſir n'eſt pas celui que ſon cœur cherche; les hommes à la mode reſſemblent trop peu à celui que je lui ai peint, à celui dont le caractere eſt empreint au fond de ſon ame, pour qu'elle s'y méprenne; cependant je dois avertir qu'avant que Sophie ne ſoit fixée à l'homme qui lui eſt deſtiné, puiſque ce choix eſt fait & que je le crois bon, elle ne verra perſonne digne de toucher ſon cœur.

J'ai vu des meres imprudentes reprocher à leurs filles des malheurs qu'elles ſeules avoient cauſés, en donnant l'accès de leur maiſon à des jeunes gens aimables, qui ne pouvoient prétendre à leur alliance. Qu'eſpéroient-elles donc? Rien peut-être, mais il auroit fallu ſacrifier le plaiſir d'avoir une cour brillante. Il eſt bien plus ſimple de faire porter à d'autres la peine de nos fautes; & puis la méthode de nos jours eſt

moins de prévenir le mal que de vouloir le guérir. Je reviens.

Ma Sophie, présentée dans quelques sociétés, en a fait les premiers jours les délices; rien n'étoit plus aimable, mieux élevé. Nous nous attendions à tout cela; ce mince encens ne pouvoit nous porter à la tête; cependant j'examinois Sophie, les divers mouvemens de son ame ne m'échappoient pas, ce premier moment devoit achever de me développer son caractere; si je l'eusse vue attentive à examiner les femmes, à copier leurs manieres, si je l'avois vue humiliée de la noble simplicité de ses habits auprès de leurs somptueuses & indécentes parures, j'aurois dit: mes soins ont été vains, Sophie ne sera qu'une femme ordinaire. L'épreuve étoit dangereuse, mais sure.

J'ai vu Sophie au milieu d'une foule de femmes jalouses, dont chaque compliment avoit l'air d'un reproche, conserver son humeur douce & prévénante, répondre à tout avec justesse & honnêteté; je l'ai vue ensuie recevoir avec di-

gnité des éloges plus flatteurs & n'y être point insensible; je l'ai vue attirer par ses graces une jeunesse empressée à lui plaire & la contenir dans les bornes de la décence par un air de modestie touchant, répandu sur toute sa personne & qui brilloit dans ses moindres actions; aucun des gestes de Sophie ne m'est échappé, je n'ai pas perdu une de ses paroles, quoique j'eusse si peu l'air d'y faire attention que je suis sure qu'elle me racontera ce que je sais déjà. Quel triomphe pour mon cœur!

Ne croyez pas que j'interroge mon Éleve; je ne saurai jamais rien d'elle s'il faut que le lui demande; mais elle est trop franche & trop innocente encore, pour que j'appréhende sa dissimulation.

La froide politesse des femmes l'a surprise; à ce souvenir ce petit cœur se gonfle; c'est l'amour propre trompé qui se révolte, c'est la sensibilité blessée qui gémit. Accoutumée à se voir chérie de tout ce qui l'environne, cette nouveauté l'afflige, elle voudroit presque être moins aimable & plus aimée. Je la

console: rassurez-vous, lui dis-je en l'embrassant; toutes les femmes ne ressemblent pas à celles-là; vous aurez des amies qui vous dédommageront de leur froideur; vous ne vivrez avec les premieres qu'autant que la politesse l'exigera, & les nouveaux devoirs que vous aurez bientôt à remplir, vous sauveront leur commerce. Ceci remet la conversation sur un objet plus intéressant pour Sophie; elle se rappelle alors avec une sorte de joie les éloges d'un homme que ses yeux ont plusieurs fois distingué de la foule, & qui ne ressembloient pas à la fade adulation des autres; elle le nomme, comme par inadvertance; elle se hazarde ensuite à dire que Mr. de Ravaine a l'air doux, qu'il parle peu, mais que ce qu'il dit est bien plus sensé que les bruyans discours des autres: en effet j'avois eu soin que le contraste fût frappant. Sophie, comme si elle étoit confuse de ce qu'elle vient de dire, se tait en rougissant; j'applaudis à l'éloge sans affectation, puis je ramene la conversation sur les femmes.

La parure immodeſte de pluſieurs d'entr'elles la choque; leur air agaçant ou plutôt hardi avec les hommes ne reſſemble guere à cette timidité dont je lui ai parlé, à cette contenance décente qui en impoſe aux libertins mêmes; Sophie, étonnée, s'abandonne à un mouvement d'indignation contre ſon ſexe. Prenons garde qu'il ne dégénere en mépris.

„Sophie, lui dis-je alors, en l'in„terrompant, ces femmes que vous „condamnez avec raiſon ne ſont cepen„dant qu'étourdies; il n'en eſt peut-être „pas une qui n'ait le cœur honnête. „Plaignez-les, craignez de les imiter & „gardez-vous de les juger. Souvenez„vous de ne jamais dire des femmes que „le bien que vous en ſavez. Dans tout „ce qui vient de vous échapper ſur leur „compte je ne vois que l'enthouſiaſme „de la vertu; une autre n'y verroit que „l'expreſſion de la jalouſie. Un homme „qui vous auroit entendue auroit dit „dans ſon cœur: voilà une fille mé„chante, qui n'évite de reſſembler aux „femmes qu'afin d'avoir le droit de les „dé-

„déchirer. Souvenez-vous encore qu'on „plaint les foibles, mais que l'on déteſte „les méchans. O bonne Sophie, toi „qui crains la froideur des autres, com„ment ſupporterois-tu leur haine?"

Sophie, honteuſe, eſſuie quelques larmes. „Ton cœur te décele," lui disje, d'un ton attendri, „ſuis ſes mouve„mens, ils ne t'égareront pas.

Je change de diſcours; nous parlons des hommes. Ici l'on remarquera que je n'interromps plus mon Éleve; je n'ai pas peur que la haine s'en mêle. Nous ſommes juges du mérite des hommes comme ils le ſont du nôtre; Sophie le ſait & uſe de ce droit avec diſcernement.

Depuis ma réprimande elle examine moins les femmes, & j'en ſuis ravie pour pluſieurs raiſons. En revanche toute ſon attention ſe fixe ſur les hommes; elle étudie leur caractere en fille accoutumée de bonne heure à réfléchir: les manieres recherchées, la poſture indécente, le langage aprêté d'un petit-maître lui paroiſſent plus ridicules que toutes les minauderies d'une coquette; mais

elle s'en amuſe: ces gens-là ne l'intéreſſent guere; elle les laiſſe jouir avec ſécurité de leur petit bonheur. Si malgré ſon air réſervé ils lui débitent quelques-unes de ces fadeurs uſitées, elle fait le cas qu'il faut en faire, elle y répond ſans humeur, ſans ironie, mais avec cette politeſſe froide qui déconcerte mieux un fat que les ſentences d'une prude.

Aſſujettie aux uſages elle les reſpecte tous. S'il s'agit d'obliger, c'eſt ſon cœur qu'elle conſulte; mais lorsqu'il ne faut qu'être polie, elle ſe ſert avec grace des formules reçues: elle ne s'offenſera point qu'on manque envers elle à ce qu'on nomme dans le monde le cérémonial; mais elle n'y manquera envers perſonne; quelque ridicules que puſſent lui paroître ces uſages, elle s'y conformeroit plutôt que de ſe ſingulariſer. C'eſt par la même raiſon que ſans être eſclave des modes elle ſe met, à peu près, comme toutes les femmes, à l'exception que ſa parure eſt plus ſimple & ſurtout plus décente.

Elle ſait prendre d'une mode tout ce qui convient à ſa figure, & n'eſt pas preſſée d'en changer ſi elle lui eſt favorable; du reſte elle évite ſoigneuſement les parures théâtrales, ou trop recherchées, parce qu'elle ſait qu'il ne ſuffit point de voiler ſes appas, pour être miſe modeſtement, & que ſouvent une coiffure poſée de telle façon, un ſoulier fait de telle maniere, va déceler la coquette la plus fine. Sophie veut bien être miſe avec goût, mais non pas avec art; il faut bien qu'on la trouve jolie, mais il ne faut pas qu'on ſente ce qu'il lui en a coûté pour l'être.

N'avez-vous jamais remarqué que l'ajuſtement le plus négligé eſt toujours le plus ſéduiſant? Sophie ne l'ignore pas; cependant je m'apperçois avec plaiſir qu'elle n'a recours à cet innocent artifice qu'avec l'homme qu'elle voudroit fixer.

Il eſt de toutes nos ſociétés; elle le voit presque tous les jours, ſans qu'elle ſe ſoit encore apperçue du plaiſir qu'elle goûte à le voir. Le jeune homme n'eſt

ſurement pas mieux inſtruit de ſes nouveaux ſentimens; mais il eſt aſſidu, il eſt timide, embarraſſé auprès d'elle, il eſt enfin tout ce qui dénote un homme amoureux. Je ne peux plus douter de leur penchant réciproque; il eſt temps de le fixer.

„Eh bien," dis-je un jour à mon Éleve, „avez-vous réfléchi ſur le choix „que vous devez faire? Votre famille „ſonge à vous établir; vous ne l'ignorez „pas. Parmi les jeunes gens que vous „voyez, n'en eſt-il aucun qui vous con„vînt? Depuis quelques jours vous me „paroiſſez moins gaie; auriez-vous des „chagrins que vous ne puiſſiez confier à „votre amie? Que craignez-vous de „moi? Ne ſuis-je pas ſure de votre ſa„geſſe (uu) & ne l'êtes-vous pas de mon „indulgence?"

Je me tais. Sophie baiſſe les yeux; peu accoutumée à feindre elle ne cherche pas à me dérober ſon trouble: ce ſeul mot *votre famille ſonge à vous établir*

(uu) L'on ſent que le mot *ſageſſe* veut dire ici diſcernement, juſteſſe de ſens.

vient de l'éclairer ſur la nature de ſes ſentimens pour de Ravaine; cependant la honte d'un premier aveu l'empêche de me répondre, elle me regarde avec des yeux qui ſemblent me dire: devinez ce que je n'ai pas envie de vous cacher. Je ne fais pas ſemblant d'entendre ce langage, je la preſſe de nouveau de m'ouvrir ſon cœur (xx), elle héſite, puis comme entraînée par un mouvement involontaire: de tous ces jeunes gens dont vous me parlez, me dit-elle, avec un peu d'émotion, il n'en eſt qu'un qui reſſemble à celui dont vous m'avez ſi ſouvent fait le portrait; elle s'arrête, puis, voyant que je ne répons rien: ah, ma bonne amie, s'écrie-t-elle, je ſuis perdue; ſi vous n'avez pas deviné, il n'eſt pas tel que je l'imagine.

„Vous êtes bien vive," lui répons-je en ſouriant; „les jeunes gens auxquels „vous faites ſi durement le procès n'ont-„ils pas droit de ſe plaindre de votre

(xx) C'eſt le ſeul cas où je queſtionnerai mon Éleve.

„prévention? Un ſeul d'entr'eux vous a „paru honnête homme. O Sophie, „comme nous nous aveuglons! Dites-„moi plutôt qu'il n'en eſt qu'un qui vous „plaiſe; je vous croirai, & je devinerai „peut-être. Mettez une autre fois „moins de partialité dans vos déciſions „ou tremblez de vous tromper: ce ne „ſont point des réprimandes que je veux „vous faire; ma confiance doit payer la „vôtre: Mr. de Ravaine eſt aimable, il „me paroît tout ce que vous le croyez:“ ici la rougeur de Sophie la décele, elle ne m'interrompt point, je pourſuis.

„Vous avez uſé du droit que vos pa-„rens vous ont laiſſé, & je crois que „vous en avez uſé ſagement; mais ſa-„vez-vous ſi l'homme que vous aimez „a le cœur libre, ſavez-vous s'il vous „aime? Les attentions qui vous flattent „ne ſont peut-être que des égards ren-„dus à votre ſexe: quelle douleur pour „vous, Sophie, s'il pénétroit votre amour „ſans y répondre!

„Je nè vous conſeillerai jamais d'ê-„tre fauſſe, mais ſachez que les hom-

„mes nous ont imposé la dure loi de leur „cacher nos plus doux sentimens: s'ils „ne nous aiment pas, ils nous font un „crime de les aimer: s'ils nous aiment, „ils veulent se réserver le plaisir de nous „avoir arraché l'aveu de notre tendresse „en cent manieres, avant de l'obtenir. „Moins sensibles que nous, plus incon-„stans, plus jaloux, il faut de l'art pour „conserver leurs cœurs. O, ma Sophie, „j'ai honte de te tenir ce langage, de-„vois-tu connoître la dissimulation? „Vous le dirai-je, vous vous trahissez „à chaque instant; vos empressemens „naïfs pour de Ravaine; plus que cela „encore, la froideur que vous affectez „pour les autres, sont une espece de dé-„claration qui ne lui auroit pas échappé „s'il étoit moins jeune: il a l'ame hon-„nête, & je crois qu'il vous aime; mais „ne peut-il pas avoir les préjugés de son „sexe? Qu'il vous trouve plus réservée „avec lui qu'avec tout autre; qu'il ne „soit du moins distingué de vous que par „les mouvemens involontaires d'un cœur „franc qui se décele.

„Faites plus, chere Sophie; vous „êtes digne de régner ſur vous-même; „oſez prendre la réſolution de renoncer „à votre amant s'il n'eſt pas tel que vous „le croyez, examinez ſon caractere, ſa „maniere de penſer; ſi vous le voyez „parfait, vous vous abuſez, nous avons „tous des défauts.

„Examinez-vous à votre tour; com„parez ſon caractere au vôtre. Pour „s'aimer, il ne faut que de la ſenſibili„té, de la jeuneſſe & des graces; pour „s'aimer toujours, il faut des rapports „dans l'humeur, de la conformité dans „les goûts; ſéduite par l'extérieur, vous „avez oublié que ſouvent il en impoſe, „vous n'avez jugé de Ravaine que ſur „les apparences, & parce qu'il vous „plait vous lui prêtez toutes les vertus „que votre cœur lui ſouhaite.

„J'aime à croire que vous ne vous „faites pas illuſion & que votre amant „eſt digne de la préférence que vous „lui donnez; mais plus il vous eſt cher, „plus vous devez déſirer de mériter „ſon eſtime; s'il vous parle de ſon

„amour, ſouvenez-vous que vous avez „des parens que leur bonté ne doit pas „vous faire oublier, qu'ils ont ſeuls le „droit de diſpoſer de votre main. Ne „craignez pas de le rappeler à Ravaine; „c'eſt un aveu tacite de vos ſentimens „qu'il vous eſt permis de lui faire; il y „a une maniere d'être franche qui ne „nous rend que plus aimables. On ne „doit pas toujours dire ce que l'on pen- „ſe, mais on peut quelquefois le laiſſer „deviner. Du reſte ſi vous voulez être „gaie avec de Ravaine, ſoyez-le donc „indiſtinctement avec tous les autres: „craignez qu'il ne vous croie une hu- „meur inégale. Vous ne devez aimer „que votre amant; mais il faut être „bonne envers tout le monde: ſachez „conſoler par une politeſſe affable ceux „qui n'ont pas pu vous plaire. Les „femmes trop fieres finiſſent par ſe faire „déteſter. Que de Ravaine, en ſentant „ſon bonheur, puiſſe admirer votre mo- „deſtie, & que même en ſe croyant ai- „mé, il déſire encore de l'être davan- „tage. Voilà, ma Sophie, le moyen

„de conſerver longtemps cet empire que „la nature a donné aux femmes aimables, ſans qu'il en coûte rien à votre „vertu ou à votre amour. "

C'eſt là la maniere dont on peut reprendre une jeune perſonne ou lui donner des conſeils. Si vous voulez qu'ils ſoient utiles, donnez-leur un motif intéreſſant; qu'elle ſente évidemment la néceſſité de les ſuivre pour ſon propre bonheur: ce n'eſt pas l'âge de la raiſon, elle ne peut preſque rien contre le langage ſéduiſant des paſſions.

J'ai ſouvent avec Sophie de ces entretiens, en effet fort raiſonnables, & dans leſquels il n'eſt queſtion que de l'intérêt de ſon amour. Tantôt c'eſt un avis que je lui donne, une obſervation que je lui fais faire, une réflexion que je lui communique; elle m'écoute toujours avec plaiſir, & me conſulte avec confiance: il ne s'agit que d'intéreſſer le cœur; celui de mon Éleve n'a pas un ſentiment dont je ne ſois la dépoſitaire. L'aveu que ſon amant lui a fait de ſon amour, la maniere dont elle y a ré-

pondu, tout cela eſt mon ouvrage. Un peu plus de réſerve de la part de Sophie a rendu l'amant plus empreſſé; il a parlé & on ne l'a point rebuté; mais, fidele en tout à mes conſeils, mon Éleve a fait valoir la volonté de ſon pere, ainſi que ſa ſoumiſſion à ſes ordres. Le jeune homme, pour ſe le rendre plus favorable, a jugé à propos de s'adreſſer à moi; autre triomphe pour mon cœur. Ce ne ſont point des complimens qu'il m'a faits, c'eſt une tendreſſe de fils, c'eſt la confiance d'un enfant envers une bonne mere qu'il me témoigne; je reconnois ſans peine l'ouvrage de Sophie & je vois avec attendriſſement que, dans le moment de ſa vie le plus intéreſſant, ſon bon cœur ne m'a pas oubliée.

Je promets à ſon amant d'appuyer des vœux ſi ſinceres, & je tiens parole avec zele: l'on ſent bien que l'approbation du pere de Sophie n'eſt pas difficile à obtenir; il veut que cette union s'accompliſſe auſſitôt. „Non, Monſieur, „lui dis-je alors, „puiſque vous m'avez „confié votre fille, j'ai le droit de la

„rendre heureuſe; ſi j'avois moins connu votre probité, je ne me ſerois jamais chargée de ſon éducation, dans „la crainte de ne lui préparer que des „malheurs en lui donnant une façon de „penſer trop peu commune aujourd'hui.

„Lorsque vous me parlâtes de Mr. „de Ravaine, je crus voir en lui, outre „les qualités d'un homme d'honneur, „toutes celles qu'il falloit pour fixer Sophie; je n'ai rien négligé pour ſeconder vos vues: votre fille l'aime & en „eſt aimée aujourd'hui; mais ſon amant „eſt jeune, il peut être inconſtant, il „peut avoir d'autres défauts que ni vous „ni moi n'avons apperçus: un homme ſe „plie aiſément aux goûts de ſa maîtreſſe; „l'amour paſſé, les complaiſances ceſſent, „le caractere reparoît & l'homme ſe „montre démaſqué.

„Voilà ce qui fait que deux amans „paſſionnés deviennent des époux indifférens: d'ailleurs l'amour s'uſe, il s'éteint par la poſſeſſion; quelque charmante que ſoit Sophie, après un an de „mariage elle n'aura, aux yeux de ſon

„époux, d'autre avantage ſur une autre „femme que celui que ſes vertus ou „ſes graces lui laiſſeront; mais il faut „être vertueux pour apprécier les unes „& être ſenſible pour être touché des „autres.

„Heureux lorsque la ſympathie des „humeurs, la conformité dans la manie„re de voir & de ſentir, la confiance ré„ciproque font ſuccéder à l'amour cette „tendreſſe vive qui, jointe à la douce „habitude d'être enſemble, devient à la „longue un ſentiment plus délicieux en„core! Voilà le bonheur que Sophie doit „eſpérer, celui pour lequel elle eſt faite; „mais ce n'eſt point elle qui peut juger „du caractere de ſon amant, c'eſt vous „dont il ne ſe défie pas, c'eſt moi qu'il „a vue dans ſes intérêts qui devons l'exa„miner. C'eſt dans les petites choſes „qu'on ſe décele, ſurtout dans celles „qu'on n'a pu prévoir; fourniſſez-lui „des occaſions de ſe montrer tel qu'il „eſt; évitez, par la plus exacte recher„che, un mal qui ſeroit ſans remede; il „vaut mieux que Sophie pleure la perte

„de ſon amant, que l'inconſtance de ſon „époux.

„Vous êtes bon pere, le bonheur de „votre fille vous eſt cher; ne négligez „rien pour l'aſſurer & pour prévenir les „reproches que vous auriez à vous faire, „ſi, par un excès de bonté, vous cédiez „aux empreſſemens de deux jeunes gens „aveuglés, dont vous feriez peut-être „le malheur & celui des enfans qui naî„tront d'eux."

Le pere de mon Éleve, qui n'a d'autre défaut que celui des peres ordinaires, c'eſt-à dire de traiter trop légerement la plus importante affaire de leur vie, convaincu, par les réflexions que je lui fais faire, de la néceſſité de bien connoître ſon gendre futur, ſûr d'ailleurs de ma tendreſſe pour ſa fille, me confie ſans peine les intérêts de ſon cœur. Me voici donc, pour ainſi dire, l'arbitre du bonheur de mes deux jeunes gens, & la confidente de leurs amours. Ils ſe voient tous les jours ſous mes yeux, ils s'aiment, il leur eſt permis de ſe le dire; c'eſt peut-être le plus

beau temps de leur vie & ſurement le plus doux de la mienne.

Quel empire n'ai-je pas aujourd'hui ſur mon Éleve! Maîtreſſes ordinaires, c'eſt le moment où vous devenez inſupportables aux vôtres, où vos leçons les ennuient le plus, où votre préſence les obſede; c'eſt préciſément celui où je ſerai le plus chere à la mienne.

Elle n'a pas un chagrin que je n'adouciſſe ou ne partage, pas un plaiſir qu'elle ne croie me devoir; ma préſence, loin de la gêner, la raſſure; c'eſt une barriere qui lui ſauve des ſacrifices & le ſoin continuel de veiller ſur elle; ſon air ſatisfait, careſſant même, avec ſon amant, ſemble dire alors qu'elle s'applaudit de pouvoir lui témoigner ſans riſque tout ce qu'elle ſent pour lui. Sophie ſait cependant ſe vaincre & je la laiſſe ſans crainte ſous la garde de ſa vertu: quelque ſenſible qu'elle ſoit, elle ſauroit refuſer à ſon amant la plus légere faveur s'il oſoit la demander en particulier, parce qu'elle ſait qu'il n'y a que le crime qui cherche le myſtere.

Elle ſe livre volontiers devant moi à l'innocente familiarité de ſon âge, mais lorſqu'elle eſt ſeule avec ſon amant, elle n'ignore pas qu'elle a beſoin d'un autre ton pour le contenir dans les bornes du reſpect qui lui eſt dû, & ſait le prendre, ſans qu'il oſe même s'en plaindre.. Ce n'eſt pas que, d'un naturel vif & bouillant, le jeune homme ne ſoit quelquefois tenté de murmurer de cette conduite, qui lui paroît une ſingularité; mais il aime véritablement & tremble de déplaire à Sophie. Un jour qu'elle eſt abſente il m'ouvre ſon cœur, je m'y étois attendue; je l'écoute attentivement, puis, du ton le plus affectueux qu'il m'eſt poſſible: „Mon jeune ami, „lui dis-je, „vous vous plaignez de votre „maîtreſſe quand vous devriez lui ſavoir „gré de la peine qu'elle prend de vous „ſauver des combats pénibles: répon„dez-moi avec cette franchiſe qui vous „eſt ordinaire; n'eſt-il pas vrai que „lorſque Sophie profitant de la ſécurité „que lui donne ma préſence, ou celle „de ſes parens, ſe livre envers vous à „cette

„cette douce familiarité qu'autoriſent leur „volonté & votre union prochaine, vous „avez peine alors à modérer vos tranſ-„ports; chaque nouvelle grace de So-„phie excite en vous des déſirs qu'un de „ſes regards ne réprime pas toujours. „Vous avez l'ame honnête, je le ſais „bien; mais il eſt des momens où l'on „ne réfléchit pas & un ſeul de ces mo-„mens ſuffit pour nous faire perdre le „fruit d'un an de réſiſtance: Sophie con-„noît votre caractere; ſans douter de „votre probité, elle ſait que les ſens „peuvent dicter un crime auquel le cœur „n'auroit point de part. Cet air réſervé „que vous lui trouvez en particulier, el-„le ne le doit point à mes leçons mais à „ſa vertu, au déſir qu'elle a de la con-„ſerver & d'être digne du ſeul homme „qui ſoit dangereux pour elle. Rougiſ-„ſez d'avoir attribué au caprice le plus „grand effort d'amour & de vertu dont „une jeune fille puiſſe être capable: ap-„prenez d'un enfant à vous vaincre & „ſachez prouver votre amour à force de „ſacrifices.

Mon jeune homme, un peu confus, ne réplique rien; cependant je vois, au travers de l'air satisfait qu'il affecte, qu'il voudroit bien que l'on prît moins de précaution pour lui sauver des dangers.

Voilà le caractere des hommes; ils veulent que nous résistions, mais ils ne négligent rien pour nous séduire; incapables de commander à leurs sens, ils nous chargent du soin de veiller & sur eux & sur nous.

Je m'apperçois avec plaisir que tous les sentimens de Mr. de Ravaine prennent la teinte de ceux de sa maîtresse; c'est toujours l'effet d'un véritable amour. Non seulement il se prête à ses goûts, mais il les adopte. Il a renoncé à tous les plaisirs bruyans & il est aisé de voir que l'exemple, plutôt que le penchant, l'avoit séduit. Le spectacle est le seul des amusemens qui lui plaise encore; il en parle à Sophie; je me détermine sans peine à l'y conduire. Il n'est plus dangereux pour elle; tous les sentimens tendres qu'il pourroit lui inspirer tour-

neroient au profit de ſon amour & je ne crains pas que le déſœuvrement lui en faſſe un jour une habitude.

La premiere fois Sophie ſe livre toute entiere à l'illuſion: on donne Zaïre; elle croit voir cette malheureuſe fille, partagée entre l'amour & la religion, ſacrifier à un auſtere devoir les plus doux ſentimens de ſon cœur; elle verſe des larmes ſur ſa mort, & déteſte la brutalité de l'amant peu délicat qui l'immole à ſa jalouſe fureur. Mr. de Ravaine s'offenſe de la colere de Sophie; il ſemble prendre pour lui toutes les injures qu'elle adreſſe à Oroſmane. Le motif qui fait parler de Ravaine eſt viſible; Sophie s'en apperçoit; impatientée par quelques perſonnalités, ou peut-être par un mouvement de dépit trop naturel à ſon ſexe, elle cherche à ſe venger de ſon imprudent amant par quelques mots obligeamment adreſſés à un rival qu'elle ſait lui faire ombrage.

Le jaloux de Ravaine ne pouvant plus diſſimuler, ſe retire ſous un prétexte frivole. Sophie, mortifiée, ſe

repent trop tard de ſa conduite: la comédie finie, elle me voit avec ſurpriſe accepter la main de ce rival favoriſé, elle eſt prête à laiſſer éclater ſon trouble; un regard que je jette ſur elle la raſſure & lui donne la force d'affecter une tranquillité qui n'eſt pas au fond de ſon ame.

Débarraſſée enfin de l'importun qui nous obſede, Sophie me reproche, avec un peu d'humeur, d'avoir voulu la chagriner en acceptant la main d'un homme dont je ſais bien que les empreſſemens lui ſont à charge.

„Sophie," lui dis-je d'un ton fort ſérieux, „le premier effet de nos fautes „eſt de nous rendre injuſtes envers autrui. Avez-vous prétendu que, lorſ„que par caprice vous avez déſolé un „homme qui vous aime tendrement, que „vous vous êtes jouée d'un autre, je „partageaſſe votre imprudence, & vous „rendiſſe plus coupable encore par une „condeſcendance déplacée? Devois-je, „en vous imitant, faire un nouvel af„front à celui que vous veniez d'abuſer „ſi cruellement, & achever de lui prou-

„ver que vous n'aviez voulu que le faire „ſervir d'inſtrument à votre vengeance? „N'étoit-ce pas même faire éclater à ſes „yeux votre faute & vous forcer à rou„gir déſormais devant lui? Les hommes „en général ne nous pardonnent rien; „mais un amant mépriſé eſt ſouvent un „dangereux ennemi.

„Voilà, Sophie, les motifs de ma „conduite; quels ont pu être ceux de la „vôtre? Comment votre cœur, ſi ten„dre, ſi compatiſſant, a-t-il pu ſe ré„ſoudre à faire deux malheureux? Com„ment vous êtes-vous déterminée à fein„dre? Qu'eſt devenue cette aimable „franchiſe qui vous feſoit dire autrefois, „avec tant de candeur, à ceux dont vous „rejetiez les vœux: je ne puis que vous „plaindre & vous eſtimer, il n'eſt pas „en mon pouvoir de vous accorder d'au„tres ſentimens.

„Vous n'avez pas craint de jouer le „rôle d'une coquette, d'une de ces fem„mes viles & mépriſables qui n'aſpirent „qu'au triſte bonheur de faire des mal„heureux. Comment un ſeul moment

„a-t-il pu vous rendre dure & mé„chante? Vous avez vu votre amant dé„ſespéré, ſans en être touchée; vous „avez vu un homme crédule ſaiſir avide„ment l'eſpoir que vous lui offriez & „vous n'avez pas craint de lui préparer „de nouveaux tourmens? Oh, ma So„phie, que de maux vous avez faits, „ſans le ſavoir! Non, vous ne connoiſſez „point les douleurs de l'ame, vous n'a„vez point ſenti ces déchiremens que „donnent les paſſions vives; plaignez „votre amant, plaignez ſon malheureux „rival, & gémiſſez d'une faute qui pour„roit avoir les ſuites les plus funeſtes.

„En vous montrant vos torts, che„re Sophie, je n'ai pas prétendu vous „diſſimuler ceux de Mr. de Ravaine; il „eſt coupable ſans doute, mais il l'eſt „malgré lui; la jalouſie eſt une maladie „de l'ame toujours inſéparable de l'a„mour; elle differe autant que les ca„racteres. Mr. de Ravaine eſt vif, peut„être emporté; mais il n'eſt ni craintif, „ni ſoupçonneux, & l'excès de ſenſibi„lité qui le rend jaloux, peut ſervir à le

„corriger. Le moyen que vous avez „pris, au contraire, eſt capable de lui „faire perdre toute confiance en vous & „de l'aliéner pour jamais. Chere So-„phie, ne cherchez pas à paroître autre „que vous n'êtes. Si, au lieu d'avoir „insulté à ſa douleur par une gaieté af-„fectée, il vous avoit vue triſte & mor-„tifiée, il n'auroit pas ſoutenu ce ſpec-„tacle, & bientôt il eût ſollicité un par-„don que vous l'avez mis en droit de „vous accorder."

Mon Éleve, que j'ai accoutumée à ſavoir convenir de ſes torts, ne cherche pas à me donner des excuſes vagues; un premier mouvement de dépit a bientôt fait place en elle à cette précieuſe ſenſibilité qui la caractériſe; elle frémit de ſon étourderie & s'afflige de la faute qu'elle lui a fait commettre; elle tremble ſurtout de l'impreſſion qu'elle aura laiſſée dans l'eſprit de ſon amant. Je la raſſure quand il en eſt temps & je me vois preſque obligée de la conſoler moi-même.

C'eſt ainſi que le cœur des jeunes perſonnes eſt à notre diſpoſition, & qu'avec un peu d'adreſſe il nous eſt aiſé de leur donner toutes ſortes d'impreſſions.

Ne me reprochera-t-on pas trop de ſévérité pour une faute qui paroîtroit légere à bien des gens; mais ces gens-là ne ſavent donc pas qu'il n'en eſt point de légeres pour une fille qui entre dans le monde, que c'eſt peut-être d'une premiere étourderie que dépendent nos égaremens & les malheurs qu'ils entraînent.

La morale que je viens de prêcher à mon Éleve n'eſt ni ſeche, ni auſtere; elle s'accorde avec les mouvemens de ſon cœur; c'eſt lui qui la condamne & non pas moi, puiſque ce n'eſt qu'en réſiſtant à ſes impulſions qu'elle s'eſt rendue coupable.

L'on ſe doute que la premiere entrevue de mes deux jeunes gens, après la ſcene de la comédie, doit être embarraſſante pour tous deux: je le prévois; pour les mettre à leur aiſe, je

propose un tour de promenade, c'est un moyen décent de les laisser en liberté. Quelque confiance qu'une fille ait dans sa mere ou dans sa Gouvernante, un tiers contraint toujours; il empêche cet épanchement de cœur si nécessaire pour s'aimer, surtout pour se bien connoître: d'ailleurs une jeune fille ne doit plus être traitée en enfant; tôt ou tard on est tenté de se délivrer d'un joug qui nous pese. J'ai pour garant de la conduite de Sophie son horreur pour le vice, le penchant même de son cœur qui la tient en garde contre toute espece de surprise & enfin une certaine fierté d'ame qui lui donneroit la force de résister aux pieges les plus séducteurs.

Maîtresse de ses sens, elle fait tourner au profit de la sensibilité tout ce qu'elle leur refuse; elle sait que la chasteté est la premiere vertu des femmes, celle qui donne du lustre à toutes les autres, celle qui nous mérite les hommages de l'univers, & que la gloire qu'elle nous procure vaut bien quelques sacrifices. Ai-je tort de croire qu'une

fille bien pénétrée de ces vérités n'eſt pas facile à ſéduire? L'amour de la vertu eſt ſa paſſion dominante; celle qu'elle a pour ſon amant lui eſt même ſubordonnée; cependant ce noble enthouſiaſme, cette énergie de ſentiment, ne la rend ni prude, ni auſtere. Bonne, complaiſante, attentive, il ſemble que ce cœur tendre veuille vous dédommager de ce qu'il eſt obligé de vous refuſer; indulgente envers les femmes, elle plaint leurs défauts ſans haïr leurs perſonnes; elle pardonne à leur jalouſe envie, & ne cherche jamais à briller à leurs dépens; quelque ridicules que lui paroiſſent ſouvent leurs propos, elle ne les contredit pas, en affichant une façon de penſer toute différente; elle ſe tait & gémit en ſilence d'un mal auquel elle ne peut remédier.

Si elle réfléchit ſur les vices des autres, ce n'eſt pas pour en médire, c'eſt pour les éviter: elle diſtingue les perſonnes ſenſées & ſe plait avec elles; mais elle ſait auſſi ſupporter l'ennui d'une converſation puérile, plus encore

par humanité que par bienſéance. Elle ne mépriſe pas non plus les vieillards, elle les recherche au contraire pour les conſoler du délaiſſement où ils tombent; elle ne ridiculiſe pas leurs vieux contes, ou leurs manieres ſurannées; elle les écoute volontiers & leur paye, du moins en complaiſance, ce tribut de ſervices qu'elle croit devoir à ſes ſemblables. Mais elle ſe plait ſurtout avec la jeuneſſe aimable; elle y trouve plus d'aménité, plus de franchiſe, des cœurs ouverts, que le malheur n'a point encore endurcis, ou l'expérience rendus méfians: elle ſe livre alors avec plus de ſécurité à ſa gaieté naturelle. Cette gaieté n'eſt point bruyante; ce ne ſont pas les cris tumultueux d'une joie licentieuſe; c'eſt le ris du plaiſir, c'eſt le contentement de l'innocence qui regne dans ces petites aſſemblées. Deux ou trois amies de mon Éleve, autant d'amis de ſon amant, compoſent ſa ſociété d'élite; c'eſt là qu'elle ſe dédommage de l'ennui des cercles & de la gêne du cérémonial.

Nos anciens exercices ne ſont pas négligés ; la muſique, la danſe, le deſſin, les promenades champêtres ſont toujours ſes amuſemens favoris, & les travaux domeſtiques ſon occupation principale.

C'eſt elle aujourd'hui qui tient la maiſon de ſon pere ; elle eſt chargée de la dépenſe & entend parfaitement tous les détails d'un ménage. Faite pour être bientôt mere de famille, elle s'applique avec zele à tous ces nouveaux ſoins ; elle veut connoître les denrées, leur prix, leurs qualités, le meilleur uſage qu'on en peut faire ; elle connoît les bons domeſtiques & ſait la maniere de les rendre tels ; elle veille à leur conduite & ne fait nul cas de leurs talens s'ils n'ont des mœurs & de la religion.

Depuis qu'elle eſt chargée de la maiſon de ſon pere, elle a preſque entierement changé de face ; il avoit autrefois un cuiſinier, quatre ou cinq laquais, autant de filles ou femmes de ſervice, qui tous attiroient leur famille dans la maiſon, & pilloient le maître chacun de ſon côté. Depuis que Sophie a obtenu

de ſon pere qu'il retranchât ceux qui lui étoient inutiles & qu'il s'en rapportât à elle pour leur choix, il eſt mieux ſervi & ſa dépenſe a diminué d'un tiers, quoique ſa fille ait deſtiné de ſon conſentement une certaine ſomme, outre leurs gages, pour être employée en récompenſes, dans le cours de l'année, pour ceux qui ſeront diſtingués par leur fidélité ou leur attachement pour leurs maîtres. Elle eſt parvenue par ce moyen à leur donner une eſpece d'émulation pour le bien, qui ſe fortifie tous les jours par la maniere douce dont elle les gouverne; chacun d'eux a peur de perdre une condition ſi heureuſe; il n'en eſt pas un qui ne préfere le gain modéré mais honnête qu'il peut eſpérer aujourd'hui, au profit honteux & peu ſûr que lui procuroit ſa rapine.

Perſonne ne fait le mal pour le ſeul plaiſir de le faire. Donnez à un homme autant d'intérêt de faire le bien, que ſes paſſions lui en font trouver à faire le mal, & vous verrez ſi ce penchant à la méchanceté qu'on reproche à la nature

humaine tiendra contre un pareil attrait. Ce n'eſt jamais que l'eſpoir du plaiſir ou la crainte de la douleur qui rendent un homme méchant; ſi cela eſt, qu'il en coûteroit peu pour arracher des milliers de malheureux au crime!

Perſuadée de cette vérité, la même vertu qui fait haïr le vice à Sophie, lui fait plaindre les infortunés que la miſere y plonge; c'eſt à eux qu'elle deſtine tous les ſecours que ſa ſituation préſente lui permet de donner; ſa charité ne ſe borne pas à une pitié ſtérile pour des maux qu'elle peut ſoulager. Jamais elle n'a détourné les yeux de deſſus le pauvre qui l'implore, quoiqu'elle n'ignore pas que cette charité n'eſt point la meilleure; que ſouvent ces mendians pourroient gagner leur vie par un travail utile à eux & à l'État. Elle n'eſt pas grande politique, & ſait encore mieux que l'humanité ſouffrante a des droits qu'une ame ſenſible ne cherche pas à lui conteſter: il eſt ſi doux de faire un heureux, la demande du pauvre eſt ſi humiliante, le refus eſt ſi dur, que So-

phie ne veut point de cette prudence barbare qu'on oſe qualifier du beau nom d'amour de l'ordre.

Comme mon Éleve ne donne jamais par oſtentation, la ſomme la plus modique lui ſuffit longtemps pour ces ſortes d'aumônes, qui ne lui ôtent pas le moyen d'en faire de plus utiles. Elle a encore ſes principes à elle ſur cet article. Les jeunes perſonnes de ſon ſexe ſont principalement l'objet de ſes ſoins; elle les exhorte au travail, leur facilite les moyens d'apprendre; elle en garde à ſon ſervice & procure à d'autres des places chez ſes amies; mais tout cela ſe fait avec choix & diſcernement, ſurtout ſans affectation. Elle n'a point ſes pauvres à elle. Tous ceux qui ſouffrent ont part à ſa pitié, & aux libéralités qu'elle peut faire: on ne l'entend point parler des maiſons qu'elle aſſiſte, des familles qu'elle fait vivre; on ne la voit pas courir les hopitaux pour ſoigner des gens qui n'ont pas beſoin d'elle. Sophie croit qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher au loin des malheureux qui l'entourent;

on ne la voit point faire de quête, comme pour dire: imitez-moi. On ne l'entend pas même louer les perſonnes charitables, affectation qui ne prouve pas toujours qu'on leur reſſemble.

Quelqu'éloignement qu'elle ait pour les mœurs du ſiecle, pour le luxe, l'avarice, la dureté des gens riches, elle ne fronde rien & ne contredit perſonne. Comme elle ne veut ni inſtruire, ni réformer, elle laiſſe penſer chacun à ſa maniere: ſon orgueil eſt bien plus d'être vertueuſe que de le paroître. J'ai même eu quelque peine à lui faire ſentir la néceſſité qui met les apparences mêmes au rang de nos devoirs; mais enfin je lui ai ſi bien prouvé que la vertu d'une femme de bien eſt intimement liée à la réputation, qu'elle regarde aujourd'hui le public comme ſeul en droit de donner un prix réel à nos actions, quelque ſéveres que ſoient ſes jugemens. Elle ſent qu'ils ſont juſtes pour la plupart. Sophie s'aſſujettit donc, quoi qu'il lui en coûte, aux bienſéances les plus gênantes: ce ſont de nouveaux moyens, des pré-

précautions multipliées pour conſerver cette vertu qui lui eſt ſi chere: mais ſi Sophie n'étoit qu'orgueilleuſe, fiere de mériter l'eſtime générale, elle ne chercheroit qu'à écraſer les autres femmes du poids de ſon auſtere mérite, & deviendroit bientôt une prude inſupportable.

Sa ſenſibilité, l'envie de plaire & d'être aimée, que j'ai ſu cultiver en elle, la ſauvent de cet écueil: contente d'elle-même, elle pardonne volontiers aux autres leurs foibleſſes & ſupporte ſans aigreur leurs défauts. Trop bonne pour haïr ſes ſemblables, trop jeune pour leur donner des conſeils, elle les plaint, les aime, & leur montre l'exemple des vertus qu'elle ſouhaiteroit de leur inſpirer. Son amant eſt le ſeul auquel elle tâche de faire adopter ſa façon de penſer: elle a pour cela un art merveilleux & dans peu de temps elle l'a guéri de pluſieurs préjugés. Sophie ſait profiter de l'autorité que lui donne ſon ſexe, ſans en abuſer; elle a la noble fierté des ames ſenſibles, mais elle n'eſt jamais ni

exigeante, ni capricieuſe. Quoiqu'elle ne ſoit pas parfaite, l'excellence de ſon cœur la rend incapable d'aucune méchanceté; elle ſent ſes torts, les avoue avec une franchiſe qui les efface, & les répare toujours avec une fermeté qui étonne.

Tel eſt, à quelques différences près, le caractere primitif de toutes les femmes, lorſqu'il n'a pas été encore défiguré par les formes biſarres qu'on cherche à lui donner. Il ne m'en a coûté pour rendre Sophie ce qu'elle eſt que beaucoup d'attention ſur elle & ſur moi: ſur elle, en la préſervant, non ſeulement des vices, mais des préjugés qui environnent l'enfance; ſur moi, en évitant de lui donner mes idées pour la vérité & mon caractere pour le ſien; défaut qui n'eſt que trop commun dans les Inſtituteurs, & qui nuit plus qu'on ne penſe à l'éducation.

Une Gouvernante veut que ſon éleve penſe comme elle, ſans avoir examiné ſi elle-même penſe bien, ſi elle a des notions juſtes de ce qu'elle lui ex-

plique, si enfin elle ne lui enseigne point l'erreur pour la vérité.

Voyez cela ainsi, parce que je le vois de même, voilà le langage de l'orgueil. Que celui de la saine raison est bien différent! Voyons, dis-je à mon Éleve, si cela peut vous être bon; comparons, discutons, & ne nous décidons jamais qu'après un mûr examen.

Il ne s'agit pas de lui donner mes idées, il faut développer les siennes. Je ne veux pas la faire penser comme moi, mais lui apprendre à penser elle-même; si je pose les principes, elle en tire toujours les conséquences.

Il est des devoirs communs à toutes les femmes: j'ai mis mes soins à lui rendre ceux-là chers, dans un âge où elle n'en connoissoit pas encore la nécessité; je n'ai pas craint qu'en les suivant elle me reprochât d'avoir abusé de sa crédulité; chaque jour elle sent davantage l'utilité de les bien remplir, & s'applaudit d'en avoir contracté la douce habitude. Dans tout le reste j'ai consulté

ſon caractere, & les circonſtances m'ont décidée.

Parvenue aujourd'hui à l'âge où, en état de ſe conduire ſeule, mon Éleve n'a plus beſoin que des ſecours de l'amitié, ou des conſeils de l'expérience, nous conſultons enſemble ſur les moyens les plus propres à prévenir ſes fautes ou à les réparer.

Sachez inſpirer à une jeune fille le déſir extrême d'être vertueuſe; rien ne lui ſera difficile pour y parvenir. Ce déſir eſt une paſſion comme les autres, qu'il eſt plus aiſé qu'on n'imagine de fomenter dans le cœur de la jeuneſſe; c'eſt là tout le ſecret de l'éducation.

Je m'apperçois, en parcourant cet ouvrage, que l'eſprit des détails me gagne: je crois ne m'être encore permis que ceux qui étoient néceſſaires à mon ſujet; mais plus j'avance, plus je me plais à ma chimere. Abrégeons, de peur d'ennuyer mes lecteurs, qui ne voyant pas de la même maniere, ne trouveront peut-être qu'un roman où j'ai cru faire un traité de morale.

Après deux ans de liaiſon avec ſon amant, toutes les épreuves faites, excepté la plus dangereuſe (yy), il eſt temps de fixer le ſort de mon Éleve: l'homme qu'elle aime eſt conſtant, il a les convenances que ſes parens exigent & toutes celles qui ſont abſolument indiſpenſables entre deux époux.

Sophie connoît le monde & l'apprécie; elle rentrera ſans peine dans la retraite que ſon nouvel état va lui preſcrire; c'eſt une des raiſons qui m'ont fait différer ſon établiſſement.

Une jeune perſonne qui ne quitte le cloître, ou une ſévere Gouvernante, que pour prendre un mari, conſidere moins l'époux qu'on lui donne, que la liberté qu'elle acquiert; elle ne ſonge

(yy) Il n'eſt point d'amour qui réſiſte à l'épreuve de la poſſeſſion; perſonne, excepté les amans, ne doute de cette vérité, tant redite; mais ce que tout le monde ne ſait pas, c'eſt que la tendreſſe conjugale a plus de charme que l'amour même, pourvu qu'il l'ait précédée.

en ſe mariant qu'à ſe dédommager de la gêne où elle a vécu étant fille: maîtreſſe d'elle-même, environnée de ſéducteurs, avide de plaiſirs, elle ſe hâte de ſatisfaire des goûts toujours contrariés; d'égaremens en égaremens elle ſe fraye une route au crime, en cherchant un bonheur qui la fuit, & meurt enfin, ſans l'avoir trouvé, malheureuſe & coupable.

Bien différens des peuples anciens, dit Mr. Rouſſeau, *nos femmes courent le monde, & nos filles vivent dans la retraite.* L'on remarque que, dans les pays où il y a le plus de mœurs, l'ancienne coutume eſt encore en uſage; c'eſt du déſordre des femmes que naiſſent preſque toujours le dérangement des familles, la mauvaiſe éducation des enfans, leur déſunion; c'eſt de l'amour des plaiſirs bruyans & de la crainte de s'en priver que naît la dépopulation & bientôt après la décadence des États.

Puiſque c'eſt le genre d'éducation que nous recevons qui nous perd, il eſt donc néceſſaire de le réformer. Il ſe-

roit digne d'un Monarque de s'occuper des moyens d'y réussir. Tant que l'on ne perfectionnera que l'éducation des hommes, on ne sera que la moitié de l'ouvrage; les femmes ont plus d'influence qu'on ne croit sur l'existence politique des Empires. Amies, maîtresses, épouses, ou meres, elles gouverneront toujours les hommes. Dans l'antiquité elles ont produit les plus grandes révolutions & nos histoires modernes prouvent que leur pouvoir n'a pas diminué.

Les hommes auront beau faire, ils seront dans tous les temps ce que les femmes les feront; il est donc essentiel de les rendre elles-mêmes dignes de former des hommes; j'ai donc raison de croire que si mon ouvrage est mauvais, du moins mes vues sont bonnes, & que s'il inspire à d'autres de meilleures idées que les miennes, je n'ai pas perdu mon temps. Je reviens à mon sujet.

Après avoir montré le monde à mon Éleve, lui en avoir fait connoître les plaisirs & les dégoûts; après avoir suc-

ſivement ſondé ſes ſentimens ſur tous les genres, développé avec ſoin les facultés de ſon ame, lui avoir fait apprécier tout à ſa juſte valeur, lui avoir ſurtout appris à ſe connoître elle-même & à juger des autres, à ſe prêter à tout en ne ſe livrant à rien (zz), à faire le bien par plaiſir, à ſe vaincre par le noble amour de la gloire, à plier ſes goûts à ceux des autres par l'envie de leur plaire, à leur pardonner leurs défauts par bonté d'ame, à ne pas les reprendre par prudence, à ſe ſoumettre, ſinon ſans chagrin, du moins ſans déſeſpoir, aux plus grands malheurs, à ſavoir être heureuſe, ou pour mieux dire tranquille, dans toutes les ſituations, à ſe contenter de peu, à ſe priver de tout, à ne rien ſe paſſer, en pardonnant tout aux autres; j'aurai beaucoup fait ſans doute, mais pas aſſez encore & ma tâche n'eſt pas remplie.

Je dois obſerver que, quelque impoſſible qu'il paroiſſe de réaliſer ce que

(zz) Ceci doit s'entendre des amuſemens du monde.

je fais ici par ſpéculation, j'oſe aſſurer que je réuſſirois en ſuivant ma méthode, pourvu que mon Éleve eût le caractere tendre, plutôt que paſſionné, que j'ai ſuppoſé à Sophie. C'eſt à une Gouvernante habile à ſaiſir ces différences. Il n'eſt ni poſſible, ni néceſſaire, de donner une méthode pour chaque enfant; mais il eſt aiſé d'approprier la même, ſous une autre forme, à tous les caracteres, & c'eſt là le talent du véritable Inſtituteur.

Dans les éducations vulgaires on ſe contente de veiller ſur nos premieres années; l'on penſe pour nous bien ou mal, pendant que nous ne ſommes pas en état de penſer nous-mêmes: une fois parvenus à l'âge de raiſon, on nous abandonne, pour ainſi dire, à nos paſſions naiſſantes, & il n'eſt peut-être point d'exemple d'une Gouvernante confidente des amours de ſon éleve.

Une femme ſévere condamne ſa fille à la retraite; elle croit avoir tout fait en retardant l'occaſion qui la perdra infailliblement: une autre, trop indul-

gente, en fait la compagne de ſes amuſemens, lui donne l'exemple de tous les vices qu'elle lui défend, & ſe voit enfin obligée de fermer les yeux ſur des fautes qu'elle auroit dû prévenir.

Voilà ce qni m'a déterminée à donner une légere eſquiſſe de la maniere dont on peut gagner la confiance des jeunes perſonnes, & ſe ſervir de ce moyen pour les conduire. Ceci eût demandé bien d'autres détails, que les bornes que je me ſuis preſcrites ne permettent pas; il me ſuffit que les gens ſenſés qui me liront ſentent mon idée & la ſaiſiſſent.

Il eſt bien étrange que l'on n'ait point encore reconnu l'abſurdité de ce préjugé général: qu'une mere ne peut, ſans compromettre ſa dignité, ſe mêler des amours de ſa fille; qu'elle doit les punir quand elle les blâme, ou les ignorer lorſqu'elle les approuve: quelle fauſſeté, quelle diſſimulation n'exige pas une pareille conduite? Quelle eſt la mere tendre qui puiſſe s'y ſoumettre, ſans frémir des inconvéniens qu'elle en-

traîne? Je le répete & ne l'aurai jamais aſſez dit: l'homme ne naît que foible & avide de bonheur; voilà le germe de ſes crimes, mais ce ſont nos ridicules inſtitutions qui le développent.

Si je ne voulois que me livrer au plaiſir d'écrire pour compoſer un roman, je ferois ici le tableau naïf de l'amour de mes deux jeunes gens; je décrirois ce ſentiment ſi vif, ſenti pour la premiere fois par deux cœurs tendres, qui ſe livrent ſans gêne, ſans remords, au plus doux penchant de la nature; je peindrois les transports paſſionnés de l'amant, la modeſtie touchante de la maîtreſſe, leurs entretiens, toujours décens & ſouvent utiles; je les montrerois s'attendriſſant enſemble ſur les malheurs de l'humanité, contemplant les merveilles de la nature, oſant quelquefois s'élever jusqu'à ſon Auteur, & le bénir de ſes bienfaits; les ſuivant enfin dans tous les détails de leur innocente vie, je les conduirois jusqu'au moment fortuné qui doit les unir pour jamais. Mais, outre que ces diverſes peintures

pourroient être inſipides pour bien des gens, je n'y vois pas une utilité bien réelle. Abrégeons donc.

Sophie, de fille vertueuſe devenue la plus chaſte des femmes, n'a plus beſoin que de quelques avis, que le caractere de ſon mari rendent abſolument néceſſaires. Je laiſſe paſſer les premiers jours de délire; je ne ſerois pas écoutée, & je n'ai pas oublié qu'en fait de conſeils le temps & les circonſtances où on les donne, décident de leur ſuccès.

Je prens un jour Sophie en particulier; ſon époux eſt abſent; je lui propoſe une de ces promenades champêtres qu'elle aime; nous parlons de ſon bonheur, de l'engagement indiſſoluble qui vient de l'aſſurer; puis, lorſque je la vois dans cet état d'attendriſſement ſi propre aux épanchemens de l'amitié: „Chere Sophie", lui dis-je en la preſſant dans mes bras, „mes vœux ſont „donc comblés, tu es heureuſe, & tu „méritois de l'être. Lorſque je me „chargeai de ton éducation, en priant

„le ciel de bénir mes travaux, je ne lui „demandois pas autre chose que ce qu'il „m'a accordé. Il m'en a coûté peu de „soins, la nature avoit fait beaucoup en „ta faveur; fille sage, tu as été la gloire „de ta famille; épouse tendre, il te „reste à faire le bonheur d'un honnête „homme qui t'adore. Sophie, avec „tes sentimens & ton ame, la tâche „n'est pas difficile. Cependant il faut „des précautions, des ménagemens, des „sacrifices même, pour conserver le „cœur de ton époux. Ah, ma So-„phie, on ne cite point d'exemple d'un „amour prolongé dans le mariage; tu „serois pourtant digne de faire une ex-„ception!

„Je n'imagine qu'un seul moyen d'y „réussir, c'est d'être pour ton mari ce „ce que tu étois pour ton amant. Ne „néglige rien pour lui plaire. Une fem-„me très sage perd souvent le cœur de „son époux par sa négligence; fiere de „sa vertu, elle se croit en droit de le „fixer par cela seul qu'elle lui est fidele. „Il n'est pas rare de voir des hommes,

„dégoûtés de leurs femmes, conſerver
„pour elles l'eſtime qu'elle méritent; ce
„ſentiment ne te ſuffiroit pas, ton ten-
„dre cœur a beſoin d'un ami, & toute
„femme vraiment honnête ne ſoutient
„pas l'indifférence de ſon mari. Il eſt
„en ton pouvoir de prévenir ce malheur;
„ta douceur, tes graces te ſont des ga-
„rans de la fidélité de ton époux, plus
„ſûrs que ta beauté: garde-toi cepen-
„dant de la négliger; il aime la parure,
„pare-toi avec plus de ſoin que lorſqu'il
„n'étoit que ton amant. Je n'ai pas be-
„ſoin de te donner de leçons ſur le
„luxe; tu ſais faire un plus noble uſage
„de tes richeſſes & tu as mille fois
„éprouvé que l'ajuſtement le plus ſim-
„ple eſt toujours le plus élégant.

„Que rien ne te faſſe oublier que la
„propreté eſt encore plus néceſſaire que
„la parure, qu'on n'y ſupplée point &
„que l'homme le plus amoureux ne ré-
„ſiſte pas longtemps au dégoût qu'in-
„ſpire une femme malpropre.

„Des attentions ſur ta perſonne paſ-
„ſe à ton caractere: préviens les goûts

„de ton mari, adopte-les; qu'il te „trouve complaiſante dans toutes les „choſes bonnes, ou même dans celles qui „ne ſont qu'indifférentes, afin de te ré- „ſerver le droit de le conſeiller dans „l'occaſion. Les femmes opiniâtres ne „ſont jamais écoutées, les femmes dou- „ces au contraire ſavent, avec un peu „d'adreſſe, ſe ménager un empire ab- „ſolu ſur l'eſprit de leur mari.

„Cet empire eſt toujours un bien „lorſque la femme qui le poſſede eſt „raiſonnable; il maintient l'union, l'at- „tachement, la confiance; il prévient „les déſordres, la diſſipation des fortu- „nes, ſuites ordinaires des mauvais mé- „nages; mais ſouviens-toi, ma So- „phie, que ſi tu abuſes une fois de cet „empire, je connois bien ton mari, tu „ne le recouvreras plus, &, de l'hu- „meur dont il eſt, tout eſt perdu s'il ne „ne t'écoute.

„Il me reſte un avis à te donner „dont dépendra le bonheur de ta vie. „Ton mari eſt jaloux; il n'eſt qu'un ſeul „moyen de le guérir de cette dange-

„reuſe & trop funeſte paſſion. Écoute „ſans te plaindre ſes extravagans re-„proches, quoi qu'il puiſſe t'en coûter; „conforme-toi à ſes biſarreries; qu'il „ſente ſes torts, ſans que tu les lui diſes; „ne t'obſtine jamais à voir telle ou telle „perſonne, fuſſe une femme, contre ſon „gré, ou à ne la plus revoir s'il l'exige, „après ſon caprice paſſé; qu'il te trouve „ſans volonté ſur cet article, & ſurtout „ſans humeur. J'oſe te répondre qu'un „an de cette conduite ſuffira pour lui „rendre la tranquillité & aſſurer ton „repos.

„Cependant, chere Sophie, n'eſ-„pere pas que tu n'ayes jamais à ſouf-„frir, ſoit de ſon humeur, ſoit de ſon „inconſtance. Songe dans le premier „cas qu'une vivacité eſt bientôt paſſée, „& que le ſouvenir de ta modération „ſera ineffaçable; quant au ſecond, ton „époux ne ceſſera pas de t'aimer, j'en „ſuis ſure; mais les hommes ont à cer-„tains égards des principes bien dif-„férens des nôtres; ils font des diſtinc-„tions que nous ne connoiſſons, ni ne „de-

„devons connoître; ils ont des momens „pour l'amour, ils en ont d'autres pour „les ſens; dans un de ces derniers, de „Ravaine peut oublier ce qu'il doit à ſa „Sophie; c'eſt à elle à le lui rappeler, „en lui pardonnant généreuſement; s'il „avoue ſes torts, point de reproches „aigres; après le pardon, point de „méfiance. S' il perſiſtoit dans ſa „faute, un air triſte, humilié, mais ten-„dre & compatiſſant, eſt le ſeul moyen „propre à lui faire voir quel cœur il „outrage.

„Faſſe le ciel que tu ne ſois pas ré-„ſervée à de pareils malheurs! Mais „quand il ſeroit vrai que tu duſſes les „éprouver, quand ton époux pourroit „en aimer une autre, ſon égarement ne „ſeroit pas long avec une pareille con-„duite. Où trouveroit-il une femme „ſi vertueuſe? Où en trouveroit-il une „plus tendre? Fuyons, chere Sophie, „des idées qui m'attriſtent, & t'ef-„frayent; jetons plutôt les yeux ſur l'a-„venir heureux qui ſe préſente, ſi tu „ſais en jouir.

„Veux-tu que ton époux ſoit long-„temps ton amant? Que tes faveurs „ſoient des graces, qu'il les ſouhaite, „avant de les obtenir. Les déſirs trop „prévenus s'éteignent bientôt; il ne faut „pas moins d'art à une honnête femme „pour conſerver le cœur de ſon époux, „qu'à une coquette pour amuſer tous „ſes amans.

„Les hommes, bien plus paſſion-„nés que ſenſibles, ſont naturellement „inconſtans; où nous cherchons l'a-„mour, ils ne cherchent que le plaiſir: „ſois du moins l'arbitre de ceux de ton „mari, qu'il dépende en cela ſeul de „toi. Ainſi l'a voulu la nature, qui „n'accorda qu'à nous le droit de fai-„re leur bonheur; mais ſonge qu'au-„tant une femme modeſte peut rendre „ſes refus attrayans & faire trouver de „charmes dans les privations qu'elle im-„poſe, autant une capricieuſe devient „inſupportable. Point de vains ſcru-„pules, point de frivoles prétextes; „que l'amour accorde toujours, mais „que la pudeur refuſe quelquefois; il

„faut par un mélange exquis de careſ-
„ſes & de réſerve faire renaître des dé-
„ſirs qu'une trop paiſible poſſeſſion
„éteindroit.

„Voilà, Sophie, la coquetterie per-
„miſe à une honnête femme; uſe de tes
„droits avec ſageſſe; rens ton mari tou-
„jours plus tendre & toujours plus heu-
„reux; qu'il trouve en toi une maîtreſ-
„ſe aimable, une épouſe fidele & une
„amie ſincere.

„Bientôt de nouveaux liens vont te
„l'attacher encore davantage; mere de
„ſes enfans, quels droits tu vas acquérir
„ſur ſon cœur! Tu ſais les nouveaux de-
„voirs qui vont t'être impoſés; femme
„reſpectable, tu es digne de les remplir.
„Non, tu ne partageras point avec une
„autre le bonheur d'être mere; tes en-
„fans, nourris de ton lait, ſoignés par
„toi, ne devront point à des mains
„mercenaires ces tendres ſollicitudes
„qu'on croit pouvoir acheter.

„Élevés ſous tes yeux ils appren-
„dront de bonne heure à pratiquer la
„vertu. L'éducation de tes fils appar-

„tient à ton époux; mais ne confie „qu'à toi-même celle de tes filles. Je „n'ai rien à te dire à ce ſujet. Sophie, „fai qu'elles te reſſemblent. Ma tâche „eſt désormais finie, & c'eſt à toi que „je te remets."

FIN du troiſieme & dernier livre.



